



NAZIONALE

B. Prov.

BIBLIOTECA

MITT. EM. III

79

NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

XIV

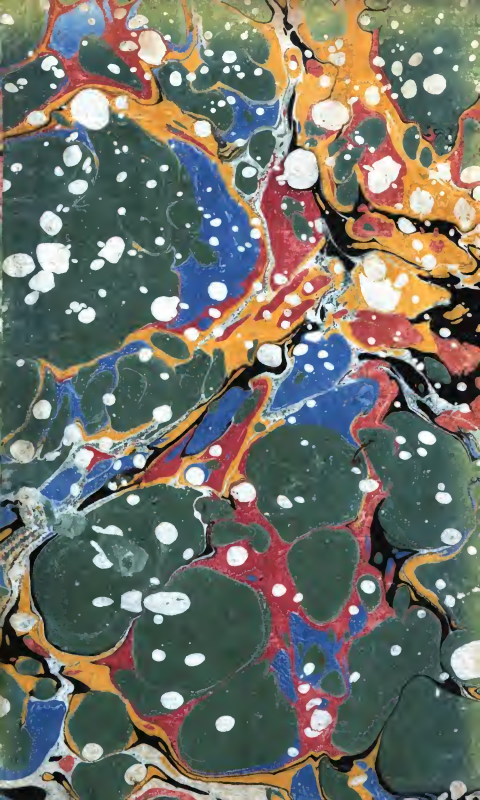


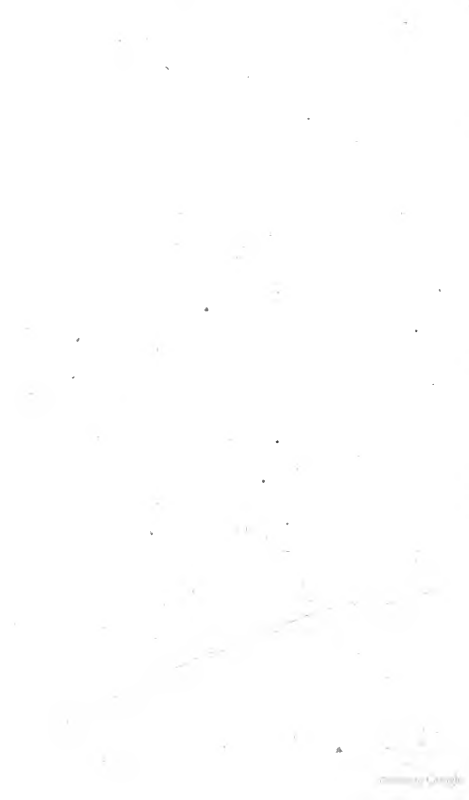
76

Palchetto

40-2-18
13

Num.º d'ordjne





B Pov

XTX
79



Handwritten text, possibly a list or notes, located in the lower right quadrant of the page. The text is very faint and mostly illegible.



○ Amusemens des Otaïtiens et des Anglais .

642666 SEN
COLLECTION

D E

TOUS LES VOYAGES

FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS

DE L'EUROPE;

RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.

AVEC FIGURES.

T O M E V I I I .



A L A U S A N N E ,

Chez J. P. HEUBACH & COMP. Libraires,

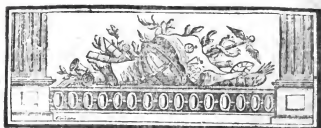
Et à G E N E V E ,

Chez FRANÇOIS DUFART, Libraire.

M. DCC. LXXXIX.







COLLECTION
DE TOUS LES VOYAGES
FAITS AUTOUR DU MONDE
PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS
DE L'EUROPE.

SECOND VOYAGE
DE J A Q U E S C O O K.

CE voyage eut pour objet de s'affurer si la partie inconnue de l'hémisphère austral renfermait un vaste continent, d'y faire des découvertes, de fixer ce que les découvertes des Navigateurs laissaient d'incertain encore. Pour remplir cet objet avec succès il fallait connaître la grandeur & la forme des vaisseaux les plus convenables :

pour faire des découvertes, ils doivent pouvoir contenir assez de munitions & de provisions pour nourrir l'équipage pendant un espace de tems considérable; être d'une construction solide & ne pas tirer beaucoup d'eau : ils doivent être enfin tel que l'*Endeavour*. On acheta donc deux vaisseaux, l'un de 462 tonneaux, fut nommé la *Résolution*, l'autre de 336 tonneaux fut appelé l'*Adventure* (l'aventure) on voulut d'abord les doubler de cuivre, mais comme ce métal ronge les ferrures, on suivit l'ancienne methode: le premier vaisseau fut monté par 112 hommes, le second par 81, tous hommes choisis, surtout les officiers; on pourvut avec soin les vaisseaux de tout ce qui pouvait leur être nécessaire; ils eurent les meilleures munitions, les meilleures provisions pour plus de deux ans: au gruau d'avoine on substitua le froment, à l'huile le sucre: on ajouta aux provisions ordinaires de la drèche, du sauerkraut, des tablettes de bouillon portatives, du salep, de la moutarde, de la marmelade de carotte, du jus de mout de bière épaissi: les premiers objets étaient déjà reconnus comme de bons antiscorbutiques, les autres devaient être éprouvés relativement à ce but; on embarqua aussi sur chacun des vaisseaux les matieux préparés pour faire une patache du port de 20 tonneaux

si la nécessité ou l'utilité le demandait : on les fournit de filets de pêche, de lignes, d'hameçons, de toute sortes de marchandises pour échanger avec les Indiens, ou pour gagner leur amitié; d'habits pour les climats froids, & des meilleurs instrumens astronomiques. On engagea Williams Hodges, peintre de paysage, M. Reinhold Forster & son fils naturalistes célèbres, & M. Williams Wales, & Bayley astronomes, à s'embarquer avec nous. *

Je fis voile de Deptford le 9 Avril 1772, sur le vaisseau la *Résolution*, accompagné de l'*Aventure*; mais les vents contraires, & l'expérience qui m'apprit que mon vaisseau portait mal la voile, ne nous permirent d'entrer dans le canal de Plymouth que le 3 de Juillet. C'est là que je reçus mes instructions: le premier objet de mon voyage était de retrouver le cap de la Circoncision découvert par M. Bouvet sous le 50° de latitude méridionale & vers le 29° de longitude, de m'assurer s'il était une Isle ou une partie du continent, d'y faire des recherches & des observations de toute espèce, de reconnaître les habitans & de s'en faire aimer. On m' enjoignait ensuite de m'approcher du pôle austral autant qu'il était possible, d'y chercher un continent & de découvrir les Isles qui peuvent être dans cette partie inconnue.

Avant de sortir du port, nous fûmes exposés à faire naufrage: le bâtiment avait été amarré à une petite bouée qui ne pouvant supporter des efforts violens, dériva promptement ainsi que le vaisseau: la promptitude à déplier les voiles, & à degager les manœuvres nous sauva.

Le 13 Juillet, nous sortîmes de Plimouth: je jettai un dernier regard sur les montagnes fertiles de l'Angleterre, & je fus attendris: la beauté du matin, le spectacle des vaisseaux qui marchent sur la mer éclaircirent mes tristes idées. Nous passâmes devant la tour élevée d'*Edystone*, fanal utile aux navigateurs & nous frissonnâmes de crainte en pensant au sort des gardes solitaires qui sont souvent obligés d'y passer trois mois sans communiquer avec personne; à celui de Winstanley qui fut écrasé par la chute du premier édifice qu'il venait d'élever & au mouvement de la tour actuelle, lorsqu'elle est assaillie par les vents furieux, & les vagues émues.

Plus nous nous éloignions de la côte, plus le vent augmentait, les vagues devenaient plus élevées, le roulis était plus violent: le mal de mer faisoit ceux qui n'étaient point accoutumés à naviguer, & même quelques matelots accoutumés à vivre sur l'Océan: le vin de Porto brûlé avec des épices & du sucre, termina ou soulagea leurs maux après trois jours de

douleur. Le 20 , nous découvrîmes & passâmes le Cap Ortegal, sur la côte de Galice : ses environs sont montueux : ses rocs pelés & blancs sont surmontés par des montagnes, dont le sommet est couvert de bois : on y vit des champs de bled presque mûrs, & des cantons semés de bruyère. Deux jours après on vit le fanal de *Corunna* : l'air était calme, la mer unie ; des champs cultivés, des enclos, de petits hameaux, des maisons de plaisance, variaient agréablement la cime des monts ; autour de nous flottaient des myriades de petits crabes d'un pouce de diamètre, de l'espèce appelée par Linnæus, *Cancer Depurator*. Ce spectacle nous inspira de la gaieté : sur le soir nous vîmes une Tartane française qui portait de la farine dans deux ports d'Espagne : les vents avaient retardé leur route, ils manquaient d'eau & vivaient de pain & d'un peu de vin : des fregates espagnoles leur avaient refusé des secours ; nous remplîmes leurs futailles, & ils nous comblèrent de bénédictions.

Le lendemain, 24, nous rencontrâmes trois vaisseaux de guerre espagnols : le dernier portait pavillon Anglais, mais il l'abbatit dès qu'il eût vu le nôtre, prit le sien & tira un coup de canon sur chacun de nos vaisseaux : nous mîmes à la cape ; il nous demanda qui nous étions,

nous le fatismes ; mais aux questions que nous lui fîmes à notre tour , il ne fit que répondre : *Je vous souhaite un bon voyage*. Nous nous en-éloignâmes un peu humiliés de notre faiblesse ; d'autres objets vinrent nous distraire. Des marsouins jouaient autour de nous pendant le jour , & la nuit , la mer paraissait lumineuse , sur tout au sommet des vagues & dans le sillage du vaisseau : des masses d'une lumière pure éclairaient la surface des flots , & il s'en élançait de petites étincelles brillantes.

Le 28 , nous découvrîmes *Porto Santo* , isle de cinq à six lieues de long , dont le sol stérile est coupé de vignobles qui offrent cependant un beau tapis de verdure. On y compte 700 habitans. Plus loin on voit *Madere* , les *Isles desertes* , & *Santa Crux* ; leurs montagnes coupées par des vallées profondes , des maisons situées parmi les vignes & des cyprès élevés , embellissent leurs côteaux , & tout le pays est très pittoresque. Le soir du lendemain nous mouillâmes à *Funchiale* dans l'isle de *Madere* ; je saluai , je fus salué à mon tour , & nous débarquâmes. *Funchiale* est bâtie en amphitéâtre autour de la baie , & sur la pente des collines qui la bordent : ses maisons sont blanches , à deux étages , couvertes de toits bas , d'une architecture simple , & d'une élégance orientale : des

platte-formes, différentes batteries donnent sur la mer : un vieux château situé sur un roc noir que la mer entoure lorsqu'elle est haute, commande la rade : un autre commande la ville : les collines qui sont derrière sont couvertes de vignes, de plantations, de bosquets, de maisons & d'églises, elles rappellent l'idée des jardins suspendus de Sémiramis. La ville même détruit le charme du paysage : ses rues sont étroites, mal pavées & sales, les maisons de pierres ou de briques; elles sont sans vitres, un treillis en tient lieu : des boutiques & des magasins sont au rez de chaussée : les églises, les monastères sont bâtis sans goût, obscurs au dedans, décorés par des ornemens entassés & mesquins.

Nous allâmes chercher des plantes dans l'intérieur du pays, & en suivant un ruisseau, nous arrivâmes à un bocage de chataigniers, voisin du sommet le plus élevé de l'île : l'air y était vif, & une jolie brise le rendait plus frais encore : de-là nous promenions nos regards sur l'île & nous nous en entretenmes : elle a dix-neuf lieues de long & trois & demi de large : *Gonzales Zarco* la découvrit en 1419. Funchiale est sa seule Cité, elle a sept autres villes. Le gouvernement y est à la tête de tous les départemens civils & militaires : un Corregidor nommé par le Roi, amoyable au gré de la Cour, y adminis-

tre la justice : chaque judicature a un Sénat présidé par un juge élu dans l'isle : les marchands étrangers élisent le leur : les domaines & les revenus du Roi montent à environ 2,700,000 livres : la paie des officiers civils & militaires, celle des troupes, l'entretien des bâtimens publics, enlèvent la plus grande partie de cette somme : cent soldats réguliers, 3000 hommes de milice composent les forces de l'isle, se rassemblent sous le drapeau une fois l'année & s'exercent pendant un mois. On y compte 1200 prêtres séculiers, la plupart instituteurs des enfans des particuliers : il n'y a d'école publique qu'un séminaire où un prêtre instruit dix étudiants : pour entrer dans les ordres, il faut avoir étudié à Coimbre. Un évêque, un chapitre, un doyen y président sur tout le Clergé : le premier a en vin & blé un revenu qui équivalait à 67500 livres : 50 ou 60 franciscains sont dispersés dans quatre monastères ; les religieuses n'en ont pas davantage & y sont au nombre de 300. Toute l'isle est divisée en 43 paroisses qui renferment environ 6400 habitans.

Le climat y est excellent en été, il est doux & tempéré ; il y a peu d'hiver ; la neige demeure plusieurs jours sur les hauteurs, mais disparaît en un jour dans les plaines : les hommes y ont un teint basané ; ils sont bien faits, & ont le pied

large. Ces insulaires ont le visage oblong, les yeux & les cheveux noirs : les femmes sont petites, brunes, sans couleurs & sans grâces dans leur maintien. La culture y est peu perfectionnée, un gouvernement trop dur s'y oppose ; cependant on y est gai : on y travaille en chantant, & le soir on se rassemble & se délasse en dansant au son d'une guitare : les plus malheureux habitent dans les villes : les femmes y vivent enfermées, & les hommes nourrissent leur orgueil de quelques vieux titres ; ils sont insociaux, ignorans & ridiculement graves. Toutes les terres y appartiennent à un petit nombre de familles qui habitent dans les villes.

L'isle n'est qu'une grande montagne dont les flancs s'élèvent du fond de la mer : au centre est une vallée toujours couverte d'une herbe délicate & tendre. Toutes les pierres semblent avoir été brûlées, elles sont noirâtres, percées, & plusieurs sont de la lave : le sol est un terreau mêlé de craie, de chaux & de sable, il semble qu'elle fut un volcan dont la vallée était le cratère.

Des sources d'eaux y descendent des parties hautes dans les vallons & les crevasses profondes dont l'isle est découpée ; on n'y voit pas de plaines, ses petites rivières sont des torrens qui entraînent les pierres des collines ; des canaux en conduisent l'eau dans les vignobles,

auxquels la chaleur du climat rend l'arrosement nécessaire. Partout où il y a des terrains unis , on en fait des plantations d'eddoes , renfermées par un fossé où se rassemblent des eaux stagnantes qui servent à les fertiliser : les cochons mangent les feuilles , & les hommes , les racines de cette plante. On y consomme beaucoup de patates douces & des chataignes : le bled , l'orge succèdent au vignoble épuisé , mais ils ne suffisent qu'à la consommation de trois mois : on bat le bled en plein air sur la terre durcie , avec une planche quarrée , hérissée de clous , trainée par deux bœufs : partout où l'on peut planter une vigne , elle y est bientôt : des sentiers bordés de murs les séparent : on y forme comme des espèces de berceaux en treillages de bambous , sur lesquels le sarment s'appuye : le raisin y est élevé à l'ombre , on peut facilement arracher les mauvaises herbes , & couper les grapes dont quelques-unes pèsent jusqu'à six livres. Le vin n'y est pas par tout d'une égale bonté , ni d'un prix égal : la malvoisie produite par un plan tiré de Candie , est la meilleure : un muid en coute plus de 600 livres : le plus commun ne vaut que la moitié de ce prix : on croit qu'on en recueille annuellement 45000 muids.

Ces vignes sont enceintes de murs , de haies de poiriers , de grenadiers , de mirthes & de ro-

fiers sauvages : les jardins produisent des pêches, des abricots, des coins, des pommes & autres fruits d'Europe : ainsi que des bananes, des goyaves & des pommes de pin : le mouton, le bœuf y sont petits & de bon goût : les chevaux sont petits aussi ; mais ils ont le pied sûr, & ils grimpent avec agilité : les bœufs y sont attelés à des traîneaux qui sont les seules voitures qu'on y connaisse.

Parmi les bêtes sauvages, on ne remarque que le lapin gris : parmi les oiseaux sont l'épervier, la corneille, la pie, l'alouette, l'étourneau, l'emberiza, les moineaux, le pigeon ramier, l'hochequeue, le rouge gorge, l'hirondelle qui y passe un hiver de quelques jours dans des crevasses, la perdrix rouge, l'oxia, le pinçon, le chardonneret, le canari : la volaille telle que les poules, les canards, les oies ; les coqs d'Inde y sont rares : il n'y a point de serpens ; mais tout y fourmille de lézards ; il y a peu d'insectes.

Madere & les isles voisines ne manquent pas de poissons. Funchiale est sous le $32^{\circ} 33' 34''$ de latitude septentrionale : sous le $1^{\circ} 23'$ de longitude. Après y avoir pris de l'eau, du vin & quelques provisions, nous en partîmes par un vent frais : le 4 Août nous dépassâmes *Palma*, Isle haute qu'on découvre de quatorze lieues au loin sur la mer, qui fait partie du groupe des Cana-

ries connu des anciens sous le nom d'*Isles fortunées* , oublié ensuite jusqu'à la fin du quatorzieme siecle : autour de nous , on appercevait la bonite & dauphin poursuivant le poisson volant qui leur échapait dans l'air , il vole dans toutes fortes de directions , en ligne droite , en ligne courbe , perce les vagues & les traverse : ces poissons forment des bancs immenses : souvent en échapant à l'avidité qui les poursuit , ils trouvent des boubies , des frégates , des oiseaux du tropique & autres tyrans de l'air qui les dévorent. Et nous disions : quel Empire ne ressemble pas à l'océan ? quel gouvernement peut-on citer où les grands armés du pouvoir , éblouis de leur magnificence , n'oppriment point le faible & le malheureux sans appui ?

Nous vîmes aussi l'isle *Fero* , & c'est après l'avoir dépaissée , que nous fîmes de la bierre en mettant une mesure de jus épaissi de la drèche dans dix mesures d'eau : ce mélange joint au roulis du bâtiment & à l'air y excita une telle fermentation , que plusieurs des futailles se défoncerent avec une explosion aussi forte que celle d'un fusil , précédée toujours d'une espece de vapeur : la fumigation du soufre l'arrêtait pour quelques jours : peut-être le mélange d'un *esprit double distillé* l'aurait empêchée.

Déjà nos livres & nos meubles se couvraient

de moisissures ; le fer , l'acier commençaient à se rouiller , il fallut fumiger le vaisseau avec de la poudre à canon & du vinaigre : des particules salines , des parties animales putréfiées journellement dans la mer peuvent produire ces effets. Peut-être la chaleur des tropiques volatilise l'acide marin qui attaque ces métaux ; il se peut aussi que cet acide entrant dans les poudrons & dans les pores , devienne salutaire aux pulmoniques , raffermisse les fibres relâchées par la chaleur , & arrête la transpiration trop violente.

Nous résolûmes de toucher à *S. Yago* pour faire de l'eau , & le 9 nous découvrîmes les isles qui en sont voisines ; dès le lendemain nous jettâmes l'ancre dans le Port *de Praya* que nous cherchions. C'est une petite baie sur la côte méridionale de l'isle , facile à reconnaître par une colline ronde & pointue qui en est voisine , un fort la protège , nous fîmes de l'eau à un puits qui est à son entrée ; elle est bonne , mais peu abondante , & la houle en rend l'approche difficile. On peut y acheter des bœufs dont le commerce est dans les mains d'une compagnie exclusive , des cochons , des moutons qui y sont mauvais , des chevres maigres qui sont de l'espèce antilope , de la volaille et des fruits.

S. Yago , la plus grande des isles du Cap Verd , porte le nom de sa capitale , située au cen-

tre du pays , & le siège de l'évêque : on y compte 4000 maisons divisées en quatre paroisses. Praya est sur un rocher escarpé où l'on monte par un sentier serpentant : vers la mer ses murs tombent en ruines ; vers la terre elle a un mauvais parapet de pierres sèches : quelques cabanes y tiennent lieu de maisons. L'isle est peu peuplée : les habitans sont de taille médiocre , laids , presque noirs , les cheveux laineux & frisés , les levres grosses comme les negres : peut-être le climat , ou leur alliance avec les negres ont rapproché ces deux peuples : on y voit peu de blancs : les habitans les plus distingués portent de vieux habits que les matelots Européens leur vendent : le plus grand nombre n'est vêtu qu'en partie : les femmes y sont laides , leurs épaules sont couvertes d'une longue corde de coton à franges qui descendent jusqu'aux genoux par devant & par derrière : les enfans impubères sont nus : un climat brûlant y rend l'homme indolent & paresseux , ils mendiennent avec insensibilité & fuient le travail qui trouble leur repos sans augmenter leurs jouissances : le sol y est brûlé , la végétation s'y détruit dès que les pluies lui manquent , & la population y est très-faible.

Les isles du Cap Verd sont montueuses , mais les collines inférieures y sont couvertes de verdure

de & font coupées par des vallées : l'eau ne s'y trouve que dans des mares & des puits : il y a cependant une rivière qui se décharge à Izibeira dans l'isle S. Yago : près de Praya est une vallée plantée de cocotiers , de cannes à fûcre , de bananiers, de cotonniers , de goyaviers , mais les broussailles y prospèrent plus encore. Une nation active & libre pourrait y faire croître le café, l'indigo , la cochenille ; une nourriture saine y remplacerait les racines , & des maisons agréables les trous que les hommes y habitent.

S. Yago est couverte de pierres qui paraissent être de la lave ; le sol y est une espèce de charbon de terre & de cendre ocreuse ; les rochers sur la côte sont noirs & brûlés : ils annoncent un ancien volcan , & l'isle Fuego n'est encore qu'une montagne brûlante : l'intérieur du pays a des montagnes escarpées & fourcilleuses , ce sont peut-être les volcans les plus anciens. Nous y avons trouvé peu de plantes du tropique & point d'inconnues , quelques nouveaux insectes , de nouveaux poissons & différens oiseaux , tels que la poule de Guinée , qui court vite & vole rarement. Les cailles & les perdrix rouges y sont très-communes ; mais l'oiseau le plus remarquable est le martin pêcheur ,

qui se nourrit de gros crabes de terre rouges & bleus qui remplissent les trous de ce sol sec & brûlé : on y voit beaucoup de singes.

Nous nous rembarquâmes à la fin du jour ; la houle nous força de nous déshabiller pour nous rendre à nos chaloupes , & nous courûmes le danger d'être mordus par les goulus de mer qui sont nombreux dans le Havre : des raffales & des ondées de pluie nous atteignirent dès que nous fûmes en mer , le tems fut épais & brumeux : un soir nous vîmes un météore lumineux d'une forme oblongue & d'une couleur bleuâtre ; sa marche fut rapide & il disparut bientôt. Une hirondelle suivait notre bâtiment & se juchait le soir sur un des sabords : le jour elle voltigeait autour du vaisseau : des bonites jouaient aussi sur les ondes , mais nous n'en pûmes prendre : un goulu fut moins défiant : il fut amené sur le port avec 4 poissons succeurs qui s'étaient attachés à lui ; sa chair frite est bonne , mais sa graisse le rend difficile à digérer.

Le 19 Août , un charpentier sobre & bon ouvrier , arrangeant un des écoutillons , tomba dans la mer & disparut : tous nos efforts pour le sauver furent inutiles : nous le regrettâmes longtemps. Nos futailles commençaient à se vider : une pluie qui tombait en torrens les remplit ;

c'est un grand besoin que l'eau fraîche sur la mer; en la bûvant, le sang se délaie, on repare la perte causée par une transpiration abondante, & alors on a moins à craindre les maladies putrides, sur-tout si l'on change souvent de linge.

Je reviens à notre hirondelle; dans la solitude de l'Océan un oiseau intéresse, & j'en vais raconter la mort. La pluie avait détrempe son plumage, elle se laissa prendre; on la sécha, on lui permit de voltiger dans la chambre; & cette prison ne parut pas l'affliger: on ouvrit les fenêtres à midi, elle s'élança dans l'air libre, revint le soir, s'envola le matin, & revint nous trouver encore. Elle paraissait sentir que nous ne lui voulions point de mal, & passait sans trouble une partie du jour dans la chambre de l'un de nous; mais bientôt elle disparut pour jamais. Peut-être elle entra dans le poste de quelque matelot qui la tua pour en nourrir son chat; peut-être le chat même lui épargna cette peine. Ainsi presque toujours la familiarité des oiseaux avec nous leur est fatale.

Le 22 nous éprouvâmes un calme parfait, qui fut suivi de raffales, de pluies, de chaleurs étouffantes; le thermomètre était à midi de 79 à 82°: pendant ce temps, la mer nous offrit des poissons longs de quinze à vingt pieds; c'étaient

des Dauphins peut-être, parmi lesquels nous remarquâmes des *Sauteurs*, qui sont d'une couleur brunâtre : nous étions alors au midi de la côte de Guinée, & la vue de ces poissons surprit nos officiers qui n'en voyent pas ordinairement dans ces parages. Nous n'avions point de malades malgré les effets de la pluie dans ces climats chauds ; c'était l'effet sans doute de nos soins pour faire aérer & sécher le vaisseau, y allumer des feux entre les ponts, fumer l'intérieur, obliger les équipages d'exposer à l'air leurs lits & tenir leurs habits propres.

Le 27 nous vîmes des mouettes, des fregates, des oiseaux de tropique qui ne volent jamais loin de la terre ; cependant nous nous en croiyons encore à quatre-vingt lieues : nous mesurâmes le courant, il portait au Nord d'un tiers de mille par heure ; le thermomètre en plein air se tenait à 75 d. $\frac{1}{2}$, à la surface de l'eau il descendait au 74 ; à 80 brasses de profondeur, il fut au 66 degré. Le 1 Septembre, nous vîmes un diable de mer : à sa forme extérieure, on l'eut cru du genre des rayes ; mais il paraît être une espèce nouvelle de poissons volans & leur ennemi, les bonites reparurent : nous prîmes un dauphin dont la chair est sèche, mais la vivacité inimitable de ses couleurs qui changent continuelle-

ment d'une teinte à l'autre, tandis qu'il meurt, présentait un des spectacles les plus admirables qui puisse s'offrir aux regards d'un voyageur. Le 8 Septembre, nous passâmes la ligne & fîmes la cérémonie ordinaire: la gaité qu'elle inspire, les ablutions forcées mêmes ne nuisent point à la santé. Le vent était favorable, le tems beau, nous avançons rapidement, des oiseaux nous annonçaient la terre; peut-être venaient-ils des isles Ascension ou S. Matthieu, que nous laissons à peu de distance: quelquefois la mer nous paraissait couverte d'animaux de la classe des *mollusca*, & que nous nommâmes *glaucus atlanticus*. L'un d'eux dont la couleur était bleue, avait la forme d'un serpent & quatre pattes divisées en plusieurs branches: d'autres étaient transparens comme des cristaux, & en s'unissant, formaient de longues chaines: nous vîmes aussi celui que les Portugais nomment vaisseau de guerre, & les Anglais *salée*. Nous apperçûmes un vaisseau auquel nous ne parlâmes point pour ne pas perdre de tems; nous commençons à sentir le froid quoiqu'à peine parvenu sous le 25 deg. de latitude; mais nos corps relâchés par la zone torride y étaient devenus plus sensibles. Vers le 4 Octobre, nous vîmes pour la première fois de petits petrels à couleur de suie & à croupion

blanc, des pintades & des albatrosses, & le 11 nous observâmes une éclipse de lune, qui fixa la longitude du lieu où nous nous trouvions: de nouveaux oiseaux parurent avec ceux dont nous avons parlé: tels sont le coupeur d'eau & la petite hirondelle de mer: sur la mer nous découvrimus *Phelix Janthina*, coquillage de couleur violette, qui n'est point le purpura des anciens, remarquable par la minceur extrême de sa texture, & qui semble destiné à fuir les côtes bordées de rochers: un lion marin fut pris pour un homme tombé dans la mer & fit pousser des cris d'allarmes; on revira sur le champ, on ne vit rien; on fit l'appel, il ne manqua personne; nos amis de l'Aventure nous apprirent ce qui nous avait trompés.

Parvenus sous le parallele de Tristan de Cunha, nous vîmes une grande baleine & une espèce de goulu de couleur blanchâtre, ayant deux nageoires sur le dos, & long d'environ vingt pieds; nous nous regalâmes de quelques albatrosses dont nous examinâmes deux espèces: malgré ces événemens passagers, l'ennui d'une longue navigation commençait à nous gagner: la vie solitaire & monotone des vaisseaux nous attristait; des observations d'histoire naturelle parvenaient à nous distraire. Nous approchions

du Cap de Bonne-Espérance ; déjà les oiseaux de mer commençaient à nous quitter pour faire place à l'oiseau noir ou Poule du Cap, que nous découvrîmes avec la terre , après une navigation plus heureuse que ne nous l'avaient promise des hommes expérimentés qui s'attendaient à de longs & fréquens calmes , & à des ouragans dans le voisinage de la ligne dans le temps où nous la passâmes.

Ce fut le 29 que nous découvrîmes la montagne de la Table : nous forçâmes de voiles pour gagner la baie avant la nuit & nous ne pûmes y réussir : nous la passâmes à louvoyer. Là nous vîmes la mer toute en feu , phenomene sur la cause duquel nous n'étions pas d'accord : je fis tirer quelque seaux d'eau , & nous y trouvâmes une quantité innombrable de petits insectes transparens & globuleux , de la grosseur d'une tête d'épingle ordinaire , d'une substance gelatineuse : quand l'eau était en repos , leur nombre paraissait diminuer & la lumiere se dissipait insensiblement , en l'agitant on lui rendait son éclat , & les bluettes se mouvaient dans des directions contraires aux ondulations de l'eau : en remuant l'eau avec la main une étincelle lumineuse s'attachait aux doigts ; & avec une forte lentille , nous découvrîmes l'orifice d'un petit

tube qui entre dans le corps de cet atôme dont quatre ou cinq sacs intestinaux remplissaient l'intérieur. On ne put faire de découvertes plus exactes pour connoître leur nature & leurs organes ; le toucher les gâta & ils n'offrent plus qu'une masse confuse de linéamens flottans : nous soupçonnâmes qu'ils étaient le frai d'une espèce de méduse ou d'ortie de mer : tel était l'animalcule qui couvrait l'Océan dans un grand espace, se mouvait d'un lieu à un autre , jouissait de la faculté de briller quand il lui plait & d'éclairer tous les objets qu'il touche : la mer paraissait enflammée ; le sommet de chaque vague semblait un phosphore , une ligne lumineuse marquait la trace du navire : de grands corps de lumière se remuaient à nos côtés , quelquefois avec lenteur , quelquefois avec vitesse ; ils s'éloignaient , se rapprochaient de nous , avaient la forme des poissons , & lorsque les plus gros approchaient des petits , ceux-ci se retiraient en hâte.

Le jour naissant nous fit voir un beau Ciel , & nous vîmes mouiller dans la baie de la Table à un mille du débarquement , près du fort : bientôt nous reçûmes la visite des officiers de la Compagnie qui venaient examiner les vaisseaux , la santé des équipages , & s'assurer si la

petite verole était à bord, maladie redoutable au Cap. J'allai visiter le Gouverneur qui me reçut avec politesse & m'apprit que des vaisseaux de l'isle Maurice avaient découvert une terre sous le meridien de cette isle & le 48° de latitude meridionale, & qu'un coup de vent les en avait écartés.

Nous fûmes frappés du contraste qu'offre cette colonie & S. Yago : dans celle-ci le sol susceptible de culture est négligé de ses habitans paresseux & opprimés : au Cap on voit une ville propre & bien bâtie au milieu d'un desert entouré de masses de roc, entrecoupé de montagnes noires & effrayantes ; au bord de l'eau sont les magasins : les maisons sont repandues derriere sur un côteau légèrement incliné ; il n'y a qu'une église, les Lutheriens y ont une chapelle ; mais n'y peuvent avoir un Prêtre ; ils sont obligés de se servir des Aumoniers Danois ou Suedois, qui abordent au Cap. Les esclaves ne paraissent y avoir aucune Religion, & on ne s'en occupe pas. La Compagnie a plusieurs centaines d'esclaves qui logent, vivent & travaillent dans une maison spacieuse : un autre grand bâtiment sert d'hôpital aux matelots des vaisseaux de la Compagnie, & il en est ordinairement rempli : entassés dans un vaisseau, sous la zone torride, vivant à pe-

tites rations de viandes salées, la fièvre & le scorbut les moissonnent : on leur y donne des médicamens ; mais les plus salutaires sont les provisions fraîches & un air pur : près d'eux est le jardin où l'on cultive les herbes potagères, les antiscorbutiques, il est défendu contre les tempêtes destructives par de hautes allées de Chênes, qui forment les seules promenades aérées & couvertes qu'on trouve dans ces climats chauds.

Nous nous établîmes dans la maison de M. Brands dont les soins pressés nous furent utiles pour trouver des provisions & pourvoir à nos besoins : tandis qu'on s'en occupait, nous fîmes des excursions botaniques dans la campagne : le sol bas & marécageux près de la mer s'élève insensiblement de tous les côtés vers les trois montagnes qui forment le fond de la baie : le bas est couvert de quelque verdure ; les cantons élevés ont un aspect horrible & sec ; mais on y voit des buissons dispersés, habités par des lézards, des serpens, des tortues, des oiseaux ; & une grande variété de plantes : quelques plantations sont élevées dans les lieux qu'un filet d'eau fertilise : on y fit des collections immenses de plantes, & y trouva un grand nombre d'animaux inconnus aux naturalistes.

Nous visitâmes la montagne de la Table : la

route en est très-raide, difficile & fermée de cailloux. Vers le milieu, on entre dans une crevasse effrayante & vaste dont les côtés perpendiculaires sont garnis de rochers menaçans ; empilés & couchés : des ruisseaux sortent des fentes, ou tombent des précipices en gouttes, & donnent la vie aux plantes & aux arbrisseaux qui sont plus bas : des plantes y repandaient une odeur aromatique. Le sommet de la montagne est stérile & presque de niveau partout : quelques cavités y étaient remplies d'eau & de terre végétale qui nourrissait quelques plantes odoriférantes, des baboins hurlans, des antilopes, des vautours solitaires, des crapaux habitent aux environs : la vue y est très-étendue, la baie n'y paraît qu'un étang, les vaisseaux que de petites barques, la ville que des ouvrages d'enfans : les autres montagnes nous paraissaient petites : mais au-delà des collines blanches, une chaîne majestueuse de hautes montagnes arrêtait notre vue : un groupe de masses brisées de rochers enfermait la baie, & se terminait au cap des Tempêtes. Entre le midi & l'orient, nous découvrions de nouvelles plantations enfermées par d'immenses bruyeres, dont la verdure contrastait avec le reste du pays, & Constantia célèbre par ses vignobles. Un air froid & perçant nous força de

descendre cette montagne après y être demeuré deux heures.

C'est surtout au sud - est de cette montagne que nous dirigeâmes nos excursions , parce que le sol y produit un grand nombre de simples divers : près des collines l'aspect en est très-agréable : au bord de chaque ruisseau on voit des plantations variées de vignobles , de champs & de jardins , entourées de chênes hauts de dix à vingt pieds qui les mettent à couvert des vents destructeurs. Le gouverneur Tulbagh les fonda & y a construit des maisons & des jardins pour ses successeurs ; ils n'ont de remarquable que l'ombre & l'eau qu'on y trouve : la Compagnie y a des hangards , on y voit une brasserie , & plus loin la belle vallée qui renferme la plantation appelée le *Paradis* , où l'on trouve des boquets délicieux , & d'excellens fruits. Nous vîmes arriver dans la baie deux vaisseaux Hollandais dont l'équipage était dans un délabrement extraordinaire ; & dont l'un avait touché au port de Praya un mois avant nous : notre voyage plus rapide n'avait point répandu de maladies parmi nous , & cette raison fit que notre séjour au Cap pouvait être fort court : cependant nous n'appareillâmes que le 22 Novembre : pendant ce tems l'équipage se nourrit de bœuf ou de mouton

frais, de pain nouvellement cuit, de beaucoup de légumes; on calfata & on peignit les vaisseaux, & on acquit un nouveau secours pour les découvertes en histoire naturelle. Ce fut M. Spéarmann, élève de Linnæus, & dont l'entousiasme pour les sciences ne s'est jamais démenti; il était versé dans la médecine, avait un ame sensible, était un vrai philosophe. Avant de nous embarquer, nous achetâmes à haut prix un épagneul qui allait à l'eau, afin que cet animal ramassât tous les oiseaux qui tomberaient hors de notre portée.

Nous avons parlé ailleurs de la colonie du Cap, nous n'en dirons qu'un mot aujourd'hui. Il y a ordinairement cinq esclaves pour un blanc: ceux-ci les traitent avec douceur, les habillent bien, mais les obligent à ne porter ni bas ni fouliers. On y voit un grand nombre de Malais, de Bengalois & quelques Negres. Les colons sont Hollandais, Français protestans, & la plupart Allemands: ils sont industrieux, aiment l'aisance & peuvent jouir même de l'abondance; ils sont hospitaliers & sociables; ils ont peu de moyens & peu le goût de s'instruire: ceux qui veulent que leurs enfans le soient les envoient en Hollande; l'éducation des femmes y est négligée, & leur conversation est peu intéressante:

plusieurs parlent le français , l'anglais , le portugais , le malais ; elles dansent , chantent , jouent du luth ; mais manquent de délicatesse. Il y a cependant des colons instruits : rarement ils y amassent d'aussi grandes fortunes qu'à Batavia , & les plus grandes surpassent rarement la somme de 500,000 livres. A la campagne , les fermiers sont simples , ignorans , hospitaliers , & la plupart d'une corpulence remarquable.

La compagnie ne concède plus de terrain à perpétuité ; elle le livre à un fermier pour la redevance annuelle de 125 livres pour 60 acres , rente qui ne les encourage pas à cultiver la vigne : ils élèvent beaucoup de bétail : tels fermiers ont de 7 à 15000 moutons & des vaches à proportion ; les vignobles sont dans les plantations voisines du Cap , les champs de bled sont les plus éloignés. Lorsqu'ils viennent à la ville , ils amènent leur famille avec eux , dans des chariots couverts de toile ou de cuir , traînés par 8 à 12 paires de bœufs. Souvent les plus opulens confient à un jeune homme un troupeau de 4 à 500 moutons qu'il conduit dans un canton éloigné abondant en eau & en herbe : il a pour sa part la moitié des agneaux , & bientôt il est aussi riche que son bienfaiteur. Le bled qu'on y recueille sert à l'approvisionnement des îles de France &

de Bourbon, & il y aurait plus de productions si les plantations étaient moins éloignées, & les chemins moins impraticables. La compagnie défend à ses colons de s'établir à moins d'un mille de distance les uns des autres. Cette colonie ferait florissante si elle n'appartenait pas à une société de marchands.

L'atmosphère y est sujet à des variations fréquentes, ce qui y cause beaucoup de rhumes ; il neige, il gèle dans les montagnes, rarement dans la plaine. Cette extrémité de l'Afrique est une masse de hautes montagnes dont les extérieures sont noires, escarpées, stériles & composées d'un granit grossier qui ne contient aucune production de volcan : les intérieures paraissent être métalliques : on y trouve des sources chaudes. La colonie de *Stellenbosch* passe pour la plus fertile du Cap : les chênes y deviennent très-hauts : près de la ville, les plus hauts n'ont pas 30 pieds d'élévation : la botanique peut s'y enrichir, & deux savans y ont rassemblé plus de mille plantes inconnues avant eux. Le regne animal n'y est pas moins riche : les plus grands quadrupèdes, comme l'éléphant, le rhinoceros, la giraffe ou cameleopard, l'hippopotame, le gnou, le lion, le buse s'y trouvent, ce dernier y est très-féroce ; il attaque les fermiers dans leurs voyages, tue & foule au pied leur bétail ; telle est sa force qu'at-

telé à un chariot avec six bœufs ordinaires, on ne peut le faire changer de place. On y trouve aussi des antilopes, des lievres, des jerbuas, & beaucoup d'autres quadrupèdes plus petits, proie ordinaire & facile des lions, des léopards, des tigres, des hyènes rayées & tachetées, des jackalls & de plusieurs autres animaux féroces qui n'y sont pas rares.

Les oiseaux, les poissons y offrent une grande variété d'espèces dont plusieurs sont mal connues, ou ne le sont pas du tout.

Après avoir reçu du Cap tous les secours possibles, nous entrâmes à bord, & mîmes à la voile; le tems était variable & nous avions des ondées de pluie, qui ne nous empêchaient pas d'avancer, nous revîmes encore la mer lumineuse comme nous l'avions vue en arrivant. Nous disposâmes notre route pour chercher le cap de Circoncision, & prévoyant que nous allions arriver dans un climat froid, loin de tout lieu de relâche, je fis distribuer des braies, des chausses de drap & la jaquette qu'avait accordée l'Amirauté; & prendre toutes les précautions possibles pour ne pas perdre de l'eau douce: on lavait avec l'eau de la mer, & on en distillait sans cesse. Sous le 39° 4' de latitude, nous fûmes accueillis d'une tempête qui dura une semaine entière: c'étoit la première

miere que nous éprouvions, la mer émue brisait avec violence contre le vaisseau : tout ce qu'il renfermait de mobile s'ébranlait, se heurtait, se brisait ; le hurlement de la tempête, le rugissement des vagues, l'agitation du vaisseau nous interdisaient tout travail, & nous présentaient des scènes nouvelles & souvent affligeantes. Un volontaire logé dans l'avant du vaisseau, s'éveilla tout-à-coup une nuit & entendit l'eau courir dans son gîte, il saute de son lit, & se trouve dans l'eau jusqu'à mi-jambe : il crie, on se leve, on employe les pompes, tout travaille avec vigueur & l'eau semblait s'accroître encore ; on ajouta les pompes à chapelets aux autres, mais tous nos efforts auraient été vains si le volontaire s'était réveillé plus tard, & si l'on n'avait découvert que l'eau entraît par une écoutille enfoncée par le choc des vagues : on la repara & nous échapâmes au danger d'être ensevelis dans les flots au milieu d'une nuit très-sombre. Cette tempête nous jeta bien loin à l'orient de la route projetée, & nous perdîmes l'espoir de gagner le cap de Circoncision : un plus grand mal encore fut qu'elle tua la plus grande partie des moutons, des cochons, des oies que nous avions embarqués ; le passage brusque d'un tems doux & chaud à un autre très-froid & très-humide

nous affecta tous , & pour en temperer l'effet , je fis ajouter quelque chose à la ration ordinaire des boiffons fortes. La tempête cessa enfin , nous eûmes une nuit seraine , un beau matin qui fut bientôt suivi d'une brume épaisse : le baromètre était très-bas , le vent s'accroissait à chaque instant , & une seconde tempête s'éleva : il nous fallut abattre toutes nos voiles , mais sa violence fut épuisée dans un jour. Un grand nombre d'oiseaux du genre des peterels & des hirondelles , nous avaient accompagnés depuis le Cap , & la tempête semblait avoir accru leur nombre : parmi ces oiseaux étaient la pintade & le peterel bleu dont l'aile est coupée en travers par une bande de plumes noirâtres. Quelquefois nous appercevions trois especes d'albatros , & nous prenions de ceux-ci à la ligne avec un morceau de mouton pour appât : la chair en était bonne. Nous rencontrâmes aussi des pingoins & de touffes de goefmon , quoiqu'à une grande distance des côtes : ils ne les annoncent donc pas. Il est probable que d'après le degré de fraîcheur ou de putréfaction où on les trouve , on pourrait conjecturer depuis quel tems les plantes flottent sur la mer , & dans des cas très-rares , combien elles sont éloignées de terre ; mais des circonstances accidentelles rendront toujours le calcul incertain.

Le vent s'affaiblit par degrés & dégénéra en grains accompagnés d'onides de neige : nous pûmes cependant déplier nos voiles , quoique la mer fut très-grosse encore : la nuit du neuf au dix donna une gelée très-vive , & le lendemain nous vîmes des Isles de glace : il en était qui avaient au moins deux mille pieds de long sur 400 de large , & s'élevaient au moins de 200 pieds , ce qui annonçait une épaisseur d'environ deux mille pieds : ces masses de glace ne flottent probablement qu'avec lenteur , parce que les vents & les vagues ne heurtent que la petite partie qui s'élève au-dessus de la surface de la mer : les courans sont peut-être les agens principaux qui les mettent en mouvement : en nous assurant par nos courses qu'il n'y avait pas de continent austral , nous nous persuadâmes que ces Isles se formaient dans la mer ; car on ne doute plus que l'eau salée ne puisse se geler. Au reste on peut juger de la différence du froid qui regne dans les deux hémisphères par le lieu & le tems où nous rencontrâmes ces glaces : nous étions au milieu de Décembre qui répond dans cet hémisphère à notre mois de Juin , & la latitude était de 51° 5'.

Dans un tems obscur , on peut se perdre contre ces Isles : nous en vîmes une qui avait 50 pieds

d'élévation & demi mille de circonférence, platte à son sommet, ayant ses bords coupés perpendiculairement. Le capitaine Furneaux qui commandait l'Aventure la prit pour une terre, & s'y serait jetté, si mon signal ne lui avait découvert son erreur; nous marchâmes avec précaution surtout la nuit, allant à petites voiles, faisant de courtes bordées, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; c'est dans ces circonstances que je découvris des oiseaux que je ne connoissais point encore: ils étaient blancs, ayant le bec & les pieds noirs, & de la grosseur des pigeons; ils paraissent être de la classe des peterels & indigènes de ces mers froides. Nous étions toujours obligés à de plus grandes précautions, par ce qu'un brouillard épais nous environnait, qu'il se mêlait à de la pluie & de la neige fondue, & que les Isles de glace augmentaient, on voyait dans le jour lorsque nous passions entr'elles, parce qu'alors le thermomètre baissait de trois à quatre degrés: quelques-unes avaient près d'une lieue de circuit: la mer était enflée, & les vagues en se brisant s'élançaient jusqu'à leur sommet, mais ce spectacle d'abord agréable à nos yeux, nous remplit d'épouvante, en pensant qu'une vague pouvait nous lancer sur elles & nous briser en un instant. Différens oiseaux qui nous avaient accompagnés jusqu'alors

disparurent ; les pingouins se montrèrent , le pèterel blanc se jouait autour des masses de glaces dont on peut le regarder comme l'avant-coureur : plusieurs baleines se montraient aussi parmi les glaces & variaient un peu la scène affreuse de ces parages. Nous voyions quelquefois vingt de ces Isles à la fois ; l'une d'elles avait des taches noires qu'on prit pour des animaux ; cependant elles ne changeaient point de place.

Nous navigions avec peine ; nos voiles , nos agrès étaient gelés & il en tombait des glaçons qui leur formaient des espèces de franges. Comme nous étions sous le parallèle du Cap de la Circoncision , & que nous nous attendions à voir la terre , tout attirait notre attention ; chacun désirait découvrir le premier la côte ; souvent on croyait la voir , & ce n'était qu'une isle de glace ou un brouillard. Un jour l'Aventure nous annonça qu'on voyoit distinctement la terre : nous vîmes une immense plaine de glaces brisées & des isles de toutes formes , de toutes grandeurs qui s'étendant au loin par derrière , élevées encore par les vapeurs brumeuses qui couvraient l'horizon , ressemblaient en effet à des montagnes : quelques officiers persisterent à croire qu'ils avaient vu la terre , jusqu'à ce que deux ans après nous eussions navigué précisément

dans le même lieu , sans y trouver ni terre , ni glace.

Les mêmes scènes se reproduisirent les jours suivans : toujours des masses de glace , des pingouins , des peterels , & des poissons , parmi lesquels nous en remarquâmes deux plus petits que les baleines ordinaires & d'un blanc qui approchait de la couleur de chair. La mer était tranquille , & nous nous concertâmes avec le capitaine Furneaux ; nous nous donnâmes des rendez-vous en cas de séparation , et il en était tems ; car en effet nous fûmes séparés peu de jours après. Quelques travaux jettaient de la variété dans notre marche uniforme & lente : nous coupions des masses de glace pour en tirer de l'eau douce en la fondant ; MM. Forster & Wales voulurent répéter des expériences sur la température de la mer à une certaine profondeur ; mais la brume les environna , & ils perdirent de vue les deux vaisseaux : au milieu d'une mer immense , sur un bateau à quatre rames , sans mâts , sans voiles , loin de toute espèce de côtes , environnés de glaces , dénués de provisions , leur situation était effrayante & terrible ; ils voguaient au hazard faisant de vains efforts pour se faire entendre ; ils écoutaient eux-mêmes , & tout était en silence autour d'eux ;

ils résolurent de ne plus se mouvoir dans la crainte de s'écarter , & ils y demeurèrent quelque tems. Enfin dans le lointain le son d'une cloche frappa leurs oreilles , ils ramerent avec vigueur de ce côté-là ; ils poussèrent de cris perçans auxquels l'Aventure répondit , & ce vaisseau les prit à bord bien joyeux d'avoir échappé à une mort lente amenée par le froid & la faim.

Nous cotoyâmes pendant quelques jours des bancs immenses de glace qui ne laissaient point d'ouverture entr'eux ; les bords en étaient plus brisés qu'à l'ordinaire , & on en voyait de toutes parts flotter d'innombrables isles : le vent nous portait de l'une à l'autre , & nous étions sans cesse en danger de nous briser contre ces écueils flottans , ou de prendre fond sur eux , situation plus allarmante qu'on ne pourrait dire : car quelquefois des vaisseaux y demeurent attachés , & nous avions à craindre le même sort : cependant ce spectacle nous devint enfin aussi familier que celui des brouillards & de la mer.

La multitude de ces plaines de glace nous fit faire quelques observations. Nous étions sûrs de rencontrer de la glace dans tous les endroits où nous apercevions une forte réflexion de blanc près de l'horison : la glace n'est pas toujours blanche , près de la mer elle paraît souvent d'un

beau bleu de saphir, ou plutôt de beryl : cette couleur s'élevait quelquefois à 30 pieds de la surface, & provenait peut-être des particules d'eau lancées contre la masse & qui en avait pénétré les interstices : quelquefois le haut formait une large couche de blanc formée probablement par des neiges accumulées.

Je résolus de marcher à l'est, puis de reprendre au midi s'il était possible, pour gagner les derrières de ces plaines de glace : il ne dégelait point, le froid au contraire devenait toujours plus incommode & je crus devoir faire allonger les manches des jaquettes des matelots & couvrir leurs têtes d'un bonnet : des symptômes de scorbut commençaient aussi à se développer, & je fis distribuer aux malades du moût frais de drèche & du jus de limon & d'orange : ce dernier, inutile pour quelques-uns, en guérit totalement d'autres. Le tems variait, quelquefois il s'éclaircissait & la vue pouvait s'étendre au loin : nous en profitons pour avancer avec plus de vitesse & encore pour aller à la chasse ; on tua quelques peterels bleus : cet oiseau est de la grosseur du pigeon ; ses ailes, ses pieds, son bec sont gris-bleus ; son ventre & la partie inférieure de ses ailes sont blancs & légèrement teints de bleu : une trace de cette

couleur traverse ses ailes & le dos un peu au-dessus de la queue; elle teint encore les extrémités des plumes de la queue; son bec est large, sa langue l'est beaucoup aussi: son plumage est abondant & chaud, ses ailes sont très-fortes & longues: on chassa aussi au pingouin, chasse rarement heureuse, parce que ces oiseaux plongent & restent long-tems sous l'eau, & que lorsqu'ils en sortent ils parcourent une ligne droite avec une vitesse si prodigieuse, qu'il est difficile de les atteindre. Nous en tuâmes un qui nous coûta une douzaine de coups de fusil: son plumage est dur, luisant, épais, composé de longues plumes étroites, placées les unes sur les autres aussi près que des écailles: leur peau très-forte & leur graisse, les rendent propres à résister à l'hiver perpétuel de ces climats rigoureux: leur ventre large, leurs pieds en arriere, leurs nageoires qui leur tiennent lieu d'ailes, facilitent le mouvement de leur corps d'ailleurs très-lourd: il semble que ces oiseaux & surtout les premiers vivent de diverses especes de mollusca qui montent à la surface de l'eau dans un beau tems; il paraît aussi qu'ils peuvent vivre assez long-tems sans alimens.

Nous passâmes au travers de plusieurs bancs de glace brisées & flottantes: ils étaient étroits,

mais fort longs; des morceaux étaient de forme platte, d'autres offraient diverses branches en forme de rayons de miel, comme des rochers de corail, & présentaient mille figures variées. On tua deux peterels dont le bec était moins large que celui des autres: cette différence indiquait-elle une autre espèce, ou distinguait-elle la femelle du mâle dans la même espèce? on disputa sur ce point & l'on ne prouva rien.

Je résolus de courir au couchant jusqu'au méridien du cap de la Circoncision, le vent était favorable & la mer assez débarrassée de glaces; mais nous n'avancâmes pas autant que nous le désirions: de hautes îles de glaces nous dérobaient le vent: sur leur sommet nous voyions des pingouins qui y grimpaient par un côté qui s'élevait en pente: ces glaces leur tenaient lieu de terre; car il n'y en avait probablement point qu'à 6 ou 700 lieues de distance. On dit cependant qu'ils doivent aller sur les côtes pour faire leurs petits; peut-être leurs femelles y étaient, & que nous n'avons vu que des mâles. Nous tuâmes aussi un oiseau blanc de la classe des peterels; son bec un peu court est d'une couleur mitoyenne entre le noir & le bleu foncé, ses jambes & ses pieds sont bleus.

Après avoir échappé au danger d'une plaine im-

menſe de glace qui étoit entre nous & de nombreuses iſles ſur leſquelles nous apperçûmes un veau marin, nous reprîmes notre route à l'oueſt, & l'après midi du 1 Janvier 1773, nous vîmes la lune pour la première fois depuis notre départ du Cap, ce qui peut faire juger du tems que nous avions eu juſqu'alors. Nous en profitâmes pour faire diverſes obſervations, & nous trouvâmes que nous étions à peu près à la longitude qu'on donne au cap de la Circoncifion, ſous la latitude de 58° , $53'$ $30''$. Nous n'étions donc qu'à une cinquantaine de lieues plus au midi du lieu où on le place: le tems étoit ſerein, & nous pouvions voir à 14 ou 15 lieues autour de nous, & nous ne vîmes rien: il eſt donc très-probable qu'on s'eſt trompé en croyant découvrir cette terre, & qu'on a pris pour elle des montagnes & des bancs de glace qui nous tromperent nous mêmes dans les premiers jours.

Nous revînmes dans les parages que nous avions déjà parcourus, & paſâmes dans le même lieu où nous avions vu un grand banc de glace cinq jours auparavant; nous n'en vîmes pas de traces; ſans doute il avoit dérivé au nord, & c'eſt une nouvelle raiſon pour croire qu'il n'y a pas de terre ſous ce méridien. Nous faiſions route à l'eſt-ſud-eſt afin de reconnaître

un plus grand espace vers le midi : un vent frais nous favorisait , mais il pleuvait & la pluie se gelait sur les agrès , de sorte que les cordages étaient couverts de la plus belle glace transparente que j'aie jamais vue , & qu'on ne les pouvait manier sans douleur ; cependant le tems était plus doux & la mer plus débarrassée de glace qu'elle ne l'avait été depuis plusieurs semaines. Nous parvînmes jusqu'au $61^{\circ} 12'$ de latitude méridionale ; là nous vîmes les glaces se multiplier , & nous en ramassâmes des morceaux durs comme des rochers qui nous donnerent quinze tonneaux de bonne eau douce en les fondant dans des chaudières ; seulement l'air fixe en avoit été chassé , & tous ceux qui en bûrent éprouverent une enflure dans les glandes de la gorge , effet ordinaire produit par l'eau de neige ou de glace. Je continuai encore ma route au Sud avec un vent de nord - ouest accompagné d'ondées de neige : nous atteignîmes le $64^{\circ} 12'$ de latitude ; là nous vîmes encore des albatrosses , & l'on en tua un : sa couleur était moyenne entre le brun & le gris-foncé ; la tête & le dessus des ailes étaient un peu noirâtres ; il avait le fil des yeux blancs : ces oiseaux étaient alors les seuls qui ne nous eussent pas abandonnés.

Nous mesurâmes le courant : il portait au nord-duest & faisait près d'un tiers de mille par heure : nous plongeâmes un thermomètre à cent brasses dans la mer , on l'y laissa dix minutes , & on le retira qu'il était au point de la congélation : exposé à l'air , il remonta à quatre degrés. Nous observâmes plusieurs distances du soleil & de la lune qui fixèrent notre longitude. C'est ainsi que nous remplîmes cinq jours assez beaux dont on profita encore pour faire laver le linge & les habits de l'équipage avec l'eau de glace fondue. Le 17 nous passâmes le cercle antarctique : le tems était beau , & nous ne voyions qu'une isle de glace le matin ; mais vers les quatre heures la mer nous en parut couverte : nous en comptâmes trente-huit , & nous eûmes assez de peine pour les éviter : enfin elles augmentèrent , & bientôt nous ne vîmes plus qu'une immense plaine de glaces différentes qui formaient , ici des collines élevées , là des montceaux brisés & ferrés les uns contre les autres : un radeau dont le sommet était plat & uni , haut de seize à dix-huit pieds , nous parut très-grand , car nous n'en pouvions appercevoir l'extrémité : des baleines jouaient autour de ses bords , & des pintades brunes & blanches volaient dans ses environs : cet oiseau avait la partie antérieure

brune , la postérieure blanche : nous voyions avec lui des peterels blancs & bleus , des albatrosses d'un gris foncé , mais les autres espèces ne se montrèrent plus.

Parvenus au 67° 15' lorsque nous rencontrâmes ce banc , nous crûmes qu'il était imprudent de marcher plus encore au midi , d'autant plus que la moitié de l'Été était déjà passée , je résolus donc de chercher directement la terre que les Français croyaient avoir découverte , & nous revînmes vers le nord. Nous nous en étions déjà rapprochés de trois degrés , lorsque nous aperçûmes un de ces oiseaux que dans notre premier voyage nous avions appelés poules du Port Egmont : c'est la grande mouette du nord : elle était épaisse & courte , de la grosseur d'une grande corneille , & couleur de chocolat : elle avait une raie blanchâtre en forme de demi lune au dessous de chaque aile : on en voit aux isles Fero dans le nord de l'Ecosse : jamais je n'en avais aperçu à plus de 40 lieues loin des terres , ni moins de deux ensemble : celle-là voltigea plusieurs fois sur le vaisseau , puis s'éloigna vers le nord - ouest. Quelques jours après nous en vîmes une encore qui s'élevait à une grande hauteur sur nos têtes , & nous regardait avec attention , ce qui était un spectacle pour nous ,

accoutumés comme nous l'étions à voir les oiseaux raser la surface de la mer : dans le même tems des marfouins blancs & noirs passèrent devant nous avec une vitesse étonnante qui les déroba bientôt à notre vue. Nous marchions toujours au nord, le tems était brumeux, la pluie & la neige fondue ne cessaient point, le froid augmentait, & l'eau de nos futailles placées sur les ponts gelait toutes les nuits : c'est dans ces parages que nous vîmes une albatrosse blanche aux ailes teintes en noir & une pintade. La mer qui venait du nord-ouest était très grosse & n'annonçait pas de terre dans cette direction, c'était là cependant que nous nous attendions à la trouver, le vent était frais, il augmenta encore, bientôt il devint une tempête accompagnée d'épais brouillards, de neige & de pluie ; elle dura près de deux jours, puis le soleil & la lune se montrant par intervalle, on en profita pour faire des observations. Le 30 Janvier, un vent très frais déchira plusieurs de nos petites voiles ; vers le soir nous marchâmes au couchant sous nos basses voiles ; le vent diminua le lendemain & nous revînmes au nord, nous étions déjà sous le 50° 50' de latitude, & nous voyions toujours des îles de glace : en passant près de l'une d'elles, un craquement inat-

tendu nous apprit qu'elle se brisait ou tombait en pièces : nous n'en revîmes plus aussi longtemps que nous gardâmes la même direction.

On nous avait appris au Cap de Bonne-Espérance que M. de Kerguelen partant de l'Isle Maurice avec deux vaisseaux vers la fin de 1771, avait decouvert le 31 Janvier de l'année suivante, deux Isles qu'il appella *Isle de la Fortune*, & le jour suivant une troisième qu'il nomma l'*Isle Ronde*, de sa forme, puis une terre d'une étendue & d'une hauteur considérable, qu'un des vaisseaux la cotaya dans l'espace de 20 lieues, que la voyant très élevée, inaccessible & nue, il l'abandonna pour cingler vers la Nouvelle-Hollande; que M. de Kerguelen fut chargé de revoir cette terre, qu'il l'a vit, mais n'y jeta qu'un coup d'œil & revint sans faire de découvertes.

M. Marion en 1772 avait decouvert aussi de petites isles en trois endroits differens du $46\frac{1}{2}$ au $47\frac{1}{2}$ de latitude, toutes peu considérables, élevées, pleines de rochers & sans arbres: de là il se rendit aussi à la Nouvelle-Hollande où il fut tué. Je voulus vérifier ces découvertes, & me concerter avec le Capitaine Furneaux: il m'informa qu'il venait de voir un grand radeau de goëfmon autour duquel étaient plusieurs

fleurs de ces oiseaux qu'on nomme plongeurs. C'était un signe d'une terre prochaine, mais il ne nous fut pas possible de connaître si elle était au levant ou au couchant : je résolus de suivre cette latitude pendant quatre ou cinq degrés l'ouest, puis de revenir à l'est; mais les vents ne me le permirent pas. La grosse mer qui venait du nord-est, du nord-ouest, de l'ouest, prouvait qu'il n'y avait point de terres étendues vers le couchant; nous gouvernâmes donc au levant; nous vîmes du goesmon, & de ces oiseaux qu'on nomme *oiseaux d'œufs*, mais aucune terre; je gouvernai plus vers le sud, rien ne nous y annonça son voisinage: vers le nord-ouest, la mer était tranquille alors, quand le vent soufflait dans cette direction; nous allâmes donc vers le couchant & ne fûmes pas plus heureux. Une carte de M. de Vaugondy pourrait faire croire que nous n'allâmes pas assez vers le levant, que deux degrés de longitude nous séparaient d'une terre: cela peut être; mais nos vains efforts prouvent au moins que cette terre est une petite Ile & non le Cap nord d'un continent austral comme on l'avait supposé.

Le 7 Février, le jour était beau, & je fis mettre tous les lits à l'air, tous les habits sur le tillac; je fis nettoier le vaisseau, & fumer

entre les ponts. Nous voyions des poules du Port-Egmont & des plongeurs de deux espèces ; pendant la nuit nous entendimes des pingouins ; cela nous fit jeter la sonde , & nous ne trouvâmes point de fond à 210 brasses. Le vent était à l'est & soufflait avec force ; il était accompagné de nuages sombres que suivit une brume épaisse ; dans cet intervalle on tira un coup de canon toutes les heures : à midi , je fis signal de revirer ; mais l'Aventure qui n'avait point répondu aux premiers signaux , ne répondit point non plus à celui-là : j'eus alors trop de raison de craindre , que nous ne fussions séparés , quoiqu'il fut assez difficile de dire comment cela était arrivé : dans ce cas , nous étions convenus de croiser trois jours dans les parages où nous nous serions quittés ; je le fis en tirant un coup de canon toutes les demi heures ; & en allumant des feux pendant la nuit ; mais nous ne pûmes découvrir l'Aventure & nous perdimes l'espérance de la rejoindre. Tout l'équipage fut affligé de cette séparation ; nous ne jetions plus les yeux sur l'Océan sans ressentir le chagrin de nous voir seuls : la vue d'un vaisseau avait jusqu'alors adouci nos peines & inspiré la gaité : il fallut renoncer à cette consolation.

Une preuve assez forte qu'il y avait une terre

voisine, c'est que tandis que nous louvoyions, des pingouins & des plongeurs frappèrent souvent nos yeux, & que plus loin vers le sud, nous ne vîmes plus que des peterels, des albatrosses, des coupeurs d'eaux &c. Ces pingouins étaient plus petits que ceux que nous avions vus sur la glace; ils avaient le bec rougeâtre & la tête brune: nous vîmes aussi des veaux marins, ce qui me fit sonder sans trouver encore de fond. Des Îles de glaces reparurent, & le 17, nous apperçûmes dans les cieux des clartés semblables à une aurore boréale; elles paraissaient en différens temps, en différentes parties du ciel, & répandaient leur lumière sur tout l'atmosphère.

Nous vîmes une Isle de glace de 200 pieds de haut, & nous pensions à en couper quelques morceaux lorsqu'il s'en détacha de grosses masses qui dérivèrent promptement à l'ouest, où bientôt elles furent repandues sur un grand espace: nous allâmes en ramasser, & nous pûmes en remplir huit à dix tonneaux. Nous tournâmes alors au levant, un peu vers le midi, & cette route au milieu d'un grand nombre de masses flottantes, nous obligea à beaucoup de précautions. Le 20, à midi, nous crûmes fortement voir terre au sud-ouest. Je revirai pour

m'en approcher, le tems était bon, & je reconnus bientôt que ce n'était qu'un brouillard qui disparut le soir : la nuit nous montra une aurore australe très-brillante & très-lumineuse qui parut d'abord au levant, & se repandit ensuite dans tout le ciel : elle différait des aurores boréales, en ce qu'elle était toujours d'une couleur bleuâtre, au lieu que vers le nord, elles prennent différentes teintes & surtout une couleur de feu & de pourpre. Quelquefois elle cachait les étoiles, quelquefois aussi on les voyait au travers.

Tandis que nous étions encore occupés à ramasser de la glace éparée sur la mer, une Isle qui n'avait pas moins de 400 toises de tour & trois ou 400 pieds d'élévation au dessus de l'eau, se renversa entièrement : la base occupa la place du sommet, le sommet celle de la base, & ce renversement ne changea rien à sa hauteur. Un plus grand nombre s'offrait toujours à nos regards, une nuit orageuse, épaisse, neigeuse nous enveloppa & nous soupirions après le jour ; il vint encore augmenter nos allarmes en nous présentant des montagnes escarpées de glace que nous avions dépassées sans les appercevoir. Ces dangers, ces nuits sombres me firent renoncer à passer de nouveau le cercle arctique : je diri-

geai donc au nord par un vent qui mit en pièces des isles dont les débris embarrassèrent encore davantage notre chemin : pendant la nuit on peut distinguer les isles par leur élévation ; mais on ne voit les morceaux que lorsqu'ils sont sous le vaisseau ; cependant l'habitude du péril en écartait l'inquiétude , & nous permettait de jouir de l'aspect qu'elles offraient : il était très pittoresque ; l'écume des vagues bruyantes s'insinuant dans les crevasses & les cavernes de ces isles ajoutaient à la beauté du spectacle : quelques unes étaient percées de part en part & on voyait le jour au travers ; plusieurs ressembaient à un clocher , ou avaient une forme spirale ; l'imagination en comparait d'autres à des objets connus , & le tems en devenait moins long. L'air était un peu plus chaud qu'il ne l'avait été un mois auparavant dans les mêmes latitudes , & cependant des vents plus fréquens , plus forts , plus humides , nous faisaient ressentir un froid qui nous donna des engelures aux mains & aux pieds , & fit périr neuf petits cochons malgré tous nos soins pour les conserver : tel était la fin de notre Été.

Le 1 Mars , nous eûmes un calme de 24 heures dont une forte houle ne nous permit pas de jouir. Nous étions alors sous le 60° 36' de

latitude méridionale , nous commençâmes à voir moins d'isles de glace : le ciel était toujours couvert & rarement nous voiyons le disque du soleil. Le 6 , une isle de glace d'une lieue de tour se présenta devant nous ; elle avait au moins cent pieds de haut , & cependant telle était l'impétuosité des vagues qu'en se brisant contr'elle elles s'élançaient au dessus du sommet : le lendemain nous eûmes une nuit agréable , le ciel était clair & pur , le tems serein & doux , & nous ne voiyons point de glace ; mais ce plaisir fut de courte durée : vers le soir du jour qui suivit , le ciel s'obscurcit , le vent sauta au sud & la tempête s'éleva ; la pluie & la neige la rendirent plus incommode encore : elle fit place à un vent d'ouest , à un froid très-âpre : la houle que le vent du midi avait élevée dura deux jours après lui , malgré des vents qui lui étaient contraires , & cette remarque me persuada toujours plus qu'il n'y avait point de terre au sud.

Des jours agréables & un tems modéré qui suivirent , me firent cependant regretter de n'y avoir pas toujours dirigé ma course , & j'étais tenté d'en prendre la direction , lorsque la brume & le froid nous déterminèrent à porter au nord ; nous éprouvâmes dans cette route des alternatives de

vents violens , de grêle , de neige , de pluie , de jours fereins , de nuits éclairées par des brillantes aurores. Le 16 Mars , nous étions sous le $58^{\circ} 58'$ de latitude & le 162 de longitude quand nous observâmes la déclinaison de 31 minutes à l'est ; & je fus satisfait d'avoir pu déterminer avec quelque précision , la ligne où l'aiman n'a plus ou presque plus de déclinaison.

Dans ces parages nous vîmes aussi de grosses mouettes grises qui chassaient une albatrosse blanche : elles l'atteignirent malgré la longueur de ses ailes , & cherchèrent à l'attaquer par dessous le ventre : l'albatrosse leur échappait en plongeant son corps dans l'eau : son bec formidable les écartait alors : ces mouettes sont fortes & voraces ; nous ne vîmes pas la fin du combat.

Je portai à l'est en tirant vers le sud jusqu'à ce que j'eusse atteint le $59^{\circ} 7'$ de latitude , là je résolus de quitter ces latitudes méridionales , & de marcher à la Nouvelle - Zélande pour y apprendre des nouvelles de l'Aventure , y rafraichir mon équipage & m'assurer en chemin si la côte de Van - Diemen était jointe à la nouvelle Galles méridionale : nous nous en approchâmes par un ciel toujours plus incertain , souvent décoré le soir par de brillantes auro-

res australes : nous vîmes un veau marin, des pingouins, des poules d'Egmont, des goesmons, signes regardés comme certain du voisinage de la terre, & cependant la plus voisine de celles qui nous étaient connues, était encore éloignée de deux cent soixante lieues.

Le vent ne nous permit pas de toucher à la terre de Van-Diemen, & nous nous approchâmes à force de voiles le jour & la nuit de la Nouvelle Zélande : parvenus sous le 49° 55' de latitude, nous jouissions d'un tems doux, d'une température agréable : notre route était semée d'oiseaux de mer & de veaux marins, & le 25 nous aperçûmes enfin la Nouvelle Zélande qui était encore à la distance de dix lieues : je gouvernai vers elle avec un vent frais & un tems assez clair qui dura peu : nous en étions encore à une lieue & demie lorsqu'une brume épaisse vint nous en dérober la vue, & craignant une plage inconnue, je revirai & prit d'abord le large vers le sud, puis vers le nord : la mer était très agitée & irrégulière. Le lendemain de grand matin le vent diminua, & à midi nous entrâmes dans la baie *Dufki* dont je ne connaissais point l'intérieur : je la remontai l'espace de deux lieues au travers de diverses îles couvertes de bois. Le 26 Mars, nous y

mouillâmes près de la côte & par cinquante brasses d'eau; nous avions fait en cent dix-sept jours, trois mille six-cent soixante lieues sans voir une seule fois la terre.

Une si longue navigation ne donna le scorbut qu'à un seul homme mal constitué: c'est à la fumigation, au soin de tenir propre, au moût de bière doux, aux tablettes de bouillon portatives, au sauerkraut que je le devais; nous effuyâmes d'autres maux; nos voiles, nos agrès avaient été mis en pièces, le tangage & le roulis avaient été si violens que les œuvres mortes du vaisseau avaient été rompues: des tempêtes affreuses, des pluies, la grêle, la neige s'étaient succédées, des rocs de glace flottans qui nous menaçaient sans cesse, un air dévorant, une mer âpre & toujours houleuse, un ciel obscur & chargé de brouillards nous avaient tenus dans une inquiétude constante, & dans ces latitudes élevées on ne peut pêcher que des baleines.

En nous avançant dans la baie Duski, le tems était très-doux; des arbres toujours verts y offraient un contraste agréable avec la teinte jaune que l'automne répand sur les campagnes: des troupeaux d'oiseaux de mer animaient les côtes, & le pays rétentissait du chant de ceux

des forêts : nous avions tant souhaité de voir la terre , qu'elle eût été moins belle que nous l'aurions trouvée encore charmante. De superbes points de vues , d'antiques forêts , de nombreuses cascades qui se précipitaient de toutes parts avec un doux murmure , nous annonçaient un des plus beaux pays de la terre. Je fis chercher un mouillage plus commode & on en trouva un ; le bois y était si abondant que nos vergues étaient enlacées dans des branches d'arbres. Auprès , était un courant d'eau douce , je fis pêcher pour avoir des alimens frais ; & nous primes assez de poissons pour en diner tous. Des côtes & des bois remplis de volaille , semblaient nous promettre encore de ces jouissances qu'on peut regarder comme le luxe de la vie. Bientôt nous commençâmes nos recherches d'histoire naturelle ; nous apperçûmes un grand nombre d'animaux , & de plantes presque toutes inconnues ; & tandis qu'on préparait une place pour nos tentes , pour la forge , pour l'observatoire de l'astronomie , qu'on brassait de la bière mêlée avec des feuilles d'un arbre semblable au sapinette d'Amérique , nous nous enfonçâmes dans les forêts.

Mais une découverte nous rendit plus prudents : des officiers qui chassaient loin du vais-

seau vinrent nous avertir qu'ils avaient vu des Zélandais, qui lançaient à l'eau un canot. A peine eurent-ils parlé qu'une pirogue parut au travers d'une pointe éloignée d'un mille; une ondée de pluie la fit retirer, elle reparut de nouveau montée de sept à huit hommes qui nous regardèrent, mais ne répondirent point aux signes d'amitié que nous leur fîmes, ils s'en retournèrent. Après midi j'allai dans l'anse avec deux chaloupes espérant de les revoir, nous ne trouvâmes que la pirogue échouée, près de deux petites huttes, dans lesquelles on voyait des vestiges de feu, quelques filets de perle, quelques poissons répandus sur la grève; sans doute ils s'étaient retirés dans les bois voisins: nous laissâmes dans la pirogue des médailles, des miroirs, de la raffade, & une hache plantés dans des branches d'arbres pour leur en marquer l'usage, & nous revînmes au vaisseau.

Nous allâmes cependant encore chercher des plantes; notre excursion fut pénible & fatigante sur un sol glissant d'humidité: des plantes encore en fleur & des arbres, des arbrisseaux dépouillés nous donnèrent l'idée des végétaux inconnus que produisait cette contrée. Après notre retour, nous allâmes voir si les Indiens avaient pris nos présens: tous étaient encore

dans la pirogue : il ne paraît pas qu'ils y soient revenus.

L'anse où nous étions était spacieuse : une flotte entière pourrait y mouiller : au sud-ouest elle a des collines élevées toutes couvertes de bois : ailleurs des pointes, des îles, formaient un coup d'œil pittoresque ; la mer tranquille & éclairée par le soleil couchant, les nuances variées de la verdure, & le chant des oiseaux qui résonnait de toutes parts, adoucissaient la dureté qu'offrait d'ailleurs ce paysage.

Des jours pluvieux nous retenaient à bord, mais dès que le tems redevenait agréable, les uns allaient à la chasse, les autres à la recherche des productions de la nature : ceux-ci firent une collection précieuse d'oiseaux nouveaux & des plantes nouvelles : ceux là tuèrent des canards, des poules de bois, divers oiseaux sauvages, & trois veaux marins dont l'un avait six pieds de long & pesait deux cent vingt livres ; furieux de ses blessures, il attaqua la chaloupe, & ne fit que hâter sa mort. En visitant le pays, nous découvrîmes une belle anse, dont les bords étaient escarpés, & au fond de laquelle de jolies cascades formaient un ruisseau d'eau douce : nous revîmes des Indiens dans une petite île voisine : c'était un homme & deux fem-

mes; il nous appella , & parut craindre lorsque nous l'approchâmes : leur teint était olive , ou brun foncé ; leurs cheveux noirs & bouclés étaient remplis d'huile , & de craie rouge en poudre : ceux de l'homme étaient attachés sur la tête ; ceux des femmes étaient courts ; leurs corps étaient bien proportionnés , mais leurs jambes mal faites & minces , étaient tournées en dehors. J'allai à l'homme qui m'attendait sur son rocher , tenant en main des feuilles de papier blanc , je l'embrassai & lui offris les baguettes que j'avais sur moi : sa frayeur se dissipa ; nous nous rassemblâmes ; les femmes causèrent beaucoup sans se faire entendre ; ils refusèrent le poisson , & la volaille que nous leur offrîmes parce qu'ils n'en avaient pas besoin : quand nous les quittâmes le soir , la plus jeune des femmes dansa devant nous ; l'homme se borna à nous examiner , & nous nous retirâmes. Nous leur fîmes d'autres visites & des dons qu'ils reçurent avec indifférence ; les haches & les clous seuls leur firent plaisir. Nous vîmes alors toute la famille qui renfermait encore deux jeunes gens & trois enfans : tous avaient bonne mine : ils nous menèrent dans leur habitation placée au milieu des bois ; elle consistait en deux petites huttes formées avec des bâtons &

des écorces ; près d'elle était une pirogue double. Quand nous les quittâmes, l'homme nous présenta une pièce d'étoffe de leur fabrique, un ceinturon d'algues, des colliers d'os, de petits oiseaux & des peaux d'albatrosses en échange d'une couverture de drap rouge que je lui fis présenter ; lorsque je la portai, nous les trouvâmes occupés à se parer, à huiler leurs cheveux, à les orner de plumes arrangées de différentes manières, & ils nous reçurent avec beaucoup de courtoisie : l'homme fut si charmé de sa couverture ou de son manteau rouge, qu'il me donna son patou-patou : leur langue avait une dureté que les autres Zélandais ne font pas remarquer. Ils nous vinrent visiter à leur tour ; mais sans vouloir monter sur notre vaisseau : le tambour était l'instrument qui paraissait le plus leur plaire : ils s'établirent ensuite plus près de nous.

Nous vivions là en ictyophages, les pluies & les brouillards étaient fréquens dans ce lieu, mais ils n'envelopaient à la fois qu'une partie de la baie : de hautes montagnes toujours couvertes de nuages s'élevaient au dessus du vaisseau ; exposés aux vapeurs qu'on voyait se mouvoir avec différens degrés de vitesse sur les flancs des collines, & qui se convertissaient en pluie ou

en brumes, lesquelles nous mouillaient jusqu'aux os ; une humidité mal saine gâtait les collections de plantes ; les bois qui nous couvraient nous faisaient vivre dans l'obscurité & il fallait allumer des flambeaux à midi : cependant le poisson frais, la biere de myrte & de pin nous maintenaient en santé.

Parmi les poissons, il en était un dont le goût ressemblait à la morue, & en effet il est de ce genre : sa chair est ferme, succulente & nourissante : une très-belle écrevisse, des poissons à coquilles & de tems en tems un cormoran, un canard, un pigeon ou un parrot, nous procuraient un régal extraordinaire.

Nous nous occupions à différens objets. Ici je faisais dessiner une cascade qui parait peu considérable quand on la regarde du bas ; mais elle offre le plus beau spectacle quand on est monté cent toises plus haut. Une colonne transparente & argentée d'environ trente pieds de tour, qui se précipite impétueusement d'un rocher perpendiculaire élevé de trois cents pieds, frappe d'abord les regards ; au quart de sa hauteur un roc incliné la convertit en une nappe limpide qui se brise en tombant sur de petites éminences : ses eaux se réunissent enfin au milieu d'un beau bassin entouré de rochers entassés au tra-

vers desquels l'eau s'échappe & s'enfuit en écumant le long de la colline jusqu'à la mer. Sa chute repand autour d'elle une vapeur épaisse, qui frappée des rayons du soleil se peint des couleurs de l'arc-en-ciel : le bruit qu'elle fait étouffe tout autre son ; ce n'est qu'à quelque distance qu'on distingue le chant aigre des grives, les accens plus graves des oiseaux à cordon, & la mélodie enchanteresse des pivouines : auprès de foi, on voit des rochers escarpés, bruns, festonnés au sommet par des arbres & des arbrisseaux, & d'autres rocs, tous de granite, de faxum ou de talc revêtus de mousses, de fougères, d'herbes & de fleurs ; le courant est ombragé par des arbres hauts de quarante pieds : plus loin est une baie étendue, jonchée de petites isles couronnées d'arbres, enfermée par des montagnes majestueuses dont la tête couverte de neige est cachée dans les nuages. La création végétale & animale était plus belle & plus abondante que partout ailleurs où nous avons débarqué, sans doute parce que les rocs réfléchissant les rayons du soleil & éloignant les tempêtes, y rendaient le climat plus doux.

Un jour, je montai la pinasse pour reconnaître les isles & les rochers de l'entrée de la baie : nous en parcourûmes plusieurs, & y tuâmes quatorze

torze veaux marins, tous de l'espèce qu'on appelle *ours de mer*, & qu'on trouve dans le Kamtchatka: ceux de la baie Duski sont petits, mais difficiles à tuer. On mange leur chair qui est presque noire, ainsi que le cœur & le foie: le hasard nous fit rencontrer le bateau de nos chasseurs au moment où il allait être mis en pièces par les rochers: nous les vîmes eux-mêmes sur une petite île où la marée basse nous empêchait d'arriver, & nous débarquâmes à peu de distance sur une grève nue où nous soupâmes frugalement avec du poisson que nous fîmes griller sur un feu que nous allumâmes; nous dormîmes ensuite sur un rivage pierreux où le dais du firmament nous servit de couverture. Vers les quatre heures du matin la marée montante nous permit d'aller chercher nos chasseurs: en chemin nous apperçûmes une quantité innombrable de peterels bleus: les uns volaient, d'autres étaient dans des trous en terre, au milieu des bois, sous des racines d'arbres, dans des crevasses de rochers où on ne pouvait les atteindre, & où peut-être vivaient leurs petits, les vieux paraissaient aller sur la mer pour leur chercher de la nourriture: le bruit qu'ils faisaient, ressemblait au croassement des grenouilles; on les voit peu le jour & ils vo-

lent beaucoup durant la nuit. Nous revînmes avec nos chasseurs au vaisseau.

Je commençai une nouvelle course deux jours après, j'examinai les havres & les isles qui se trouvaient sur la route; puis nous nous réunîmes pour faire une chasse générale: des tireurs se mirent en embuscade de différens côtés, & avec le bateau je vins faire lever le gibier; je réussis si bien qu'une centaine de canards allèrent tomber dans notre embuscade: en visitant un bon havre où est un mouillage sûr, & au fond duquel est une belle grève sablonneuse, je pris vingt poules de bois qui me récompenserent de la peine d'avoir parcouru un isthme au travers de bois humides, où je marchais dans l'eau jusqu'à la ceinture: la pluie nuisit à l'abondance de notre chasse; cependant nous abordâmes dans notre vaisseau avec sept douzaines de pieces de volaille & deux veaux marins.

Enfin notre Zélandais se déterminà à venir à bord. Avant d'y poser le pied, il se tira à l'écart, plaça une patte d'oiseau & des plumes blanches dans ses oreilles, rompit une branche verte d'un arbrisseau voisin, la prit à la main & en frappa plusieurs fois les flancs du vaisseau en repétant une harangue ou priere qui semblait avoir des cadences régulières: dès qu'il eut fini, il la

jetta dans les grandes chaînes de haubans & entra. Pendant la cérémonie, la jeune femme qui çait & danfait toujours, fut très-sérieuse & se tint aux côtés de l'homme qui parlait. Je conduisis ces Zélandais dans la chambre où nous déjeunions, mais ils ne voulurent pas nous imiter : l'homme cherchait à savoir où nous dormions ; mais son attention était errante, rien ne la fixait : en entrant il nous avait fait présent d'une pièce d'étoffe & d'une hache de talc vert ; ils nous en donnerent deux encore , & reçurent à leur tour des haches & des clous de fiche : toute autre chose paraissait sans prix à leurs yeux : nos oies les amusèrent ; ils caressèrent un petit chat , mais en lui redressant le poil pour mieux voir sans doute la richesse de sa fourrure ; ils furent charmés d'apprendre l'usage des chaises & de voir qu'on les portait de place en place. Pour nous montrer son affection , l'homme tira de dessous son vêtement un petit sac de cuir fort sale , y trempa ses doigts qui en sortirent couverts d'une huile puante dont il voulut oindre mes cheveux , mais je m'y refusai. M. Hodge plus complaisant garda une touffe de plumes trempées dans cette huile , dont la femme voulut orner son cou.

Nous allâmes visiter le fond de la baie : en nous éloignant de la mer , nous trouvâmes les

montagnes plus élevées, plus escarpées & plus stériles. La hauteur & la grosseur des arbres diminuaient insensiblement; on ne voyait plus que des buissons. Nous appercevions les monts les plus élevés dont le sommet était couvert de neiges: à côté de nous étaient de petites isles couvertes qui avaient de petites anses & des ruisseaux; plus loin nous vîmes une belle cascade & un grand rocher revêtu d'arbres & de buissons: l'eau était au bas calme & transparente, & on y voyait comme dans une glace le paysage des environs: une foule de points pittoresques réunis par des masses de lumière & d'ombre, produisaient un effet admirable. Nous résolûmes de coucher sur la grève près d'un ruisseau & d'un bois; on y débarqua les rames, les voiles, les manteaux, les haches, les fusils, les provisions. Les uns ramassèrent du bois sec, les autres l'allumerent: ceux-ci dressaient une tente; ceux-là préparaient le poisson, plumaient & rotiffaient la volaille; d'autres mirent la table; nous soupâmes avec appetit, discourant sur la petite délicatesse de nos nations civilisées. Nos matelots se divertissaient autour du feu, se régalaient & s'entretenaient à leur manière: puis nous nous enveloppâmes dans nos manteaux & dormîmes. Le lendemain nous débarquâmes sur un côté

de la baie , & me glissant derriere les buissons , je tirai un canard : à ce bruit , des Zelandais que nous n'avions point apperçus , poussèrent des cris horribles : nous nous retirâmes dans notre chaloupe , & les mêmes cris se répéterent , mais un bras de riviere ne permettait pas aux habitants de nous joindre , & nos deux chaloupes remonterent cette riviere en tuant des canards sauvages. Enfin un homme & une femme se montrerent sur le bord ; la femme agitait dans sa main quelque chose de blanc en signe d'amitié ; & il est singulier que cette couleur annonce chez toutes les nations des intentions pacifiques : ils n'attendirent pas cependant que nous eussions débarqués , ils se retirerent au fond des bois. Je remontai la riviere & bientôt la force du courant me força de rebrousser chemin. M. Forster monta sur une colline au travers des fougères , des arbres pourris & d'épaisses forêts , & il arriva au bord d'un joli lac dont l'eau était limpide , douce & de bon goût ; mais les feuilles des arbres d'une forêt sombre qui l'environnait , lui donnait une couleur brunâtre : il n'y vit que l'esox ou aiguille , poisson sans écailles , brun , tacheté de jaune , ressemblant à la truite : ses environs étaient déserts & silencieux , point de

plantes n'y montrait sa fleur ; ce lieu tranquille inspirait une douce mélancolie.

J'aperçus deux Indiens sur le bord opposé ; mais nous ne pûmes leur parler : lorsqu'ils nous virent approcher de la côte , ils s'enfoncerent dans leurs épaisses forêts , & nous revînmes dans le même lieu où nous avions passé la nuit : nous y déjeunâmes , & revenions à bord , lorsque nous aperçûmes des hommes qui nous appelaient. J'allai à eux , je débarquai sans armes avec deux compagnons , les insulaires étaient armés de piques , & ne se laissèrent approcher que lorsque je débarquai seul : je les engageai à mettre bas leurs piques ; l'un d'eux la quitta & vint à moi avec une plante dont il me donna à tenir une extrémité , ensuite , il commença une harangue , fit de longues poses , puis reprenait son discours lorsque j'avais prononcé quelques mots. Le discours fini , nous nous saluâmes ; il ôta son vêtement , & me le mit sur le dos , la paix parut conclue & nous nous rassemblâmes amicalement : ils avaient des traits rudes & réguliers : leur teint était olive , leurs cheveux touffus , leur barbe noire & frisée : leurs jambes , leurs cuisses étaient minces & leurs genoux gros ; cependant ils paraissaient forts & montrèrent beaucoup de courage. Je leur donnai à chacun un couteau & une hache , n'ayant pas

autre chose ; c'était ce qui pouvait leur être le plus utile. Ils désiraient nous conduire à leur habitation ; mais la marée & d'autres circonstances ne me permirent pas d'accepter leur invitation : ils vinrent à notre chaloupe, parurent craindre nos fusils qu'ils regardaient comme des instrumens de mort, parce qu'ils leur avaient vus tuer des canards ; nous ne leur vîmes ni pirogues ni canots ; deux ou trois morceaux de bois attachés ensemble les transportaient d'un bord à l'autre de la rivière sur laquelle ils vivaient. Le poisson & les oiseaux leur offrent une proie abondante ; leurs voisins peu nombreux ne les inquiètent pas : car peut-être ce canton ne renfermait que trois familles.

Nous quittâmes ces Zélandois & revînmes au vaisseau où la famille Zélandaise avait aussi rendu visite ; mais le lendemain, elle quitta le canton & nous ne la revîmes plus ; ce qui était d'autant plus extraordinaire, que nous l'avions enrichie de haches & de clous de fiche, effets précieux pour ce peuple.

Nous fîmes encore quelques expéditions : nous allâmes à la pêche du veau marin dont la peau servait à nos agrès, la graisse nous fournissait de l'huile à brûler, & la chair des mets dont la faveur égalait celle des tranches de bœufs

fricassées. Nous montâmes sur le sommet d'une montagne où nous allumâmes du feu , & d'où nous vîmes que celles de l'intérieur du pays étaient stériles , couvertes de neige , de roches escarpées , bordées par d'affreux précipices séparés par des abîmes effrayans. Au sommet de l'une d'elles on trouva de petits buissons, des plantes alpines qu'on n'avait vus encore nulle part : le bas était revêtu de bois épais , & les arbres qui approchaient le plus du pied étaient aussi les plus grands. On y avait monté avec peine à cause de l'entrelacement des ronces & des lianes ; on en descendit avec danger , à cause des précipices dont on ne s'écartoit qu'à l'aide des arbres & des buissons. On y trouva une espèce de dragon végétal à feuilles larges , dont la branche centrale , lorsqu'elle est tendre , a le goût d'un noyau d'amandes & un peu la faveur du chou. On découvrit aussi la chaîne de rochers sur lesquels la mer se brisait , & qui sont les premiers objets qui frappèrent nos regards lorsque nous découvrîmes la terre. Nous déposâmes cinq oies dans un lieu où elles devaient trouver beaucoup de nourriture & n'être point troublées par le voisinage des hommes. Nous tuâmes près de là un héron blanc , oiseau qu'on voyait autrefois en Angleterre.

Nous profitâmes de huit jours d'un ciel beau & serein pour faire nos provisions d'eau & de bois , pour raccommoder nos agrès , calfater notre vaisseau , & nous disposer au départ : mais avant de quitter ces lieux , je trouvai un canal qui communique de la baie à la mer , plus commode que celui par lequel nous y étions entrés ; & nous tuâmes en chemin quarante-quatre oiseaux , pies de mer , canards , &c. Nous rembarquâmes nos tentes , nos munitions , & faisant bêcher le terrain assez mauvais que nous avions occupé , nous y semâmes différentes graines de jardin : ce canton éclairci par nos mains qui montrait d'abord un cahos de plantes entassées , devint une espèce de jardin & un camp bien ordonné. Nous y avions abbattu de grands arbres dont nous avons fait des planches ; facilité l'aiguade en creusant l'entrée d'un ruisseau , & fait une boisson agréable de plantes indigènes dont les naturels ignoraient l'usage ; nous y avons offert une scène animée par différens travaux : les collines rétentirent des coups redoublés qu'on avait frappé sur l'enclume. Le paysage sembla revivre sur le papier par le crayon d'un jeune artiste ; l'œil d'un astronome y suivit le mouvement des astres , on y observa les plantes & les animaux des forêts & des mers , mais

bientôt sans doute on ne retrouvera plus de traces de nos travaux , & les ronces y étoufferont les plantes utiles. Nous levâmes l'ancre enfin , & fortîmes de la baie le 1 Mai , mais la brise qui soufflait s'éteignit , & reculant plus que nous n'avancions , nous fûmes obligés de rentrer dans une anse où nous mouillâmes si près de la côte , que notre pavillon se perdait dans des branches d'arbres : nous en visitâmes les environs : & y trouvâmes des huttes habitées depuis peu ; près d'elles étaient deux larges foyers ou fours : là encore nous découvrîmes de nouveaux oiseaux & de nouveaux poissons. Une brise légère s'éleva & put nous conduire dans un nouveau passage que je désirais visiter. Ses côtes étaient fort escarpées & formaient divers paysages embellis par un grand nombre de petites cascades & de dragons végétaux. Pendant qu'avec la chaloupe on visitait un bras de mer qui tournait à l'est , je fis netayer & aérer avec du feu les entreponts & les ponts , soins importants , surtout dans les tems humides. La chaloupe revint le lendemain après avoir effuyé une violente tempête : on avait aperçu des deux rives une foule de cascades , des bois , des arbrisseaux dépouillés , parce que le voisinage des hautes montagnes , blanchies par la neige , y rendait l'hiver hâtif : les nuits y étaient

très froides , & cependant il fallut y en passer deux fans couvert ; dans la dernière , après avoir amarré la chaloupe le mieux qu'il fut possible , on monta sur une colline où l'on fit du feu au milieu d'un rocher étroit , & on y rôtit quelques poissons : quoique ceux qui étaient là fussent mouillés jusqu'aux os , & que le vent fût très-froid , ils ne purent se tenir près du feu , parce que les flammes se précipitaient tout autour en tourlons , & à chaque moment ils étaient obligés de changer de place pour ne pas être brûlés. La tempête s'accrut , le terrain était glissant , cependant il fallut descendre pour passer la nuit dans les bois , sous le vent des hautes montagnes : on y fut encore plus mal que sur la colline : l'humidité empêchait le feu d'y brûler : rien ne mettait à couvert de la pluie , l'eau qui tombait des feuilles mouillait encore davantage , & la fumée que le vent ne laissait pas monter , étouffait. On se coucha sans souper , sur un terrain humide , enveloppé dans des manteaux trempés , accablé de douleurs que le sommeil soulagea un instant ; un coup de tonnerre fut le signal du reveil , & fit appercevoir que la tempête était devenue un véritable ouragan : le rugissement des vagues qu'on entendait de loin , l'agitation des forêts , la chute des gros arbres inspiraient

l'épouvante : les éclairs illuminaient la mer & en montrant les vagues écumantes se roulaient en montagnes les unes sur les autres, & les tonnerres repercutés par les rocs environnans, en devenaient plus effrayans.

On reconnut que ce bras de mer s'étendait à l'orient dans un espace de trois lieues, qu'il y avait un bon mouillage, du bois, de l'eau douce, des oiseaux de mer, du poisson. Je visitai encore un autre bras, mais sans en voir l'extrémité; nous chassâmes & tuâmes des oiseaux de mer & des veaux marins; puis nous levâmes l'ancre & dépliâmes les voiles par un tems assez orageux, pour continuer notre route.

Cette baie *Duski* est un des lieux où les navigateurs peuvent trouver le plus de rafraichissemens, & il est utile d'en donner une courte description. Elle a deux entrées; la méridionale se distingue par des rochers pointus que leur figure nous fit appeler les *cinq doigts*: ils forment une péninsule étroite qui va du midi au nord, d'une hauteur médiocre, partout égale & couverte de bois: cette entrée n'est pas difficile, parce que si elle renferme des dangers, elle n'en cache aucun: l'eau y est très-profonde, & l'on n'y peut mouiller commodément que dans ses anses & ses havres, il en est d'excellens. L'en-

trée septentrionale est à cinq lieues au nord de la pointe des cinq doigts : ses côtes très-élevées sont qu'on ne peut l'appercevoir de loin : elle est défendue des grosses vagues par quelques îles.

Ce pays est très-montueux , les sites y sont sauvages , & les montagnes d'une hauteur étonnante & couronnées de roches stériles ou de neiges éternelles ; mais la terre qui touche la côte de la mer , est revêtue de bois épais jusques au bord de l'eau. On n'apperçoit aucune prairie & il n'y a de terrain plat qu'au fond des anses profondes où un ruisseau se rend à la mer , & a formé le canton bas en amenant la terre & les pierres du haut des collines : tout y est couvert de forêts ou de ronces : on y trouve des arbres propres à l'architecture navale , à la batisse des maisons , à l'ébénisterie & à d'autres usages : les plus beaux sont les sapinettes , & ils ont huit à dix pieds de tour sur quatre - vingt - dix à cent de haut : il y a beaucoup d'arbrisseaux aromatiques , la plupart de l'espèce des myrtes , mais il n'est aucun de ces arbres qui donne un fruit bon à manger : les bois sont remplis de liane , dont plusieurs ont cinquante à soixante brasses de long : avec les ronces & les buissons , elles rendent le pays impénétrable : les arbres rongés par le tems y tombent de vieillesse ou cèdent à l'effort des

vents, & de jeunes plantes poussent vigoureusement sur le sol de son bois pourri. Rien n'y annonce la main de l'homme, les oiseaux ne l'y fuyent pas, parce qu'ils n'ont pu le connaître : le terreau y est noir ; il enfonce sous les pas : l'espace entre les arbres est couvert de mousse & de fougere de différentes espèces ; mais excepté le lin & le chanvre, il y a peu d'herbages, & un peu de celeri & de creffon en sont les seuls comestibles : les poissons y sont aussi variés qu'abondans : le poisson-chou y est très-gros, & d'une saveur excellente : les poissons à coquilles y sont les moules, les petoncles, les écrevisses, &c. le veau marin y est le seul amphibie. On y voit cinq espèces de canards, des poules de mer & divers autres oiseaux : parmi eux, on remarque l'*oiseau à cordon*, ainsi nommé, parce qu'il a deux appendices d'un jaune orangé au-dessous de son bec court & épais ; le *poy* qui est bleu, avec deux petites touffes de plumes bouclées & blanches comme la neige, qui lui pendent au-dessous du col : sa voix est charmante, sa chair délicieuse, son plumage très-beau. Il y a différentes espèces de queues d'éventail ; il en est une dont le corps n'est pas plus gros qu'une aveline & qui étend une queue d'un joli plumage : elle forme les trois quarts d'un demi cercle qui a quatre

ou cinq pouces de rayon. On y trouve encore des cormorans, des pies de mer, des albatrosses, des mouettes, des pingoins, des faucons, des pigeons, deux espèces de parrots, &c.

On croit y avoir vu un quadrupède de la grosseur d'un chat, de la couleur de la fouris, ayant une queue touffue; mais on en est incertain : les plus malfaisans des animaux du pays, sont les petites mouches de fable noire, très-nombreuses & plus, incommodes que les guêpes : leur piquure fait enfler la peau & cause souvent des ulcères semblables à ceux de la petite vérole. Les pluies y sont presque continuelles ; mais il ne paraît pas que l'air y soit mal sain.

Ses habitans parlent la même langue, observent à-peu-près les mêmes coutumes que les autres habitans de la Nouvelle Zélande ; ils mènent une vie errante, sont peu unis & montrent une inclination sanguinaire.

Nous fîmes route le long de la côte jusqu'au canal de la Reine Charlotte où je m'attendais de trouver l'Aventure : à mesure que nous avançons, la hauteur des montagnes semblait diminuer. Le vent était bon, il tomba tout d'un coup, le calme regna sur la mer, & d'épais nuages nous cachèrent le ciel ; des peterels plongeurs voltigeaient autour de nous, ou nageaient sous l'eau avec une agilité étonnante.

Tout nous semblait annoncer une tempête ; bientôt après nous apperçûmes six trombes dont quatre s'éleverent & jaillirent entre nous & la terre : leur mouvement était en ligne courbe : l'une d'elles passa à vingt-cinq toises du vaisseau sans produire aucun effet ; son diamètre pouvait être de cinquante à soixante pieds , c'est-à-dire , que dans cet espace , la mer agitée jettait de l'écume à une grande hauteur. Sur cette base il se formait un tube ou colonne ronde par où l'eau & l'air étaient portés en jet spiral au-dessus des nuages. On dit y avoir vu un oiseau entraîné qui tournait comme le balancier d'un tourne-broche. Quelquefois elles étaient stationnaires , quelquefois leur mouvement était rapide : de tems en tems on sentait des bouffées de vent avec de larges gouttes de pluie ou de grêle ; plus les nuages s'approchaient de nous , plus la mer était couverte de petites vagues brisées ; les brouillards étaient très-noirs. Enfin le vent revint comme auparavant & le ciel reprit sa sérénité. Quand la dernière trombe disparut, il y eut un éclair sans explosion ; ce qui semble indiquer , que l'électricité contribue à ce phénomène qui nous inquiéta beaucoup : ces trombes réunissaient la mer aux nuages & nous environnaient ; on nous avait parlé de leurs effets funestes , nous nous

les

les retractions vivement. Nous carguâmes les voiles , & tout le monde pensait encore que nos mâts & nos vergues nous conduiraient au naufrage si nous entrions dans le tourbillon : nous fûmes dans cette inquiétude allarmante pendant trois quarts - d'heure. Il nous parût que l'ingénieuse hypothese de Falconet sur la cause de ces trombes, est probable ; elle est selon lui , la même que celle que produit les dragons de vent. On dit que le feu du canon les dissipe ; mais nous ne pensâmes point à nous en servir.

Nous découvrîmes le cap Farewel ; à six lieues de-là est une baie spacieuse qu'une pointe basse de terre met à couvert de la mer. C'est sans doute celle où mouilla Tasman & à laquelle il donna le nom des *Affassins*. Le lendemain 18 de Mai , nous fûmes en travers du canal de la Reine Charlotte ; où nous découvrîmes l'Aventure par les signaux qu'elle nous fit. Il faudrait avoir été dans une situation semblable à la nôtre pour sentir notre joie. Ce vaisseau nous attendait depuis six semaines ; nous nous approchâmes de lui & nous saluâmes de treize coups de canon ; le capitaine Furneaux vint nous raconter ses aventures : en voici le précis.

Enveloppé d'une brume très-épaisse qui nous dérobait la vue de la Résolution , nous enten-

dimes un coup de canon & nous dirigeâmes sur lui ; nous fîmes tirer un pierrier chaque demi-heure, on ne répondit point à notre signal : nous reprîmes alors la route que nous suivions avant la brume : le soir, le vent fut très-fort, le ciel se montra par intervalles ; mais nous ne découvrîmes point de vaisseau : nous voulûmes croiser trois jours & ne le pûmes qu'en partie : enfin ne découvrant rien, nous pensâmes à gagner nos quartiers d'hiver, éloignés de mille quatre cents lieues, au travers d'une mer inconnue : il fallut diminuer la ration d'eau, & pour s'écarter le moins possible, faire sa route entre les 52° & 53° de latitude : nous eûmes des rafales, de la pluie, de la neige, & le 26 Février un météore très-brillant : c'était une lueur un peu semblable à une aurore boréale qui dura plusieurs nuits. Ce qui est remarquable encore dans cette route, c'est que nous n'y trouvâmes point de glace. Nous étions suivis d'un grand nombre d'oiseaux de mer, & nous rencontrions souvent des marsouins tachetés de blanc & de noir. Nous crûmes voir la terre le 1 Mars, cette terre était un nuage qui disparut devant nous. Alors nous dirigeâmes notre route sur celle de Van Diemen & nous la découvrîmes le 5 ; elle était élevée & inégale près de la mer : les collines

formaient par derriere une double côte : quelques isles paraissaient border le rivage : on y voyait plusieurs baies ou mouillages , mais il sembla que l'eau n'y est pas profonde : on n'y vit aucun habitant. Nous envoyâmes un bateau vers la terre ; le vent s'éleva , la mer s'enfla & nous craignîmes qu'il ne put revenir : il revint cependant après avoir débarqué avec beaucoup de peine dans des lieux que des hommes venaient de quitter. On ne voulut pas en suivre les traces à cause du mauvais tems ; le sol y paraît fertile : des eaux abondantes tombent en cascades des rochers dans la mer , mais rien n'y annonçait un mouillage sûr.

Nous allâmes plus avant le long de ces côtes avec un tems nébuleux , souvent orageux ; nous découvrîmes la baie *des Tempêtes* de Tasman : le fond brillait en plusieurs feux , & sans doute il renferme de bons mouillages , mais le vent était trop violent pour s'y hasarder sans la mieux connaître. Vers le soir , nous tournâmes une pointe élevée dont les rochers ressembaient à autant de colonnes canelées , & nous y jettâmes l'ancre sous le 43° 20' de latitude. C'était probablement la baie de Frédéric Henri. On y trouva un hâvre excellent , enfermé par deux isles , & dans lequel nous nous retirâmes.

--Nous y restâmes cinq jours à faire du bois & de l'eau , & à raccommoder nos agrêts. Le pays est agréable, le sol noir, léger, fertile; les flancs des collines sont revêtus d'arbres élevés, épais, qui croissent à une grande hauteur avant que de pousser des branches, & qui sont toujours verts; nous n'y en remarquâmes que de deux espèces différentes, l'un a les feuilles longues & étroites; celles de l'autre ressemblent au laurier femelle: leur bois est cassant & se fend avec facilité: en coupant quelques-uns d'eux, il en sortit une gomme semblable à la laque. Parmi les oiseaux, il en est que nous crûmes être des corbeaux & des corneilles; on y tua un oiseau blanc de la grandeur d'un milan; il y a des perroquets & divers autres oiseaux plus petits: ceux de mer sont principalement des canards, des farcelles, des tadornes. Nous n'y vîmes qu'un quadrupède, c'est l'opossum: mais nous apperçûmes la fiente de quelques autres qui semblent être de l'espèce des daims: il y a des goulus, des chiens de mer, un autre poisson semblable au dernier, mais couvert de petites taches blanches, & de petits poissons dans la baie. Les lagunes où l'eau est saumâtre sont remplies de truites & d'autres poissons. Nous n'y vîmes point d'hommes, mais

la fumée nous y en annonça, & nous y avons trouvé des huttes où nous avons vu des faes & des filets d'herbes, une pierre dont ils paraissent se servir pour allumer le feu, une mèche d'écorce d'arbre, une lance. Nous les primes en leur donnant en échange des pierres à fusils, des clous, un baril vuide à cercle de fer. On n'y voit aucun usage du métal: ils brisent & fendent les branches qui composent leurs cabanes, ils les joignent circulairement avec de l'herbe: leur construction est si mal entendue qu'elles ne mettraient pas à l'abri d'une forte pluie: au centre est leur foyer entouré de débris de coquilles dont les poissons font leur principale nourriture; ils semblent ne pas avoir de demeures fixes, car ces huttes ne peuvent subsister que quelques jours: on n'en voit que trois ou quatre ensemble, & elles sont petites. On n'y a vu aucun débris de canots ou de pirogues: enfin le pays paraît beau & ses habitans paraissent misérables.

Nous sortîmes de cette baie pour longer la côte jusqu'à un lieu déjà connu, afin de nous assurer si cette terre tenait à la Nouvelle Hollande: nous passâmes devant les isles *Maria*, celles de *Schouten* & rangeâmes la côte à deux ou trois lieues de distance: cette partie du pays paraît

peuplée; des feux continuels l'annonçaient; la terre y est unie, basse, égale; puis la côte se dirige au couchant & forme très-probablement une baie profonde; mais en continuant notre route, la côte devint si dangereuse par ses bas fonds & ses écueils, & le vent nous jettait sur eux avec tant de force, que nous crûmes devoir nous en éloigner pour tendre à la Nouvelle Zélande. Du point où nous partîmes à celui que découvrit le Capitaine Cook dans son premier voyage, il y a un espace de vingt lieues qui n'a pas été reconnu; ainsi l'on ne peut assurer que la Nouvelle Hollande n'est point séparée de la Terre de Van Diemen, mais il est probable qu'elles ne le sont pas; les mêmes quadrupèdes s'y trouvent. Ce grand continent mérite d'être mieux examiné; on n'en connaît que les bords, ses productions sont ignorées; le peu d'habitans qu'on y a vus, étaient sur ses côtes: l'intérieur égal à l'Europe en étendue est inhabité, & paraît renfermer des trésors d'histoire naturelle: si l'on pouvait y trouver une grande rivière, elle faciliterait les découvertes dans le cœur du pays, & c'est peut-être vers le sud-ouest qu'il faut la chercher.

Nous demeurâmes quinze jours à traverser à la Nouvelle Zélande, par un tems orageux ou

brumeux & au travers de lames très-fortes & multipliées. Nous apperçûmes enfin la terre qui formait un mélange confus de collines & de montagnes : le 3 Avril nous vîmes le Cap Farewell, & entrâmes dans le canal de la Reine Charlotte : aucun habitant ne frappa nos regards ; mais nous entendions durant la nuit les hurlemens des chiens & des cris d'hommes sur la côte orientale : c'est dans l'île *Motuaria* que nous débarquâmes, que nous dressâmes nos tentes : nous trouvâmes au sommet un monument érigé par l'équipage de l'Endeavour.

Le 9 Avril, seize naturels du pays vinrent nous apporter du poisson & d'autres provisions que nous payâmes avec des cloux : l'un d'eux portait la tête d'un homme enveloppée, & cherchait à nous la cacher : ils partirent & revinrent avec du nouveau poisson & des racines de fougère ; les cloux étaient ce qu'ils désiraient le plus en échange. Le lendemain, ils vinrent encore au nombre de cinquante à soixante, & nous vendirent des haches de pierre, des vêtemens, des armes, pour des cloux & de vieilles bouteilles ; ils montèrent sur le vaisseau, & l'on eût de la peine à les en faire sortir : ils revinrent les jours suivans, & se conduisirent toujours très-paisiblement. Notre astronome se fit un logement

commode d'un vieux fort abandonné des habitans, dans l'isle Hippa, sur un rocher escarpé, & défendu par des palissades. Nous quittâmes aussi l'isle Motuaria pour nous retirer plus avant dans l'anse; nos tentes furent élevées près d'une rivière où était notre aiguade, & nous nous préparâmes à y passer l'hiver. Nous éprouvâmes deux tremblemens de terre, ce qui semble indiquer qu'il y a des volcans dans la Nouvelle Zélande. Telle était notre situation, lorsque nous découvrîmes la Résolution; & on peut présumer combien cette réunion, après une absence de quatorze semaines, causa de joie aux deux équipages.

Mon premier soin fut de chercher, & de faire chercher du cochléaria, du céleri & d'autres végétaux; je savais qu'il y en avait dans ce canal, & je donnai ordre d'en cuire, avec du bled & des tablettes de bouillon portatives pour le déjeuner, avec ces mêmes tablettes & des pois pour le dîner: je savais que ces végétaux ainsi apprêtés servent beaucoup pour dissiper toutes les atteintes du scorbut.

Nous commençâmes nos recherches de botanique, & nous trouvâmes plusieurs espèces de plantes en fleur, & des oiseaux inconnus: parmi les végétaux était une espèce de laitron, &

une nouvelle plante *tetragonia cornuta* que nous mangions souvent en salade : nous vîmes beaucoup de rats qui paraissaient indigènes dans ce pays. Le capitaine Furneaux avait fait préparer différens jardins où prospéraient divers légumes d'Europe, & déjà nous en mangions, quoique l'hiver fut fort avancé ; mais le climat y est très-doux, & quoique les montagnes couvertes de neige fussent très-voisines, il gèle rarement dans le canal de la Reine Charlotte. Je fis aussi construire un jardin sur l'*Isle Longue* où je semai des plantes & des racines. Cette isle est composée d'une longue chaîne de rochers élevés dont les bords sont escarpés, & le sommet uni : vers le pied, il y a des marais couverts de différentes herbes, & surtout de la plante du lin de la Nouvelle Zélande : au sommet on trouve des herbes sèches & des buissons qui fourmillent de cailles. Des cavités profondes qui se prolongent jusqu'à la mer, étaient remplies d'arbres & de ronces habitées par de petits oiseaux & des faucons ; de grosses troupes de jolis cormorans construisaient leurs nids sur de petites roches brisées, ou dans de petits creux que ces oiseaux paraissent avoir élargi eux-mêmes.

Les environs du canal de la Reine Charlotte, sont composés de collines argilleuses, disposées

en couches obliques , d'un gris verd , ou bleu ; ou d'un brun jaunâtre , veinées quelquefois de quartz blanc. On y trouve un talc verd , demi-transparent , dur , susceptible d'un beau poli : les Indiens en font des ciseaux , des haches , des patou - patous : sur les montagnes , on voit de vastes couches de différentes parties de corne & d'ardoises argilleuses , qui semblent remplies de particules de fer ; sur le rivage , on trouve des cailloux & des morceaux d'un basalte noir , ferme & pesant : ailleurs sont des couches du *saxum* noirâtre de Linnæus , composé d'un mica noir , compact , entre - mêlé de petites particules de quartz : sur la côte on remarque des morceaux de pierre-ponce blanchâtre.

J'avais un belier & une brebis , que je débarquai dans la Nouvelle Zélande , dans l'intention de les y faire multiplier ; mais peu de jours après , je les trouvai morts , probablement pour avoir mangé quelque plante empoisonnée. Des Indiens vinrent nous visiter : ils ressembloient à ceux de la baie Dusky , mais ils étaient plus turbulens , plus familiers , plus insoucians : ils ne voulurent boire que de l'eau , & l'aimaient beaucoup adoucie avec du sucre : ils estimaient singulièrement les bouteilles de verre , mettaient la main sur tout ce qu'ils voyaient , mais l'abandonnaient dès qu'on

le leur difait. Ceux que nous vîmes enfuite , demanderent des nouvelles de Tupia, ce Taïtien qui m'avait accompagné à mon retour ; ils s'affligèrent de fa mort : la même demande nous fut faite par d'autres qui n'avaient jamais vu ni lui ni nous ; ce qui prouve qu'ils communiquent entr'eux. Tupia leur était devenu cher par fa facilité à parler leur langue & par fes connoiffances.

Nous vifitâmes l'intérieur du pays : les collines font plus élevées quand on s'éloigne de la mer ; les forêts y font impénétrables & peuplées de pigeons, de parrots & de petits oifeaux qui y viennent paffer l'hiver : les pies de mer, différentes espèces de cormorans animent les bords de l'Océan ; la baie occidentale renferme de belles anfes : elle eft entourée de collines couvertes d'arbriffeaux & d'arbres, dont les fommets préfentent une plaine revêtue de fougere. Tel eft encore l'état de plufieurs Ifles voisines : nous y trouvâmes une espèce de poivre , dont le goût refsembloit au gingembre.

Nous trouvâmes à bord des Indiens , & parmi eux un jeune homme de douze à quatorze ans , qui paroiffait plus vif & plus intelligent que les autres ; il but avec délices du vin doux du Cap & en demanda un fecond verre, qui mit fes ef-

prits en mouvement; il babilla avec une volubilité prodigieuse, cabriola, voulut tout ce qui frappait ses regards, s'impacienta, & devint presque furieux de nos refus. Sa conduite nous prouva combien ces hommes impatiens & emportés étaient heureux de ne pas connaître de boissons enivrantes. On montra à quelques-uns d'entr'eux des plantes de pommes de terre, des turneps, des navets, des carottes, des panais, racines utiles, dont ils parurent sentir le prix : ils avaient des femmes dont les lèvres étaient remplies de petits trous peints en bleu noirâtre : un rouge vif formé de craie & d'huile couvrait leurs joues : leur teint était d'un brun clair, leurs cheveux noirs, leur visage rond, leur nez & leurs lèvres un peu épaissies, des yeux noirs & expressifs : le haut de leur corps est proportionné, mais elles ont les jambes minces & torfes, & de gros genoux : leurs peres, leurs freres les offraient aux matelots pour des cloux, une chemise, &c. les femmes seules sont astreintes à une fidélité qu'elles ne démontent jamais. Les hommes ont beaucoup de phisionomie, surtout les vieillards qui portent une barbe & une chevelure blanche ou grise : des cheveux touffus qui tombent en désordre sur le visage des jeunes gens, rendent leurs regards plus farouches en-

core : ils portent des vêtemens faits avec la plante de lin : des morceaux de peaux de chien pendaient aux quatre coins des habits des plus riches. Quelques-uns se mirent à voler ce qui leur tombait sous la main ; nous les chassâmes & ne leur permîmes plus de monter à bord , ils s'en irritèrent & nous menacerent ; mais ne firent rien de plus. Quelques-uns se fixerent près de nous & nous fournirent abondamment du poisson , parce qu'ils étaient plus habiles pêcheurs que nous.

Le 1 Juin , il en arriva que nous n'avions point vus encore : leurs pirogues vieilles & usées étaient de différentes grandeurs , & trois avaient des nattes triangulaires attachées au mât , & à une vergue qui , formant un angle aigu avec le pied du mât , se pliaient avec facilité ; cinq touffes de plumes brunes décoraient le bord extérieur de la voile ; à l'avant & à l'arrière , on voyait un visage tors ; leurs pagayes proprement faites avaient la pale pointue : ils nous vendirent des morceaux de pierre verte , taillés en forme de haches , des pendants d'oreilles , des petits anneaux , en figures humaines contournées & ramassées , qu'ornaient de monstrueux yeux de nacre de perles , ou d'autres coquillages ; ils les portaient à leur cou & elles paraissaient être une espèce

de talisman. Ils échangèrent un tablier de la natte la plus fine , couvert de plumes rouges , de morceaux de peau de chien blanche & orné de coquillages , des hameçons de bois barbelés d'os & d'une forme grossière : sur leur poitrine étaient des dents humaines qu'ils vendirent pour des outils de fer & des verroteries : ils avaient des chiens à longs poils , à oreilles pointues , & de diverses couleurs ; ils les aiment beaucoup & les tiennent attachés par le milieu du ventre ; ils les nourrissent de poissons ou de racines comme les hommes. Nous remarquâmes des lignes spirales qui sillonnaient leurs visages : l'un d'eux qui était grand & fort , d'un âge mûr , avait des marques régulières sur le menton , les joues , le front & le nez ; il montrait de l'autorité sur les autres , ce que nous n'avions point observé encore ; c'était peut-être l'effet naturel de son âge. Quelques-uns qui étaient de bonne humeur , nous donnèrent le spectacle d'un Heiva , ou d'une danse. Placés de file , ils se mirent nus jusqu'à la ceinture ; l'un d'eux chanta , le reste accompagna les gestes qu'il faisait : ils étendaient leurs bras , & frappaient alternativement du pied contre terre avec des contorsions de frénétiques : ils répétaient au chœur les derniers mots , & l'on y distinguait une sorte de mètre ; mais on ne

fait s'il y avait de la rime : la musique était grossière & peu variée.

Nous déposâmes dans ce lieu un bouc & une chevre , un verrat & deux jeunes truies , pour en répandre l'espece dans la nouvelle Zélande. On avait cru d'abord que ses habitans vendaient leurs enfans , parce qu'ils venaient nous les présenter ; mais ils ne nous les présentaient qu'afin de leur faire offrir des présens : on m'en présenta un de cette maniere , & je compris bientôt que c'étoit pour lui faire donner une chemise blanche : je les satisfis & on remporta l'enfant : ils s'enfuirent tous en voyant leurs ennemis s'approcher du vaisseau , & que nous ne voulions pas leur faire tirer dessus. Ces nouveaux Zélandais étaient dans une grande double pirogue : deux hommes de belle taille , l'un à l'avant , l'autre à l'arrière de la pirogue se leverent lorsque nous en fûmes voisins : le premier avait un manteau noir de natte très-ferrée , garni de compartimens de peaux de chien : il tenait à la main une plante de lin encore verte , & de tems en tems il disait quelques mots à son camarade , prononçait très-haut & d'une maniere solennelle , une longue harangue bien articulée , & il élevait & abaissait sa voix de toutes sortes de manieres différentes. D'après

ses tons divers & ses gestes , il semblaît faire des questions , se vanter , défier au combat : quelquefois il parlait sur un mode assez bas ; puis tout-à-coup , il pouffait des exclamations violentes , & s'arrêtait. Quand il eût fini , nous l'invitâmes à monter à bord , il fut d'abord indécis , mais bientôt il vint suivi des siens , & nous salua par une application de nez. La paix fut promptement établie entre nous : ces hommes étoient plus grands que ceux que nous avions vus jusqu'alors ; ils venaient de la côte de l'île septentrionale , avaient des habits , des ornemens , des armes plus riches que ceux que nous connoissions , & parlaient avec beaucoup de volubilité ; ils avaient plusieurs manteaux couverts de peaux de chien , & ils y mettaient un grand prix ; ils en avaient encore de fibres de lin , embellis d'élégantes bordures & de diverses couleurs : le noir y étoit si fortement imprimé , qu'il mérite l'attention ; car nous manquons de productions végétales qui donnent cette couleur d'une manière durable : leurs manteaux sont carrés , ils attachent deux de leurs coins sur la poitrine avec une épingle d'os de baleine ; une ceinture de fines herbes en lie la partie inférieure sur leurs reins , ils descendent souvent jusqu'à mi-jambe ; d'ailleurs ils étoient mal propres & avoient le visage
fil-

fillonné, ou peint d'un ocre rouge délayé dans une huile puante : tous leurs outils étaient sculptés avec élégance & faits avec soin ; le tranchant d'une hache qu'ils nous vendirent était du plus beau jaspé vert , & le manche relevé par une jolie ciselure. Ils avaient quelques instrumens de musique , une espèce de trompette longue de quatre pieds dont le son était très sauvage, un autre instrument composé d'une sorte de murex, monté en bois , sculpté , percé à la pointe où s'applique la bouche , qui lorsqu'ils l'embouchaient, excitait dans l'air un mugissement horrible ; une espèce de flûte large dans son milieu où était une grande ouverture , outre celle des extrémités. La figure humaine qui décore la proue de leur pirogue , avait une longue langue qui sortait de la bouche ; ils en placent une aussi à l'extrémité de leurs haches de guerre qu'ils portent sur leur poitrine suspendue à un colier ; on voit encore ce même ornement sur les pagaies & les pelles avec lesquelles ils vident l'eau : nous fîmes avec eux un commerce d'échange , & quand ils se furent retirés , nous les vîmes se réunir avec quatre ou cinq pirogues ; nous allâmes aussi les y joindre , & nous achetâmes beaucoup d'armes , d'outils , de vêtemens , &c. Ces Indiens avaient avec eux tous leurs

meubles ; lors même qu'ils s'éloignent peu de leurs habitations , ils transportent ainsi tous leurs biens ; tout canton qui leur fournit leur subsistance est leur patrie , & par conséquent ils ne sont jamais hors de chez eux. Ils menent une vie errante , rassemblés en petites peuplades toujours sur leurs gardes , & soit qu'ils voyagent ou qu'ils travaillent, ils ont toujours les armes à la main : les femmes mêmes en portent quelquefois. Ceux qu'on a vu dans un tems ont fait place à d'autres peu de tems après : tel lieu parut habité , qui bientôt après devient désert.

Nous quittâmes nos Zélandais pour venir célébrer entre nous l'anniversaire de la naissance du roi George III ; j'accordai une double ration aux matelots , & la joie fut générale. Le jour suivant , je donnai au capitaine Furneaux le détail de la route que je me proposais de faire : je lui assignai des rendez-vous en cas de séparation , & quoique nous fussions au cœur de l'hiver , je projettais des découvertes jusqu'au 46° de latitude méridionale. Je n'avais pas de tems à perdre , & il fallait profiter de tout celui que nous avions. D'ailleurs les deux vaisseaux étaient bien pourvus , les équipages en bonne santé , & on ne pouvait employer la saison plus utilement.

Le 7 Juin , nous partîmes par un vent favorable ; mais bientôt il cessa de l'être , & nous

n'aurions pu fortir du détroit si le reflux ne nous avait été favorable : une brise de nord vint nous aider à en fortir, & nous en fûmes le lendemain, à midi, à la distance de 7 lieues. Nous contemplâmes cet océan immense où l'on plaçait un continent très-vaste, que les courbes précédentes avaient déjà resserré ; & que la nôtre resserra plus encore, si elle n'en démontre pas la non existence. Nous espérions le trouver, & d'aborder sur des côtes dont les productions précieuses nous dédommageraient de nos peines. Je révoquais en doute ces nouveaux pays, mais j'étais loin d'affirmer qu'on n'en trouverait point : je n'en étais pas assuré moi-même, & je ne voulais point décourager. Nous appercevions encore les hautes montagnes dont nous venions de nous éloigner, quand je dirigeai ma course entre le midi & l'orient, mais un peu plus vers celui-ci. De grands poissons cétaçés, un nombre infini d'albatrosses nagèrent autour de nous : nous avançons assez rapidement ; mais bientôt le vent nous força de diriger vers le nord : le tems était variable ; un beau ciel succédait à la pluie, un vent très-frais à un calme profond. J'appris du capitaine Furneaux que deux de ses matelots étaient malades du mal vénérien ; ils l'avaient pris dans la Nouvelle

Zélande où cette peste avait pénétré , où il est fort probable même qu'elle est indigène. Un vent violent nous força d'abattre toutes nos voiles hautes : la mer était très - grosse , mais cette espèce de tempête ne dura que jusqu'au lendemain. Nous voyions souvent des albatrosses , des peterels , des passés-pierres , & presque tous les matins un arc-en-ciel : une nuit , ce phénomène causé par la réfraction de la lune , fut assez frappant.

Un jeune bouc tomba dans la mer ; après l'avoir repris , on le frotta , on lui injecta des clystères de fumée de tabac , &c. & malgré tous ces soins , on ne put le rappeler à la vie : il faisoit alors un calme qui fut suivi d'un vent du midi assez faible ; mais suivi cependant d'une grande houle creuse qui venait du couchant , & qui prouve qu'il n'y a point de terre un peu étendue dans cette direction : le soir du 15 Juillet nous vîmes flotter une bûche de bois qui sembloit couverte de bernacles ; mais nous ne pûmes deviner d'où & comment elle y était venue , & depuis quel tems elle était dans cette mer. Nous parvinmes enfin à un degré & demi plus au couchant que je ne me l'étais proposé ; & rien n'y annonçant la terre , nous primes la direction nord-est. Nous venions de passer des

jours très - ennuyeux à la chercher : le climat avait été rigoureux , les vents contraires , & il n'était survenu aucun événement intéressant ; mais nous étions assurés qu'il n'y avait point de terre dans les latitudes moyennes. Nous continuâmes pendant quelques jours notre route vers le nord , quelquefois plus au couchant , quelquefois vers le levant , & nous parvinmes au 31° de latitude. Là , le tems était si chaud , qu'il nous fallut mettre nos habits les plus légers. La gaieté de l'équipage se ranimait à mesure que nous nous rapprochions du tropique , & les matelots employaient leurs soirées à toutes sortes de jeux : la douceur de l'air nous enchantait. Le 20 Juillet fut remarquable , en ce que nous ne vîmes pas un seul oiseau. Ceux que nous avons vus , dont nous avons parlé ailleurs , fréquentent l'océan dans les latitudes plus élevées : enfin nous ne découvrîmes rien qui put nous faire penser qu'il y eut quelque terre dans la nature : quatre jours après nous essuyâmes une tempête qui déchira toutes nos voiles , & quand elle fut apaisée , que le ciel eut repris sa sérénité , nous vîmes le premier oiseau du tropique que nous ayons apperçu dans ces mers. Ce jour , le soleil couchant répandit sur les nuages le jaune le plus brillant ; ce qui nous persuada encore

davantage que les couleurs du firmament ne font nulle part aussi riches & aussi belles qu'aux environs du tropique.

J'envoyai à bord de l'*Aventure* pour m'informer de la santé de l'équipage ; j'appris qu'il y avait des malades, que le cuisinier était mort, que le scorbut & le flux de sang retenaient sur les cadres vingt de ses meilleurs matelots. Nous n'avions que trois malades, & un seul l'était du scorbut : quelques autres en avaient des symptômes, & on leur donnait du moût de biere, de la marmelade de carottes, du jus de limon & d'orange : cette différence venait probablement de ce que l'*Aventure* ne prenait pas autant de nouvel air que la *Résolution*, qui pouvait ouvrir plus d'écouilles ; de ce que nous consommâmes plus de choux-cROUT ou *sauerkraut* & de moût de biere, & de ce que nous appliquions les grains du moût sur toutes les pustules ou enflures ; régime que n'observait pas l'*Aventure*. D'ailleurs son équipage ne mangea pas autant de végétaux que le mien dans le canal de la Reine Charlotte, parce qu'ils les connaissaient moins bien & y étaient moins accoutumés : mon exemple donna du goût pour les antiscorbutiques à tous ceux qui agissaient sous moi, & dans la suite je n'eus pas besoin d'ordonner d'en cueillir ; chacun se

hâtaît de s'en emparer le premier. Il n'est pas inutile de remarquer que le scorbut est plus dangereux, plus virulent sous les climats chauds que sous les climats froids ; car la chaleur contribue à l'inflammation & à la putréfaction. Le cidre diminua ensuite le nombre des scorbutiques sur l'Aventure.

Parvenus au milieu du parage que le capitaine Carteret assigne à l'isle *Pitcairn*, je la cherchai sans l'appercevoir : je devais la recouvrer pour en vérifier la longitude, & corriger par elle toutes celles des isles découvertes par le même navigateur qui ne put confirmer ses longitudes par des observations astronomiques ; mais nos malades m'obligeaient à hâter ma marche, & je la continuai, bien sûr de ne plus trouver sur mon passage de continent un peu étendu, comme je m'étais assuré qu'il n'en existait pas dans l'espace de plus de 30 degrés en latitude que je venais de parcourir : il pouvait être dans des latitudes plus avancées, & c'est ce que je me promettais de déterminer dans l'été suivant. Vers le 21° de latitude, nous commençâmes à voir des poissons volans, des mouettes, des oiseaux d'œuf. Un ciel nébuleux, un tems incertain semblaient nous annoncer les approches du vent alisé ; nous ne l'atteignîmes que

vers le 19° 36' de latitude; nous avions espéré de trouver dans les latitudes moyennes les vents réguliers, & cependant nous n'y avons éprouvé que des vents très-variables qui ne se fixaient qu'à l'est d'où ils soufflaient avec violence. Ainsi le nom de pacifique donné à cet océan, ne lui est applicable que dans la partie située entre les Tropiques, où en effet les vents sont uniformes, le tems doux & beau, & les flots peu agités. Dès que nous eûmes atteint le vent alisé, nous mettions toutes nos voiles durant le jour; nous faisons petites voiles durant la nuit, pour ne pas laisser échapper quelques nouvelles découvertes, ou pour ne pas donner contre des îles noyées: nous jouissions du spectacle de la chasse faite par les bonites & les dauphins à des bandes de poissons volans, à celle des frégates, oiseaux noirs à longues ailes & à queue fourchue, qui s'élevant dans l'air à une grande hauteur, fondaient avec une vitesse étonnante sur un poisson qu'ils voyaient nager & ne manquaient jamais de l'atteindre: cette dernière nous rappelait le stratagème employé par les Anglais qui placent une pelamide, ou un harang sur la pointe d'un couteau attaché à une planche flottante, & l'oiseau, en se précipitant dessus, se transperce lui-même.

Le 11 Aoult, nous découvrîmes une île qui pouvait avoir deux lieues d'étendue, revêtue de bois, au-dessus dequels les cocotiers montraient leurs têtes élevées. Cette vue réjouit nos yeux fatigués de l'uniformité de l'océan; nous lui donnâmes le nom de la *Résolution*, mais nous ne nous y arrêtâmes pas; elle était trop petite pour fournir à nos besoins, & les rafraichissemens devenus nécessaires, nous faisaient presser notre route pour O-Taïti où nous étions sûrs de les trouver : nous voguions avec tranquillité; la chaleur n'était pas incommode, parce que le vent alisé accompagnait le beau tems, & que nos abris étaient étendus sur les ponts. Nous marchions à l'ouest; sur le soir du même jour, on nous annonça une autre île du haut des mâts; nous l'appellâmes *douteuse*, & passâmes plus au nord. Le lendemain à la pointe du jour, nous découvrîmes terre devant nous à la distance d'un peu plus de demi-lieue; c'était une de ces îles à moitié submergées, ou plutôt un banc de corail de 20 lieues de tour, au milieu duquel était un grand lac; à son centre étaient quelques îlots couverts de bois parmi lesquels on distinguait des cocotiers : une pirogue montée de six ou sept hommes était à la voile dans ce lac : si le jour ne nous avait éclairé à

tems, nous allions nous briser sur ce banc contre lequel la mer brisait & formait une houle terrible. Je lui donnai le nom de *Furieux*, & elle paraît être une des îles vues par M. de Bougainville. Sans l'examiner davantage, nous nous en éloignâmes à toutes voiles en continuant notre route à l'ouest. Plus loin, nous vîmes encore une de ces îles basses; il en est beaucoup dans cette mer entre les Tropiques; elles sont de niveau avec les flots dans leurs parties inférieures, élevées de quatre à cinq pieds dans les autres; leur forme est souvent circulaire; elles renferment un bassin d'eau de la mer: les rochers s'élèvent perpendiculairement du fond; elles produisent peu de chose, & les cocotiers paraissent être ce qu'elles ont de meilleur; mais malgré leur stérilité, malgré leur peu d'étendue, la plupart sont habitées. D'où viennent leurs habitans? d'où viennent ceux des autres îles? c'est ce qu'il est difficile de déterminer. Ceux de ces îles submergées semblent craindre les étrangers, caractère qui leur vient peut-être de la rareté de leurs provisions, & de leur petit nombre qui les expose à l'oppression. On ne connaît ni leur langue, ni leurs coutumes, qui seules pourraient faire conjecturer d'où ils tirent leur origine.

A cinq heures nous vîmes encore une terre; c'était l'isle de la *Chaine* découverte dans mon premier voyage: pour éviter les dangers où ces isles pouvaient nous jeter durant la nuit que je voulais mettre à profit pour avancer, je fis mettre en mer le canot monté de sept hommes qui devaient aller en avant, & placer un flambeau au haut du mât pour faire les signaux nécessaires. Je le rappelai à bord, dès qu'une grosse houle du sud nous assura que nous étions dehors de ces isles basses. Je forçai donc de voiles vers O-Taïti sans rien craindre. Le 15 Août, nous apperçumes l'isle Maitéa ou *Osnabrug* découverte par le Cap. Wallis; j'avertis alors l'Aventure que je voulais relâcher à Oaïti-Piha au sud-ouest d'O-Taïti, afin de tirer de cette partie de l'isle tous les rafraichissemens qu'il serait possible avant d'arriver à Matavai. A six heures du soir nous découvrîmes cette isle. Ses montagnes portaient des nuages dorés par le coucher du soleil; tout le monde, excepté deux matelots qui ne pouvaient marcher, se rendit sur le gaillard pour contempler cette terre sur laquelle nous formions tant d'espérances. Nous passâmes une nuit heureuse dans l'attente du matin: déjà nous oubliyons les fatigues passées; la tristesse qui s'était emparée de nous se dissipait: l'image de

la maladie & de la mort ne nous épouvantait plus. A la pointe du jour, nous jouîmes de ces belles matinées que les poètes se sont efforcés de peindre. Un léger soufle de vent nous apportait de la terre un parfum délicieux, & ridait la surface des eaux. Les montagnes couvertes de forêts élevaient leurs têtes majestueuses sur lesquelles nous appercevions déjà la lumière du soleil levant : près de nous, on voyait une allée de collines boisées, d'une pente douce, agréablement entremêlée de teintes vertes & brunes; au pied était une plaine parée de fertiles arbres à pain & de palmiers qui présidaient à des bocages ravissans. Tout semblait dormir encore, & une obscurité paisible enveloppait le paysage : on distinguait cependant des maisons parmi les arbres : le havre était tranquille ; les flots se brisaient contre un banc voisin. Dès que l'astre du jour éclaira la plaine, on vit des insulaires animer la scène : à la vue de nos vaisseaux plusieurs se hâterent de lancer leurs pirogues, & ramerent près de nous qui prenions tant de plaisir à les contempler. Elles approcherent : deux hommes qui n'avaient qu'une espece de turban sur la tête, qu'une ceinture autour des reins, agiterent une feuille verte & répéterent le mot *tayo* : nous leur jettâmes un présent de verroteries,

de clous & de médailles , & ils nous offrirent en retour une grande tige de plantain comme un symbole de paix , qu'ils désiraient qu'on exposât dans la partie la plus visible du vaisseau ; on le fit & ils retournerent vers la terre. Bientôt nous découvrîmes une foule de peuple qui bordait la côte , tandis que d'autres montaient leurs pirogues & les chargeaient de différentes productions de leur pays. En moins d'une heure nous fûmes environnés de cent canots , & ceux qui les montaient étaient sans armes ; nous achetâmes d'eux des noix de cocos , des plantains , des fruits à pain & d'autres végétaux , du poisson , des étoffes , des hameçons , des hâches de pierre ; on acheta encore dans cette espece de foire , deux ou trois oiseaux inconnus & des poissons nouveaux dont les couleurs étaient d'une beauté extraordinaire. Les traits du visage de ce peuple annonçaient leur bonté ; leur maintien était agréable , leur taille ne surpassait pas la nôtre ; ils avaient de beaux cheveux , de beaux yeux noirs : plusieurs de leurs femmes étaient jolies : une piece d'étoffe , au milieu de laquelle ils passaient leur tête , était leur vêtement. Une jolie toile blanche , pareille à une mouffeline , formait différens plis autour de leur corps , & l'une des extrémités retombait avec grace par dessus

l'épaule ; cet habit est plus avantageux à la taille & à la figure qu'aucune des robes Européennes que nous connaissions. Ils vinrent à bord , nous prodiguaient les marques de tendresse & d'affection , nous prenaient les mains , s'appuyaient sur nos épaules , nous embrassaient , cherchaient à se convaincre que nous étions faits comme eux. Leur langue est aisée ; mais il faut une oreille délicate pour distinguer les modifications nombreuses de leurs voyelles. Une pirogue nous amena un de ces insulaires haut de six pieds , accompagné de trois femmes ; il était plus beau que les autres habitans , ses traits étaient réguliers , son teint olive , son front était haut , ses sourcils arqués ; il avait de grands yeux noirs , étincelans de feu & un nez bien fait , une barbe noire & bien frisée , des cheveux qui tombaient en grosses boucles sur ses épaules : sa femme , ses deux sœurs étaient plus belles & plus petites de neuf à dix pouces ; l'une d'elles avait la figure la plus gracieuse , les mains parfaitement potelées , & les contours des bras , des épaules & des reins d'une délicatesse inexprimable : un doux sourire animait son visage , elle désirait une paire de drap ; l'officier à qui ils appartenaient , les lui promit à des conditions ; mais le danger que nous courumes l'instant après , fit qu'elle

trouva le moyen de se satisfaire fans rien donner.

Cependant le calme continuait , & nous approchions d'une chaîne de rocs ou recifs : nous y découvrîmes une ouverture où nous crûmes pouvoir passer ; mais on s'assura qu'il n'y avait pas assez d'eau quoique le flot s'y portât avec abondance , & il jettait nos vaisseaux sur le recif : j'essayai de touer les navires , & ne produisit point d'effet ; les horreurs du naufrage s'offrirent à nos yeux ; nous approchions des brisans ; & ne trouvant point de fond pour mouiller , rien ne pouvait nous sauver : le vaisseau touchait à chaque chute de mer qui brisait en houle terrible au dessous de notre poupe , & nous menaçait à chaque instant d'être engloutis dans les vagues. Heureusement l'Aventure vint se placer à notre avant fans se briser , nous pûmes jeter deux petites ancrs de toue qui prirent fond ; en virant sur elles nous remîmes le vaisseau à flot ; à chaque instant nous croyions voir nos ancrs se détacher ; nous restâmes dans cette anxiété jusqu'à ce que la marée cessa de porter dans cette direction : alors les chaloupes nous touerent & un souffle de vent qui s'éleva de terre aida leurs efforts : bientôt nous fûmes hors de danger : l'Aventure se mit à la voile par le secours de ce même vent , mais elle avait perdu ses trois ancrs , un

de ses cables & deux hanfieres : on ne put retrouver ensuite qu'une ancre, heureux encore de nous trouver en pleine mer à ce prix, après avoir couru les plus grands dangers sur cette isle que nous avions désirée avec tant d'ardeur. Tout le monde avait travaillé avec la plus grande activité, & au milieu de nos craintes, de nos efforts, les naturels du pays qui étaient à bord & autour de nous, paraissaient insensibles ; ils ne montraient ni surprise, ni joie, ni crainte quand les bâtimens touchaient : cependant ils nous aidaient machinalement à virer le cabestan & à manier les cordages ; ils nous quitterent vers le soir sans nous donner la moindre marque d'intérêt. La nuit fut orageuse & pluvieuse ; les récifs étaient éclairés par les flambeaux des pêcheurs. Le lendemain nous jettâmes l'ancre dans la baie d'Oaïti-Piha ; elle est petite & ne peut contenir que deux vaisseaux ; l'échange des fruits contre des clous commença, c'était avec plaisir que nous remplacions un biscuit mangé de vers, par des fruits à pain, & des ignames : les cris des insulaires nous étourdisaient ; leurs pirogues chaviraient souvent ; mais ils s'en inquiétaient peu, parce qu'ils sont d'excellens nageurs : ils apportèrent des plantes à nos naturalistes qui reconnurent parmi elles l'espèce commune
de

de morelle noire , & une belle *erythrina* ou fleur de corail. Quelques - uns d'eux nous volaient différentes bagatelles ; d'autres après nous avoir vendus des noix de cocos , les rejetaient en secret à leurs camarades , qui venaient nous les revendre : nous fumes obligés de les punir , & de les chasser.

Je vins visiter l'aiguade ; j'en trouvais une aussi convenable que je pouvais l'espérer ; il ne restait presque plus d'eau à bord & j'en fis promptement remplir quelques futailles : pendant ce tems les ponts étaient remplis d'Otaïtiens & de plusieurs femmes qui se livraient aisément aux sollicitations des matelots ; quelques - unes étaient im-puberes ; & ce libertinage prématuré est sans doute la cause de la petite stature de la classe inférieure du peuple à laquelle appartiennent ces prostituées : rien ne les distinguait que leurs yeux grands & pleins de vivacité , qu'un sourire naturel & un desir constant de plaire , qui suppléait à la beauté ; leur sein bien formé , des bras charmans , & qui nageaient avec grace , étaient plus que suffisans pour ôter la raison aux matelots qui se déshabillaient pour donner leurs chemises & leurs habits à leurs maîtresses. Un enfant de six ans plongea plusieurs fois pour rapporter du fond des grains de verre qu'on lui jetait & qui tombèrent : on lui jeta quelques бага-

telles pour récompenser son adresse, bientôt imitée par les hommes qui lui en virent remporter le prix : des femmes mêmes nous amusaient par des tours surprenans d'agilité au milieu des flots, par leur prestesse à plonger, à s'enfoncer à une profondeur considérable. A voir leur position aisée dans l'eau & la souplesse de leurs membres, nous les regardions presque comme des animaux amphibies.

Nous nous promenions le long de la côte à l'est, suivis de la foule qui voulut absolument nous porter sur les épaules pour traverser un ruisseau ; ils nous laissèrent ensuite sous la garde d'un homme qui nous conduisit à une pointe de terre où croissaient différentes plantes parmi des buissons. En sortant de là, nous vîmes un bâtiment de pierre, qui avait la forme d'une pyramide tronquée, dont la base avait plus de trente pieds de front : elle était formée de terrasses ou escaliers placés les uns au dessus des autres, tombant en ruines & couverts d'arbres & d'arbrisseaux : c'était le cimetière ou temple du roi de Turrabou : autour étaient des perches sculptées en figure alternativement mâles & femelles, & qui allaient toujours en diminuant ; au delà du Moraï était un toit soutenu par quatre poteaux, devant lequel, sur un treillage de bâtons, on avait placé des bananes &

des cocos pour le Dieu : nous nous y affimes ; notre guide nous offrit de ces bananes , dont le goût était en effet délicieux. Cependant nos marchés se faisaient , mais toujours en fruits & en racines : on cachait , on nous refusait les cochons , qui , dit-on , appartenaient au roi .

Nous partîmes un jour de grand matin pour faire une excursion : l'eau du port était unie comme un miroir , tandis qu'au dehors du recif , la mer jettait une écume blanche. La plaine présentait l'image de la fertilité , de l'abondance & du bonheur ; elle se partageait devant nous entre les collines , & formait une longue vallée étroite , couverte de plantations entremêlées de maisons : les pentes des collines revêtues de bois , se coupaient les unes les autres de deux côtés , & derrière la vallée , nous appercevions les montagnes de l'intérieur du pays séparées en pics , dont l'un se courbait & semblait à chaque instant sur le point de tomber : la sérénité du ciel , la douce chaleur de l'air & la beauté du paysage , enchantaient notre imagination & nous inspiraient la gaité.

Nous nous hâtâmes de traverser la grève , pour avancer au milieu des plantations : nous entrâmes dans un bosquet d'arbres à pain que l'hiver avait dépouillé en partie de leurs fruits ,

& suivîmes un sentier propre & ferré qui nous conduisit à des habitations à demi cachées par des arbrisseaux & des arbres, dominés par de hauts palmiers & par le large feuillage des bananiers : d'autres arbres couverts de branches d'un verd sombre portaient des pommes d'or, qui par le jus & la faveur, ressembloient à l'ananas : entr'eux étaient le petit murier, l'arum, l'igname, la canne à sucre, &c. : les cabanes sont voisines & entourées d'arbres odoriférans ; leur structure est d'une élégante simplicité ; la longue feuille du pandang ou palmier leur sert de couverture ; l'arbre à pain, de colonne & d'appui. La plupart sont ouvertes dans les côtés : devant elles nous vîmes des groupes d'habitans couchés ou assis sur un verd gazon, s'entretenant ou se reposant : les uns se levaient à notre approche ; les autres se bornaient à nous saluer. Ceux qui nous virent ramasser des plantes venaient nous en offrir ; leurs plantations en renferment une variété admirable : de petits oiseaux remplissoient les bocages d'arbres à pain , & leur chant était très-agréable. De très-petits perroquets d'un joli bleu de saphir, habitaient la cime des cocotiers les plus élevés ; d'autres, d'une couleur verdâtre & tachetés de rouge, se montraient dans les bananes, souvent dans les

cabanes où on les apprivoise, parce qu'on estime leurs plumes rouges. Le martin-pêcheur d'un verd sombre avec un collier de même couleur sur son cou blanc, de gros coucous, des pigeons, des tourterelles fuyaient d'une branche à l'autre devant nos pas, tandis qu'au loin nous voyions le héron bleuâtre mangeant des poissons à coquilles. Un beau ruisseau qui roulait ses ondes argentées sur un lit de cailloux, descendait d'une vallée étroite & venait remplir nos futailles à son embouchure dans la mer : en remontant son courant, nous rencontrâmes une troupe O-Taïtienne qui suivait trois hommes revêtus de différentes étoffes jaunes & rouges avec des turbans de même couleur : c'était les prêtres du Moraï : nous les quittâmes pour revenir au vaisseau.

Fatigué des vols des Otaïtiens, je les fis sortir du vaisseau & tirer deux coups de fusil par dessus leur tête : ils nous jetterent des pierres, je les dispersai avec un coup de canon. Quatre ou cinq heures après nous redevinmes amis, mais il leur resta encore des défiances & de la crainte. Dans une excursion que nous fîmes, le capitaine Furneaux & moi, le long de la côte, nous rencontrâmes un chef qui nous régala d'excellens poissons & de fruits ; nous lui donnâmes une hache

& des clous. Dans cet intervalle, nos Botanistes erraient dans la campagne ; ils virent fabriquer l'étoffe de l'écorce du meurier : ils préparent cette écorce , ils la battent , ils la collent. Près de-là un homme les invita à s'asseoir à l'ombre de sa maison , au milieu d'une vallée étroite ; il étendit des feuilles de bananes sur une petite cour pavée de larges pierres , & apportant un petit banc de bois assez propre & fait d'une seule pièce , il pria celui qu'il crut le chef de s'y placer. Quand ils furent tous assis , il courut à sa maison chercher des fruits à pain cuits qu'il leur offrit sur des feuilles de bananes fraîches , avec un panier natté de pommes d'O-Taïti , fruit du genre des *spondias* , dont le goût ressemble à l'ananas : l'exercice , l'air frais du matin , l'excellence des fruits apprêtés avec des pierres chaudes excitèrent leur appetit. Leur hôte ouvrit cinq noix de cocos dont il versa la liqueur fraîche & limpide dans une coupe profonde , & ils y burent tour-à-tour. Ils récompensèrent cette hospitalité patriarchale avec du verre & des clous qui causèrent beaucoup de joie à cet honnête Insulaire.

Ils continuèrent leur route , malgré la peine qu'en témoignaient les Otaïtiens , dont quelques-uns cependant , les conduisirent jusqu'au pied des collines : ils y monterent par un sentier battu,

& trouvèrent dans les lieux les plus touffus des plantes nouvelles, & des oiseaux encore inconnus : avec ces richesses, ils revinrent au vaisseau suivis d'un grand nombre d'Insulaires.

Il n'y a pas une grande variété de plantes dans cette île, parce qu'elle est cultivée avec soin ; il n'y a de quadrupèdes que des chiens, des cochons & des rats, peut-être à cause de la distance où elle est des deux continents ; mais le terrain était couvert de végétaux frais, qui rendirent bientôt la santé à nos équipages. On n'avoit pas de viandes fraîches, on convoitait les cochons qu'on nous refusait, & l'on proposa d'en enlever un bon nombre & de les payer ensuite avec nos marchandises : cette proposition tyrannique fut reçue avec le mépris qu'elle méritait.

Dans une promenade à la pointe orientale du havre, nous trouvâmes un ruisseau assez large, assez profond pour porter une pirogue ; au de-là était une maison assez vaste parmi des arbrisseaux : devant elle on avait étendu sur l'herbe une grande quantité des plus belles étoffes d'O-Taïti qu'on venait de laver : près de-là nous vîmes un bouclier de forme demi-ronde, tissu d'osier & de filasse de noix de cocos, suspendu à un bâton, il était couvert des plumes éclatantes de

pigeon d'un gris-bleu , orné de dents de goulou , faisant trois cordes concentriques. Un homme d'un âge mur , couché à son aise au milieu de la maison , nous fit asseoir près de lui & examina nos habillemens : ses ongles étaient très-longues , & il en paraissait fier : c'est une marque de distinction chez différens peuples. En différens coins de la hutte , des hommes & des femmes mangeaient séparément du fruit à pain & des bananes , & ils nous inviterent à les partager. En poursuivant notre route , nous nous trouvâmes dans une autre maison où demeurait la famille qui nous avait rendu visite au vaisseau ; l'officier y reconnut celle qui avait pris ses draps , & sans les redemander , il essaya de regagner les bonnes grâces de la belle : elle accepta ses dons , mais n'en fut pas moins inexorable à ses instances : elle avait ses draps , & n'avait voulu que cela de lui.

Un des Naturels nous vola un fusil , mais ses compagnons eux-mêmes l'arrêterent & nous le rendirent : la crainte fit en eux l'effet des principes de justice qu'ils ne connaissent pas relativement aux étrangers. Le lendemain un de leurs Chefs vint nous rendre des noix de cocos , dont il avait ôté l'eau ; sa tromperie découverte ne l'émût point , il se borna à la réparer.

Nous fîmes une promenade du côté de l'est ; la plaine s'élargissait à mesure que nous avancions ; & il y avait plus d'arbres à pain , de cocotiers & de bananiers sur lesquels nous voyions déjà bourgeonner les fruits ; les habitations étaient plus nombreuses , plus élégantes , & d'une forme nouvelle. Dans l'une d'elles qui était fermée de roseaux , nous apperçûmes beaucoup de paquets d'étoffes & des cases pour les boucliers. Nous fîmes près d'une lieue au travers de bocages délicieux au moment où les Naturels allaient à leurs travaux : le bruit des maillets nous annonçaient les fabricans d'étoffes : les ouvriers se rassemblaient autour de nous , ils négligeaient pour nous leur repas ; leur conduite était douce , amicale , officieuse ; mais ils guettaient toutes les occasions d'enlever adroitement quelques bagatelles : ils demandaient , mais le refus ne les rendait pas moins affectueux. Pour nous débarrasser d'eux , nous répétions leurs demandes en les contrefaisant , ce qui excitait leurs éclats de rire ; nous les voyions s'entretenir de nous , apprendre nos noms aux nouveaux venus , leur raconter ce que nous avions dit ou fait le matin. Les derniers voulurent entendre un coup de fusil , nous tirâmes un oiseau , & l'explosion les effraya beaucoup : quelques-uns tombèrent à terre , puis

s'enfuirent & se tirèrent à l'écart jusqu'à ce que nous leur eussions fait des démonstrations d'amitié, ou qu'un de leurs compatriotes plus courageux eut ramassé l'oiseau : ils s'habituerent à ce bruit ; mais ne l'entendaient pas cependant sans émotion : malgré l'affection qu'ils nous témoignaient, ils prenaient soin de cacher leurs cochons à nos yeux, ils nous disaient, quoique nous en vissions les étables pleines, qu'ils n'en avaient point, ou qu'ils appartenaient à leur roi : nous cessâmes de leur en demander, & ils nous marquerent plus de confiance. Assis sur quelques pierres larges dans une cour pavée, nous déjeunâmes avec des fruits échangés avec nos marchandises. Afin de nous mieux traiter, on nous offrit une gouffe de noix de cocos remplie de petits poissons frais qu'on y mange cruds, sans autre sauce que de l'eau, nous les goûtâmes & ne les trouvâmes pas désagréables. Nous approchâmes des collines, malgré les sollicitations des Naturels, qui auraient voulu nous suivre & craignaient la fatigue, nous engageâmes quelques guides à conduire nos pas. Nous y trouvâmes des plantes sauvages, & nous cotoyâmes un ruisseau rapide jusqu'à un rocher perpendiculaire scellé par différens arbrisseaux, d'où il tombait en colonne de cristal : des fleurs odoriférantes environnaient au

pied une nappe tranquille & limpide. Ce lieu d'où
 l'on découvrait la plaine & la mer , était d'une
 beauté frappante. A l'ombre des arbres dont les
 branches se courbaient mollement sur les ondes ,
 nous jouîmes d'un zéphir agréable qui calmait
 la chaleur du jour : le bruit uniforme & impo-
 sant de la cascade n'était interrompu que par le
 gazouillement des ruisseaux. Nos guides se répo-
 sèrent & nous examinèrent dans un profond
 silence , dessinant des plantes. . . .

Nous redescendîmes ensuite dans la plaine :
 nous y rencontrâmes une foule d'insulaires , qui
 environnaient notre peintre Hodges & M. Grin-
 dall ; ils étaient sans armes , & cette confiance
 en donna aux Taïtiens. Nous nous joignîmes à
 eux & entrâmes dans une hutte spacieuse où
 une grande famille était rassemblée. Un vieil-
 lard à longue barbe blanche y était couché sur
 une natte propre , & appuyait sa tête sur un pe-
 tit tabouret qui lui servait de couffin : son vi-
 sage était calme & non sillonné , parce qu'il vi-
 vait content : il jouait avec de petits enfans
 nus ; des hommes bien faits , des nymphes sans
 art en qui la jeunesse suppléait à la beauté , en-
 touraient le patriarche & conversaient avec lui ;
 on nous pria de nous asseoir ; nous nous asseî-
 mes : ils nous examinaient , mais assez rapide-

ment, demandaient nos noms, les changeaient à leur manière, & les répétaient avec plaisir; on nous donna des fruits, on nous fit entendre le son de la flute & des chants sans variété, mais qui ne bleffaient point l'oreille par des sons discordans. Charmé de ces tableaux de bonheur, M. Hodges remplit ses portes-feuilles de desseins, & les naturels le regardaient attentivement dessiner : quelques mots, & une pantomime muette nous tinrent lieu des discours suivis que nous aurions aimé avoir avec ces bonnes gens : notre docilité & nos efforts pour leur plaire, leur étaient aussi agréables, que leur caractère social & leur empressement à nous instruire, l'étaient pour nous. . . .

Le vieillard nous fit plusieurs questions sur notre pays, sur notre séjour dans l'île, sur nos femmes : nous le satisfimes & leur fimes de petits présens ; puis nous continuâmes notre excursion : ces pauses dans des cabanes hospitalières nous rafraîchissaient, & nous n'étions point du tout fatigués : les sentiers de la plaine étaient bien battus, la surface était de niveau & couverte de jolis gramens : ni cousins, ni mousquites ne bourdonnaient autour de nous, & nous ne craignions la piqure d'aucun insecte : des bocages épais nous sauvaient de l'ar-

deur du midi ; une brise de mer nous rafraîchissait. Nous arrivâmes à un endroit où la mer formait un petit golfe ; près de lui est une plaine au milieu de laquelle était un morai composé de trois rangées de pierres en forme d'escaliers couverts d'herbes , de fougères & d'arbrisseaux. Vers l'intérieur du pays , l'édifice était terminé par un enclos oblong de pierres , élevé de trois pieds , au dedans duquel était deux ou trois palmiers solitaires , & des casuarinas avec leurs rameaux pleurans : plus loin s'élevait un groupe épais d'arbrisseaux sous lequel on entrevoyait une hutte qui renfermait une espèce de théâtre , où était déposé un cadavre couvert d'une étoffe blanche , qui retombait en différens plis & environné de jeunes cocotiers , de bananiers & de dragons végétaux : non loin de là était encore une hutte où l'on avait placé des alimens pour la Divinité , & un bâton planté en terre sur lequel nous vîmes un oiseau mort , enveloppé dans un morceau de nattes. Au milieu était une femme assise qui achevait les obseques du mort.

Nous revînmes par la côte de la mer : quelques-uns de nous se baignèrent , & l'un d'eux se vêtit à la mode de Taïti , ce qui fit un plaisir infini aux Insulaires. Nous arrivâmes à une habitation propre où un gros homme se ber-

çait voluptueusement sur son coussin de bois, & recevait les mets dont on remplissait sa bouche : il les dévorait avec un appétit vorace : sur son visage était peinte l'insensibilité : on jugeait que ses pensées étaient bornées au soin de remplir son ventre : il daigna nous regarder à peine , il excitait ses domestiques par des monosyllabes à remplir leur devoir : la vue de ce chef diminua le plaisir dont nous avions joui dans nos promenades précédentes : un homme voluptueux passant sa vie dans l'inaction la plus stupide , ravissant à la multitude qui travaille les productions que la terre répand sur tous , fit disparaître les idées riantes de l'égalité qui paraissaient régner dans cette île. Nous cherchâmes à écarter de notre imagination ce tableau désagréable , en entrant dans une cabane petite , mais propre , où un jeune homme que notre confiance & des honnêtetés nous avaient attachés , nous reçut aidé de son pere & de sa mere qui témoignèrent beaucoup de joie de voir les amis de leur fils , & nous prièrent d'accepter le repas qu'ils nous avaient préparés : ces bonnes gens se croyaient heureux de ce que nous goûtions leurs agréables mets ; il nous semblait être dans la cabane de Philémon & Baucis ; des grains de verre , des clous , une hache , une chemise récompenserent leur hospitalité.

Approvisionnés d'eau, de fruits, de racines, je résolus de partir pour le havre de Matavai : un des naturels nommé *Tuabow* coucha sur le vaisseau pour s'y rendre : il avait connu MM. Banks & Solander & désirait beaucoup de les revoir ; il reconnut son île dans une carte que j'avais dressée, & nous montrant le havre d'O-whai-urua, il nous dit qu'un vaisseau y avait mouillé cinq jours, & avait laissé un de ses gens dans l'île ; qu'il était toujours avec Wahéatua roi de Tierrabou, & lui empêchait de nous donner des cochons : nous crûmes que ce vaisseau était Espagnol. Nous nous disposions à partir, lorsqu'on m'annonça que Waheatua était sur le bord avec toute sa cour, qu'il désirait me parler, & qu'il me vendrait autant de cochons qu'on lui offrirait de haches. Je diffèrai mon départ d'un jour, & je fus le visiter : nous nous reconnûmes : il me fit asseoir sur son siège, & je le partageai toute la matinée ; il nous fit différentes questions, parut affligé de ce que nous nous disposions à partir & nous promit des cochons abondamment ; mais nous ne pouvions assez compter sur ses promesses pour changer nos projets. Je lui fis des présens parmi lesquels il distingua une touffe de plumes rouges montées sur un fil d'archal. Sa visite nous mit en état de

fervir du porc frais aux équipages. Nous vîmes qu'on découvrait les épaules de tous ceux qui arrivaient, pour donner une marque de respect à leur Chef.

Waheatua, roi de la petite O-Taïti, était bien fait, âgé de 17 à 18 ans, haut de cinq pieds six pouces : sa physionomie était douce, mais sans expression : son teint était assez blanc. Ses cheveux étaient lisses & d'un brun léger : son vêtement n'était qu'une ceinture blanche de la plus belle étoffe. Il paraissait défiant : à ses côtés se voyaient plusieurs chefs & nobles, remarquables par leur haute stature. L'un d'eux avait les bras, les jambes, les côtés ornés de grandes taches noires ; il était d'une corpulence énorme : le roi le consultait & paraissait le respecter : nous ne pouvions rien entendre de ce qui se disait, à cause du bruit que faisaient tant de gens rassemblés. *Waheatua* nous reconduisit jusqu'au rivage, nous offrit des femmes, & s'asseyant sous une cabane de roseaux, nous raconta l'histoire du vaisseau Espagnol. Nous avons su depuis qu'il était parti du Callao, & était commandé par Domingo Buenechea. *Waheatua* s'amusa beaucoup avec ma montre ; il l'examinait & disait, *elle parle* : quand il en eut compris l'usage, il l'appella le *petit soleil* : le son d'une corne-muse charma

charme les oreilles du monarque & de ses sujets; il s'occupait souvent à des choses puériles : & ses sujets , pour ne pas laisser échapper l'occasion d'acquérir des marchandises d'Europe , nous donnaient leurs fruits à très-bas prix : un grain de verre que souvent ils préféraient à un clou , suffisait pour paier une douzaine des plus belles noix de cocos : les échanges se faisaient avec bonne foi. Ces lieux nous laissèrent l'idée d'un des plus heureux pays de la Terre. Une longue traversée produisit sans doute de l'illusion dans les premiers jours ; mais tout servait à terre à confirmer le premier coup d'œil. La saison qui répondait à notre mois de Février , y avait rendu les fruits rares ; plusieurs plantes avaient déposé leurs feuilles , quelques-unes meurent alors ou se dessèchent , un brun pâle ou sombre revêt les plaines , les montagnes humectées par les brouillards conservent seules des teintes plus brillantes ; cependant c'est avec peine que nous en détachions nos regards. Nous partimes de ce havre le 24 Août ; des pirogues chargées de fruits nous suivirent au large pour continuer nos échanges : le soir fut calme ; le matin qui suivit , nous continuâmes notre route le long des côtes. Vers les dix heures , nous vîmes de nouvelles pirogues s'éloigner de la plaine qui est

large dans cette partie de l'isle, & à l'aide de leurs longues voiles étroites de nattes, elles nous amenerent encore des noix de cocos & des bananes.

Le 28, un de mes officiers nous amena huit cochons, fruit d'un commerce d'échange auquel Waheatua avait procédé avec beaucoup d'équité : il amena au vaisseau deux chefs O-Taïtiens dont l'un nommé O-Wahow se montra supérieur aux petites idées d'échanges & de marchés ; il montra beaucoup de générosité. Nous approchâmes de la côte poussés par une petite brise : déjà nous distinguons cette pointe avancée qu'on nomma en 1769 *pointe de Vénus*. Le district de Matava se montrait à nos yeux : nous voyions une plaine étendue & une vallée qui, remontant entre les montagnes, formait un boccage très-spacieux : bientôt nous vîmes la côte couverte d'Otahitiens, & dont la plus grande partie, après nous avoir examinés, s'enfuit avec précipitation : le roi qui était avec eux, les suivit avec lenteur. D'autres vinrent sur les vaisseaux, nous nous connaissions presque tous. J'allais pour visiter le roi, lorsqu'on m'apprit sa fuite dont je ne pouvais concevoir la cause. Parmi ceux qui nous visitèrent, plusieurs changèrent de noms avec nous, quelques-uns mendiaient des présents ; ils quittèrent le vaisseau à sept heures ;

mais promirent de revenir le lendemain. La nuit qui suivit fut très-belle : le ciel était sans nuages , & la lune couvrait de ses rayons la surface polie de la mer, le silence regnait dans l'air, un paysage charmant se présentait dans le lointain : quelques Otahitiens étaient restés & s'entretenaient de nos aventures ; ils racontaient à leur tour ce qui était arrivé au pays, durant notre absence : les signes suppléaient à l'ignorance de la langue : la confiance de ce peuple & sa conduite cordiale & familière nous faisaient le plus grand plaisir. Le lendemain je fis dresser des tentes pour les malades, les tonneliers, les voiliers & la garde ; ensuite je partis pour me rendre chez le roi , accompagné de quelques Anglais & de quelques Otahitiens : ceux-ci y vinrent en si grand nombre que nous fumes obligés d'en mettre dehors ; ce qui parut leur faire d'autant plus de peine que notre bâtiment était nouvellement peint, & avait un très-joli abri verd pour nous mettre à couvert du soleil. Nous traversâmes la baie & approchâmes d'une pointe où était un morai entouré de petits arbrisseaux ; c'était celui du prince regnant, il en porte le nom aussi long-tems qu'il vit , mais après sa mort, il prend le nom de son successeur : les insulaires le saluèrent en ôtant leurs

vêtemens de dessus leurs épaules, marque de respect qu'ils donnent toujours au^x morais : au delà est un des plus beaux districts de l'isle ; les plaines y paraissaient spacieuses, les montagnes s'y prolongent par une douce pente : un nombre prodigieux d'habitans bordaient les côtes couvertes d'herbes & de palmiers jusqu'aux bords de l'eau. On nous conduisit chez le roi : il se nommait O-roo ; il était assis à terre à l'ombre d'un arbre, les jambes croisées ; ses sujets formaient un cercle autour de lui, & tous avaient les épaules découvertes, même son pere. Je fis des présens au roi, & à sa cour ; il m'offrit une pièce d'étoffe que je refusai ; il promit d'envoyer des cochons, & de me venir voir, mais il le fit avec peine, parce qu'il craignait les canons : il avait six pieds de haut ; était beau, bien fait, de bonne mine : le respect pour lui n'empêchait pas que la multitude ne se précipitât pour nous voir ; les officiers du prince les écartaient à coups de bâtons sur la tête, & ils les supportaient avec patience. Les frères du roi, ainsi que ses sœurs, avaient des touffes épaisses de cheveux tout autour de la tête, & il paraît que c'est un privilège du sang royal : elles se découvrent aussi les épaules, & pour leur commodité, elles arrangent de cent

manières différentes. la simple draperie d'une longue étoffe blanche ; une grace naturelle accompagnait partout leur simplicité. Tous les parens du roi s'empresſaient à l'envi de jeter ſur nous des regards de tendreſſe, de nous témoigner de l'amitié, de nous demander des grains & des clous : nous en diſtribuions à la multitude aſſemblée ; quelques-uns demandoient, & il étoit difficile de refuſer à des vieillards vénérables, à des femmes âgées qui nous adoptant pour fils , nous demandoient enſuite ſi nous n'avions point quelque choſe pour notre mère ; & à de belles & jeunes femmes qui nous donnaient le doux nom de frère. Nous fumes récompenſés de nos préſens , avec de grandes pièces de leurs plus belles étoffes teintes en écarlate, en couleur de roſe, ou de paille , & parfumées d'une huile odorante. Nous fumes retenus quelque tems ſur la côte par E-Happai, père du roi , qu'il nous ſembloit étrange de voir nud juſqu'à la ceinture, devant ſon fils qui exerçait la royauté, juſqu'à ce qu'il eut un fils lui même. E-Happai jouiſſoit de beaucoup d'égards ; le diſtrict d'Opparée étoit ſous ſon autorité immédiate & fournifſoit à ſes beſoins.

A notre retour, nous trouvâmes les tentes dreſſées ; les malades furent deſcendus à terre ;

il y en avait vingt sur l'Aventure, & un seul sur la Resolution.

O-Too vint nous voir comme il l'avait promis ; il nous fit présent d'une grande quantité d'étoffes, & de fruits, d'un cochon, & de deux gros poissons ; il ne voulut monter à bord qu'après qu'on m'eut affublé d'une quantité prodigieuse des plus belles étoffes du pays, qui me donnèrent une grosseur monstrueuse. Il entra enfin suivi de sa sœur, de son frere, d'un cortège nombreux ; nous leur fimes à tous des présens, nous embrassâmes le monarque, tachâmes de dissiper sa défiance ; il craignit cependant de descendre entre les ponts ; son frere en lui en donnant l'exemple, lui inspira plus de hardiesse ; mais jamais il ne voulut goûter d'aucun de nos mets. Il eut envie de l'épagneul de M. Forster, & on le lui donna. Le capitaine Furneaux lui donna une chevre & un bouc, & il fit un grand nombre de questions sur leur usage, la manière de les nourrir, les soins qu'il en fallait prendre. Nous ramenâmes le roi à Opparée, & nous y fumes reçus avec acclamation. Une femme respectable, mère de Toutahah, vint me prendre par les deux mains, & me dit en versant des larmes, *Toutahah votre ami est mort.* Je fus touché de sa tendresse, & mes larmes al-

laient se confondre avec les fiennes, lorsque le roi m'éloigna d'elle.

Nous revînmes à notre demeure où le commerce se faisait avec avantage : un grain de verre y était l'équivalent d'un panier de fruits à pain, ou de noix de cocos. M. Forster y retrouva son ami O-Wahow qui lui fit des présens & n'en voulut point recevoir : plusieurs Otahitiens firent des vols sur les vaisseaux : des femmes y accoururent & y passèrent la nuit : avant que l'ombre vint cacher les plaisirs des matelots, elles firent des danses indécentes au son d'une flute que l'une d'elles embouchait avec son nez ; leur simplicité donna un caractère d'innocence à leurs actions blâmables en Europe.

O-Too me fit une seconde visite, & m'apporta des étoffes, des cochons, des fruits ; il fit aussi des présens au capitaine Furneaux, & je lui en rendis plus qu'il ne m'en avait donné : & j'habillai sa sœur avec élégance, je l'accompagnai au son des cornemuses qu'il aimait beaucoup. Je lui rendis sa visite le lendemain, & lui fis présent encore de diverses choses qu'il ne connaissait pas ; tel fut un large sabre dont il craignit de se ceindre, & qu'il fit ôter promptement de devant ses yeux, parce qu'il en était effraïé. Il fit jouer devant nous une espèce de

drame dont nous ne pûmes deviner le sujet; il était mêlé de danses, trois tambours en formaient la musique. Il nous renvoya chargés de fruits & de poissons.

Nous allâmes visiter les productions du pays, nous partîmes le matin : une rosée abondante avait rafraîchi tous les végétaux ; des insulaires nous suivirent jusqu'à une rivière large de soixante pieds, qu'ils traversèrent en nous portant sur les épaules , pour un grain de verre. Arrivés dans les bocages , nous vîmes les Insulaires prendre leurs bains accoutumés, pratique salutaire , surtout dans les climats chauds. Nous arrivâmes à la hutte d'une veuve qui avait une famille nombreuse, dont l'ainé avait vingt-quatre ans , & le plus jeune vingt ans de moins ; son fils aîné Noona , d'une physionomie heureuse , aimait les Européens , & nous comprenait avec facilité : nous y prîmes des fruits qu'un homme robuste suspendit par portions égales aux extrémités d'un bâton , & il le porta sur ses épaules ; Noona & son jeune frère nous suivirent en riant ; nous avions enrichi sa famille de grains de verre , de clous , de miroirs & de couteaux. Nous montâmes sur une colline aride où nous ne trouvâmes que deux petits arbrisseaux , & une fougère sèche ; mais nous en vîmes s'élever une grosse

troupe de canards sauvages. Nous en traversâmes une autre où les débris des végétaux brûlés tachèrent nos habits : nous descendîmes dans une vallée fertile où un joli ruisseau fuyait en serpentant vers la mer : des écluses en retenaient l'eau pour la répandre sur des plantations d'arum qui demande un sol humide : on y en cultive une espèce grossière , à larges feuilles lustrées , à racines longues de quatre pieds ; & une autre dont les feuilles sont petites & veloutées , dont les racines sont moins grandes & meilleures ; toutes deux sont caustiques , si on ne les dépouille de leur acreté en les faisant bouillir ; les cochons cependant les mangent crues. En remontant le ruisseau , la vallée se retrécissait entre des collines escarpées & chargées de bois ; en le descendant , la plaine s'ouvrait couverte d'arbres fruitiers , de plantes diverses , de maisons commodes & voisines : ses bords étaient formés de lits de cailloux ronds : le flanc des collines nous offrit de nouvelles plantes. A deux lieues du rivage de la mer , nous nous assîmes à l'ombre sur le gazon , & nous fîmes un repas champêtre : des insulaires le partagerent & furent étonnés de l'usage que nous faisons du sel : ils ne le trouverent pas bon ; leur coutume est de tremper leur poisson dans l'eau de la mer qui

leur tient lieu de tout assaisonnement. Nous revinmes au vaisseau , après avoir remarqué dans notre promenade , plus d'hommes oisifs , des cabanes & des plantations plus négligées , des hommes plus incommodes par leurs demandes qu'à Oaitepeha.

Vers les dix heures du soir , nous fûmes réveillés par un grand bruit sur la côte , & des cris de meurtre. Craignant que nos gens n'eussent causé le tumulte , je me hâtai d'y envoyer ma chaloupe pour les ramener : elle revint avec trois soldats & un matelot ; on saisit encore ceux qui n'étaient pas à leur poste & on les mit en prison : il me parut que c'était là leur seul délit , & je les en punis : les Naturels s'enfuirent au milieu de la nuit , la terreur se répandit au loin , le roi s'éloigna , & j'eus de la peine à en obtenir audience. Il parut troublé , consterné ; mais il se rassura peu-à-peu , & le son de la cornemuse acheva de lui rendre sa gaité.

Cette visite devait être la dernière , & je lui donnai trois moutons du Cap qu'il avait désiré ; il nous envoya trois cochons ; mais l'un d'eux était si petit que le don parut peu digne d'un grand à un Otahitien , qui l'emporta & en fit apporter deux gros en sa place. Nous donnâmes encore aux spectateurs des outils de fer , & d'au-

tres marchandises , & eux en retour nous envelopperent les reins de pièces d'étoffes. J'annonçai mon départ au roi qui en parut affligé , & il m'embrassa plusieurs fois. Nous revinmes à bord , tandis que nos savans faisaient encore une excursion , suivis d'un homme robuste qui portait leur sac , ils traversèrent une jolie colline & descendirent dans une vallée , où ils virent un des plus beaux arbres du monde qu'ils appelèrent *Baringtonia* : ses fleurs plus larges que des lis en avaient la blancheur ; mais la pointe de leurs nombreux filets était d'un cramoisi brillant : les naturels lui donnent le nom d'*Huddoo* : sa noix enivre les poissons , qui viennent alors à la surface de l'eau , & se laissent prendre avec la main. Ils entrèrent dans une maison de roseaux , entourée d'arbres odoriférans , & de très-jolis cocotiers ; on les y reçut avec hospitalité ; un jeune homme monta sur un des plus hauts palmiers , & se replia avec tant d'aisance & de promptitude le long de l'arbre pour en cueillir les fruits qu'ils ne purent s'empêcher de l'admirer : ils remonterent la vallée & gravirent sur une colline escarpée où une jolie brise les rafraîchit & les délassa. Là , sous l'ombre d'un pandang ou palmier solitaire , ils jouirent d'une vue délicieuse sur la plaine de Matevai , la baie où mouil-

laient les vaisseaux , les innombrables pirogues qui les entouraient , le recif qui environne l'Isle , & l'immense Océan qui termine l'horizon. Devant eux était *Tedbuora*, Isle basse , déserte ; mais quelquefois visitée , & dont deux pirogues de pêcheurs revenaient à pleines voiles. Ils approcherent des montagnes intérieures pour en visiter les riches bocages, dont ils ne voyaient pas que des collines & des vallées stériles les séparaient , ils s'en apperçurent ; & la difficulté des chemins , la certitude de n'y trouver ni maisons , ni habitans , ni fruits , jointes à ce qu'ils ignoraient le tems du départ des vaisseaux , les déterminèrent à rebrousser : ils descendirent par un chemin difficile qu'ils ne purent franchir sans le secours de leur guide , qui fit connaître leur approche aux Insulaires de la plaine , qui accoururent avec des noix de cocos pour les désaltérer. Ils arrivèrent au bas & s'y reposèrent sur une herbe molle. Ils se disposaient à se rendre au vaisseau , lorsqu'un homme d'une physionomie heureuse , accompagné de ses filles âgées d'environ seize ans , les inviterent à dîner : ils acceptèrent & remonterent les bords de la rivière au travers des bocages de cocotiers , d'arbres à pain , de pommiers , d'arbres d'étoffes , de plantations de bananiers & d'addoes. Son habitation

était au haut d'une petite éminence où un ruisseau murmurait sur un lit de cailloux. On étendit dans la cabane de roseaux une belle natte, sur une herbe sèche. Toute la famille s'affit avec eux; la fille de leur hôte, la plus belle, peut-être de Taïti, aidée de ses compagnes, leur frotterent les bras & les jambes, avec leurs mains pour les délasser, & leur opération fut en effet salutaire : notre repas, nous dirent-ils à leur retour, fut, & bientôt nous nous trouvâmes pleins de force comme le matin. Nous passâmes deux heures sous cette cabane hospitalière, & après lui avoir fait des présents, nous nous rapprochâmes du rivage & traversâmes différens hameaux, dont les habitans rassemblés jouissaient à l'ombre de la beauté de l'après-diné. Nous y vîmes préparer avec deux sucres jaunes le cramoisi brillant dont on teint les étoffes, en usage parmi les grands : de petits clous, des grains de verre nous en procurèrent quelques pièces. Arrivés à nos tentes, nous nous embarquâmes dans une pirogue de Taïtiens qui nous conduisirent au vaisseau pour deux grains de verre.

Nos malades à-peu-près guéris, nos futailles réparées & remplies, je résolus de ne pas différer notre départ : je fis enlever tout ce qui se trouvait sur la côte, & préparer les vaisseaux à dé-

marrer. Mon lieutenant revint d'Atthouron, canton où je l'avais envoyé pour en rapporter les cochons qu'on lui avait promis. Il y trouva la vieille Oberea dépendante & presque méprisée : elle lui disait ; je suis pauvre & ne puis donner un cochon à mes amis. Son mari qui l'avait répudiée, était détroné & vivait avec son fils, dont la concubine était une des plus jolies filles du pays : celle-ci suivit les Européens & voulut s'assurer s'ils étaient en tout semblables à ses compatriotes Pottatow, qui était mon ami dans mon premier voyage, voulut me faire visite ; mais avant de partir, il mit dans les mains du lieutenant un petit panache de plumes jaunes, tandis qu'il lui faisait la promesse que Cook serait l'ami de Pottatow ; il enveloppa ensuite soigneusement les plumes dans un morceau d'étoffe & les mit sous son turban ; c'est une manière de ferment, & le chef marqua depuis ce tems la plus grande confiance : il vint à nous avec sa famille, des cochons & des étoffes ; & quoique la multitude & ses femmes éplorées le suppliasent de ne pas s'exposer à la mort en montant dans notre vaisseau, il entra dans la chaloupe, en disant avec majesté à ceux qui l'environnaient : *Cook ne tuera pas ses amis.* C'était un des plus grands hommes de l'isle, il était fort & la cir-

conference d'une de ses cuisses égalait presque celle du corps d'un matelot ; un mélange de douceur & de noblesse se remarquait dans ses traits , & son courage se faisait remarquer plus encore , parce qu'on le comparait à la timidité d'Otoo. Sa femme avait aussi dans le port quelque chose de très-mâle , & semblait née pour la supériorité & le commandement. Le vent qui dans ce moment tourna vers l'est , nous força de les congédier plus tôt que nous ne le désirions ; ils voulurent savoir dans quel tems nous reviendrions & ne nous quitterent pas sans verser des larmes.

Avant que nous missions à la voile, Poreo, jeune Otahitien , vint nous prier de l'embarquer avec nous, j'y consentis ; d'autres le désirèrent comme lui, mais je les refusai : on vint redemander Poreo, je le laissai libre & il préféra de rester ; cependant il versa des larmes lorsqu'il vit la terre s'éloigner ; il semblait craindre qu'on ne le tuât, & que son père n'eût à pleurer sa mort. Nous l'assurâmes qu'il serait notre fils , & il nous ferra dans ses bras avec tendresse : sa gaieté revint avec sa confiance.

Nous quittâmes cette isle délicieuse après y avoir demeuré quatorze jours : dans un si court intervalle nous eumes peu de loisir pour étudier

le caractère des insulaires; tous les objets d'administration, leurs usages, leurs cérémonies étaient neufs & intéressans pour nous, partageaient notre attention & la distraiaient en quelque manière; cependant nous pouvons avoir ajouté quelques remarques à celles des voyageurs précédens.

La brise modérée qui nous portait, nous permit d'admirer encore toute la soirée le riche paysage que cette île offrait à nos yeux même pendant l'hiver; de rechercher les causes de sa population, de voir les effets que pourrait avoir cette population, augmentée, & les suites de l'inégalité qui existe entre ses habitans. Nous vîmes que la simplicité de leur manière de vivre, tempérerait ces distinctions & les détruisait même: tout le monde peut s'y vêtir sans peine, sans efforts: les plantes y présentent à chaque pas les moyens d'élever une habitation décente, semblable à celle de tout le monde; la fertilité du sol fait qu'avec peu de travail chacun peut pourvoir à ses besoins: entre l'homme le plus élevé & l'homme le plus vil, il n'y a pas à O-Taïti la distance qui subsiste en Angleterre entre un négociant & un laboureur: une affection mutuelle fait qu'ils paraissent ne faire qu'une même famille; l'origine de ce gouvernement est patriar-

patriarchale ; la familiarité qui regne entre le souverain & le sujet y offre des traces de l'antique simplicité : le dernier homme de la nation parle aussi librement au roi qu'à son égal ; il le voit quand il le désire : tous deux font souvent les mêmes travaux ; il est vrai que l'un les fait par plaisir , l'autre par nécessité ; mais ces travaux les rassemblent cependant & font qu'ils ne font point avilissans. Cet état bien doux ne durera pas long-tems ; il y aura des opprimés , des oppresseurs , des révoltes , des révolutions ; mais rien ne les annonce encore , à moins que la fréquentation des Européens n'en hâte le moment.

Dès que nous fûmes hors de la baie , je fis route vers Huaheine , isle à vingt-cinq lieues d'Otahiti , où je me proposais de mouiller. Nous l'aperçûmes le trois au matin , & à neuf heures nous jettâmes l'ancre dans le hâvre d'Owharre ; l'Aventure échoua sur le côté septentrional de l'isle ; mais le secours de nos chaloupes la tirent de danger , la remirent au large & elle vint mouiller en sûreté près de nous. Dès que les habitans nous apperçurent , ils nous apportèrent des fruits & de la grosse volaille dont nous n'avions pu avoir à Otaïti : nous débarquâmes & ils nous reçurent amicalement : je leur

fis des présens & ils nous amenerent des cochons, des chiens, de la volaille, des fruits qu'ils échange-
rent contre des haches, des clous, du verre &c. J'appris que le chef O-Rée vivait encore & que je le verrais bientôt. Le commerce se faisait avec honnêteté, je descendis moi-même pour m'en assurer. Bientôt après je sus qu'O-Rée m'attendait, mais avant de débarquer sur le rivage voisin de sa maison, les habitans apportèrent à notre bord les uns après les autres, & avec quelques simagrées, cinq petits bananiers, qui sont leurs emblèmes de paix, trois petits cochons dont les oreilles étaient ornées de fibres de noix de cocos, puis un chien : chacun avait un nom, & un sens mystérieux ; on nous pria ensuite de décorer trois petits bananiers de miroirs, de clous, de médailles, de verroteries ; & nous allâmes, en les portant ainsi parés, au travers des habitans rangés en haie. A quelques pas du chef, on prit nos arbres pour les poser devant lui l'un après l'autre : l'un était destiné au Dieu, le second au roi, le troisième à l'amitié. O-Rée vint se jeter à mon cou, il versa des larmes, se livra à toute l'effusion de sa tendresse & me présenta à ses amis. Je lui offris tout ce que j'avais de plus précieux ; il me fit des présens & promit de fournir à tous nos besoins ; il

tint parole. Il me vint voir le lendemain avec un enfant de onze ans : nous nous fîmes de nouveaux présens , & pendant notre séjour , il m'envoyait tous les jours régulièrement les meilleurs de ses fruits & des racines apprêtées. En peu de tems nous achetâmes cent cinquante cochons , beaucoup de volaille & de fruits. Nos savans visiterent le pays où ils virent les poules se jucher sur les arbres fruitiers & les cochons errer en liberté. Ils remarquerent une vieille femme qui en nourrissait un avec la pâte aigrette & fermentée de fruit à pain : les femmes en général soignent & caressent ces animaux stupides avec une affection singulière : quelquefois elles leur présentent la mamelle ; elles en font de même pour les chiens quand elles ont perdu leurs enfans : ces chiens, font courts , ils ont la tête large , le museau effilé , les yeux petits , les oreilles droites , les poils lisses , durs & de différentes couleurs : ils aboyent rarement , heurlent quelquefois & haïssent les étrangers. On tua des martins-pêcheurs auxquels ils donnent le nom de la divinité , mais ils n'en parurent point offensés : il parait cependant qu'ils les vénèrent : ils ne demandaient rien , ne se pressaient pas autour de nous avec importunité ; les femmes n'avaient pas autant de lubricité que celles d'Otahiti ; en

général, les habitans nous regardaient avec une forte d'indifférence ; ils ne connaissaient pas l'usage des présens réciproques ; leur démarche était hardie & infouciante , l'explosion de la poudre ne les frappait ni de crainte, ni d'étonnement. Cependant ils nous donnerent toujours des marques d'hospitalité & de bienveillance ; il en faut excepter quelques malveillans, tels qu'un chef barbouillé de rouge, regardé comme un méchant homme parmi les siens, qui nous menaça, tenant une massue dans chaque main : je la lui arrachai , & je la fis briser à ses yeux ; tels encore que deux Indiens qui atteignirent, battirent, pillèrent le docteur Sparmann. Nous nous plaignîmes à O-Rée de cet outrage, il en marqua le plus violent chagrin ; & après avoir fait des reproches à son peuple, il vint se remettre dans nos mains comme otage. Ses sujets le retenaient, il ne les écouta point ; ils furent désespérés de le sentir en notre pouvoir, ils pleuraient, priaient, suppliaient, essayaient de l'enlever de force. Je joignis même mes prières aux leurs, tout fut inutile ; il voulut qu'on le conduisit dans notre chaloupe, sa sœur l'y suivit : nous parcourûmes la côte avec lui, mais je ne voulus pas le suivre dans l'intérieur des terres, où il voulait poursuivre les voleurs ; ce

qu'on avait perdu, ne valait pas la peine qu'il voulait prendre. Il désira se rendre avec nous au vaisseau; il y vint avec sa sœur que sa fille désespérée voulait arrêter, & qui se mettait la tête en sang avec des coquilles, parce que ses prières étaient inutiles. Il dina de bon cœur avec nous; puis nous descendîmes le frère & la sœur au milieu de plusieurs centaines de leurs sujets qui les attendaient, & les embrasèrent avec des larmes de joie; tout respira, dès ce moment, le contentement & la paix: le commerce se rétablit, les provisions arrivèrent en foule, on nous rapporta tous les effets enlevés: les femmes qui avaient témoigné plus d'allarmes, montrèrent aussi plus de reconnaissance, & nous eûmes occasion de remarquer parmi les habitans de ces isles, les sentimens les plus humains & les plus délicats. Ainsi finit cette journée tumultueuse, où la confiance du chef en notre honnêteté, en mon amitié, termina nos différends, & fit renaitre le calme & la joie. J'allai lui faire visite avant notre départ, & nous lui fîmes des présens utiles; il m'en donna à son tour: nous nous embrassâmes, les larmes aux yeux: il vint encore sur notre vaisseau où se rendirent des pirogues remplies de cochons, de volaille & de fruits pour faire des échanges:

il nous accompagna demi-lieue en mer, & revint sur sa pirogue qu'il aidait lui-même à faire voguer.

Tel fut notre séjour à Huaheine, isle qu'un golfe profond sépare en deux péninsules, réunies par un isthme que la mer inonde, lorsqu'elle est haute. Ses collines sont moins élevées que celles d'O-Taïti; mais leur aspect annonce des restes de volcan: on crut y reconnaître un cratère & un rocher de lave: il y a moins de plaines, il y a cependant d'agréables points de vue, & la circonférence de l'isle entière n'excede pas huit lieues. Elle nous fournit beaucoup de cocos & de fruits, & environ trois cents porcs. Un des Insulaires voulut s'embarquer avec nous sur l'Aventure: il s'appellait *O-Maï*, il était de la classe du peuple: cependant il avait beaucoup de pénétration, de la vivacité, des principes honnêtes: il intéressait, & savait éviter de se faire mépriser; il évitait les excès: pour n'être pas ivrogne, il lui a suffi de voir que le bas peuple seul buvait beaucoup: il a su être sobre & retenu, imiter la politesse des gens de Cour, & faire des progrès étonnans dans le jeu d'échec; mais son entendement en général fit peu de progrès; il fut accueilli du roi, du lord Sanwich, des docteurs Banks & Solander. Les plaisirs qu'on

lui procurait, ne lui ôtaient pas le souvenir de sa patrie : il voyait avec contentement approcher l'instant où il pourrait la revoir ; il est parti, chargé de présens, pénétré de reconnaissance des bontés qu'on a eues pour lui, & après avoir été inoculé. Il emporte à ses compatriotes une orgue portative, une machine électrique, une armure complète, point de machines utiles, mais des animaux domestiques qui pourront augmenter la masse des jouissances de ses compatriotes.

Nous fîmes voile pour Ulietée, où je comptais demeurer quelques jours. Nous arrivâmes près du havre d'Ohāmaneno, dans le commencement d'une nuit fort sombre, mais nous fûmes guidés par les flambeaux des pêcheurs ; nous entrâmes dans le havre à la pointe du jour ; nous fîmes sonder, nous nous touâmes réciproquement, & enfin les deux vaisseaux furent assurés sur leurs ancres. Dès lors nous fûmes entourés de pirogues chargées de cochons & de fruits : nous ne pûmes acheter des premiers, parce que nous manquions de place, cependant on nous obligea à en prendre plusieurs qu'on guinda sur le vaisseau, nous fîmes échange de nos clous, & de notre verroterie contre leurs fruits. Par son aspect, cette île ressemble beaucoup à celle d'Otaïti ; elle est trois fois plus grande que

Huahcine; ses plaines sont plus larges, ses collines plus élevées. Un de ses chefs monta sur le vaisseau; il était très-robuste, mais il avait de très-petites mains; ses bras étaient piqués en figures quartées, de grandes rayures noires traversaient sa poitrine, son ventre & son dos. Ses reins & ses cuisses étaient noirs partout. Il prit M. Forster le pere pour son ami, & lui envoya bientôt après une pirogue chargée de noix de cocos & de bananes, sans vouloir rien accepter en retour. Un autre chef nous rendit visite; sa grosseur était extraordinaire: il avait cinquante-quatre pouces de circonférence à la ceinture, & une de ses cuisses en avait plus de trente-un: ses cheveux pendaient en longues tresses flottantes jusqu'au bas de son dos, & ils étaient si touffus, que sa tête en paraissait énorme. Nous allâmes faire notre visite à *O-Reo*, chef de cette partie de l'isle; on nous mena chez lui sans cérémonie; il était assis dans sa maison sur le rivage, & nous reçut avec cordialité; il était d'une taille moyenne, mais très-gros; sa physionomie était pleine d'expression: il badinait avec nous, & riait de bon cœur: sa femme était âgée, ses enfans jeunes, sa fille était petite, & avait des yeux à la chinoise, mais toutes les formes de son corps avaient de l'élégance

& de la grace ; ses manieres étoient engageantes , & sa voix si douce , qu'il n'étoit pas possible de rien lui refuser. Le chef changea de nom avec moi ; c'est la plus grande marque d'amitié qu'ils puissent donner : après nous être fait des présens mutuels , nous retournâmes à bord : quelques Anglais se promenerent au milieu des bocages , cueillirent des plantes , & tuerent quelques oiseaux & entr'autres un martin pêcheur , ce qui affligea beaucoup la fille du roi , & lui donna de l'éloignement pour le chasseur ; les femmes partageaient sa douleur , & le chef les supplia de n'en plus tuer à l'avenir , non plus que des hérons ; mais il leur permit de tuer tous les autres oiseaux. Nous n'avons pu trouver la cause de cette vénération.

Dans une autre visite au chef , il fit jouer une comédie domestique : trois tambours composaient la musique : il y avait huit acteurs : le sujet étoit un vol commis avec adresse ; le voleur y triomphe , quoique par leurs usages , ce crime soit puni de la bâtonnade. Après la piece , nous allâmes dîner à bord , & durant la fraîcheur du soir , nous retournâmes nous promener dans l'isle : nous y apprîmes qu'elle en avait neuf petites à son couchant , dont deux sont inhabitées : nous en visitâmes une , & nous trouvâmes des plan-

tes nouvelles dans ses vallées : le sommet est formé d'une pierre de marne, ses flancs le font de cailloux dispersés : on y trouve quelques morceaux de lave caverneuse, qui semble receler du fer. Les vaisseaux étaient presque toujours environnés de pirogues montées de personnes des deux sexes, qui venaient échanger des fruits & des étoffes contre des grains de verre ou des clous. Vers le soir, en nous promenant, nous découvrîmes un hangard dans lequel était un cadavre, environné d'un boccage épais de différens arbres ; autour le terrain était semé de crânes & d'ossements : nous ne pûmes avoir d'éclaircissements sur ce sujet. Le lendemain de grand matin, O-Reo & son fils vinrent nous visiter : le dernier me fit présent de fruits & d'un cochon. Je lui donnai une hache, je l'habillai à l'Européenne, ce qui lui inspira une vanité singulière. Ils s'amuserent avec nous ; O-Reo fit des marchés avantageux avec ses sujets en notre nom, & nous rendit tous les services, nous fit tous les plaisirs qui dépendirent de lui. Le roi Oo-Ooroo vint aussi nous rendre visite, & nous faire recevoir des présens. Il fut content de notre réception : quelques femmes du peuple restèrent sur nos ponts, & se montrèrent complaisantes pour nos matelots. Ces prostituées se donnaient

le titre de *Dames*, elles avilissaient le titre sans s'ennoblir elles-mêmes. Nous fîmes encore quelques courses le long des côtes , & trouvâmes au nord des criques profondes , des marais remplis de canards & de beccassines fuyardes , parce que les Insulaires en aiment la chair & les poursuivent. J'envoyai une chaloupe & des bateaux dans l'isle d'O-Taha , pour y acheter des bananes & des plantains que je voulais embarquer : ils en revinrent chargés ; les habitans se montrèrent obligeans & hospitaliers , mais voleurs. Le pays & ses habitans , ressemblent aux autres isles de cet archipel , les productions végétales & animales y sont les mêmes. Le chef se nommait O-Tah : il régala ses hôtes d'une comédie ou *heiva* : un grand nombre de pirogues étaient rangées le long de la côte devant sa maison , & dans l'une était un cadavre couvert d'un toit : on en faisait les funérailles. Les Anglais vinrent coucher dans leurs bateaux , & le lendemain ils doublerent la pointe septentrionale de l'isle , & ils virent au dedans de la chaîne des rocs qui la ceint , de petites isles basses couvertes de palmiers & d'autres arbres : ils y achetèrent d'excellentes bananes , & y furent volés : ils ne purent recouvrer leurs effets , qu'après avoir usé de représailles : ils firent

de nouveaux achats de bananes, & remarquèrent une maison très-vaste, remplie d'habitans de différentes familles, & qui semblait être un bâtiment public, élevé pour servir d'asyle aux voyageurs, plutôt qu'une habitation particulière.

Durant l'absence de nos bateaux, j'allai dîner chez O-Reo; j'y portai du poivre, du sel, des couteaux, quelques bouteilles de vin. En arrivant, nous vîmes le plancher couvert de feuilles vertes; nous nous assîmes tout autour: un homme apporta sur ses épaules un cochon fumant qu'il jeta sur les feuilles: un second fut apporté de même: la table était garnie de fruits à pain chauds, de bananes, & de noix de cocos destinées à servir de verre. On se mit à manger sans cérémonie, & rien de plus propre & de mieux apprêté que leurs alimens. Quoique les cochons fussent entiers, toutes les parties en étaient également bien cuites & d'un excellent goût. Le chef & son fils mangèrent avec nous, & on envoyait des morceaux à d'autres qui étaient assis derrière. Les femmes & le bas peuple nous demandaient des morceaux d'un ton très-suppliant: les hommes mangeaient de bon appetit ce qu'on leur donnait, les femmes enveloppaient soigneusement leurs tranches & ne les mangeaient que lorsqu'elles étaient seu-

les : leur empressement , les regards envieux des chefs sur les femmes qui obtenaient quelque chose , nous persuadèrent que ces alimens sont destinés aux riches. O-Reo but avec plaisir du vin de Madère , les matelots & le peuple enlevèrent les restes de notre diné & les dévorèrent : ce qui annonce que le cochon est une viande rare pour le peuple : les insulaires qui se rendaient à notre bord pour avoir les entrailles de ces animaux , le prouvent encore. Ils connaissent une liqueur ényvrante qui se fait avec le poivre , & elle fut la cause peut-être de la désertion de Porea , cet Otahitien qui avait voulu s'embarquer avec nous : il s'enyvra avec une de ses nouvelles connaissances ; son visage était en feu & ses yeux semblaient sortir de sa tête. Il recouvra sa raison ; mais parut accablé de honte : le poivre passe pour un signe de paix , peut-être parce que s'enyvrer suppose de la bonhomie : on est puni de cet excès par la maigreur , les yeux rouges , la peau écailleuse & tachée : suivant toute apparence , la plante du poivre engendre la lèpre.

Le lendemain nous fumes surpris de ne voir aucun insulaire : nous nous rendimes à terre : la maison d'O-Reo était déserte : il s'était enfui avec sa famille : quelques habitans qui se laissè-

rent atteindre, se plaignirent qu'on avait tué quelques-uns des leurs, & ne pouvant rien comprendre à ces plaintes, je me rendis chez le roi de l'isle, nous l'aperçûmes dans une pirogue; il débarqua & s'enfonça dans l'intérieur du pays: d'autres Indiens nous attendirent & nous prièrent de les suivre; mais cette histoire toujours plus mystérieuse à nos yeux m'inquiétait, & nous étions sans armes: je revins dans la chaloupe & lui fit suivre les pas du chef. Nous parvinmes enfin à une maison où l'on nous dit qu'il était; nous débarquâmes. Sa femme, dont l'air était respectable, vint à nous & se jeta dans nos bras en versant des larmes. Je lui donnai le bras, je trouvai le chef assis à l'ombre d'une maison devant laquelle il y avait une vaste cour remplie d'insulaires; je l'abordai, il jeta ses bras autour de mon cou & fondit en larmes: tous les assistans pleurèrent aussi: l'étonnement ne me permit pas de pleurer comme eux. Enfin après bien des questions, j'appris la cause de tant d'affliction & de tant d'effroi; l'absence de nos bateaux qui étaient à O-Taha, leur faisait craindre que les Anglais qui les montaient, n'eussent déserté, & que je n'employasse des moyens violens pour les recouvrer. Quand nous leur eûmes protesté que les chaloupes reviendraient,

ils recouvrèrent le calme & la gaité, & ils convinrent que personne n'avait reçu de blessures ni d'offenses : nous retournâmes à bord, on annonça partout que la paix était faite, & les Indiens se rendirent aux vaisseaux comme à l'ordinaire. Ce fut pendant ce tumulte que Porea disparut, effrayé peut-être du tumulte, ou entraîné par la maîtresse avec laquelle il s'était enyvré.

Après avoir fait une bonne provision de rafraichissemens, je me décidai à partir le lendemain, & j'en informai O-Reo qui vint me voir encore avec son fils & quelques amis, suivi de plusieurs pirogues chargées de cochons & de fruits; les Indiens nous disaient : *Je suis votre ami, prenez mon cochon & donnez - moi une hâche* : mais nos ponts en étaient remplis ; cette île nous en avait fourni quatre cent, dont quelques-uns pesaient cent livres & davantage, d'autres quarante à soixante livres. Le chef ne nous quitta que lorsque nous fûmes sous voile, qu'après m'avoir embrassé, & demandé dans quel tems je reviendrais : ces bons insulaires nous virent partir en versant des larmes, plusieurs Anglais les remarquèrent avec insensibilité : c'est l'effet de notre éducation si vantée.

A la place de l'Otahitien qui nous avait quitté,

nous acceptâmes l'offre d'un insulaire qui voulut nous suivre, il n'était pas le seul : celui-ci âgé de dix-sept à dix-huit ans, s'appellait Edidée & était né dans Balabola : la peinture de la rigueur de notre climat, des travaux & des dangers auxquels nous allions être exposés, de nos mauvais alimens, ne purent le détourner de sa résolution. Nous partimes & dès que nous fumes dehors du hâvre, nous aperçûmes une pirogue qui nous suivait : je l'attendis : elle nous apportait de la part d'O-Reo, des fruits grillés & des racines. Après avoir reconnu son honnêteté par des présens, je cinglai à l'ouest avec l'Aventure, pour entrer dans le parallèle des isles de Middelbourg & d'Amsterdam, pour y toucher si je le jugeais convenable, avant de me rendre de nouveau à la Nouvelle-Zélande. Toutes les nuits je mis en panne, pour ne point laisser échapper de terres. Nous étions bien portans & pleins de courage ; il n'y avait point de scorbutiques sur nos vaisseaux ; nos provisions fraîches, nous promettaient la santé pour longtems : nous tuâmes & salâmes les animaux malades, afin de conserver leur chair plus saine & plus succulente que celle que nous avions apportée d'Angleterre.

Edidée fut très-malade du mal de mer. Cependant

pendant à la vue de Bolabola, il eut assez de force pour nous dire qu'il y était né, & qu'il était parent de son roi qui était alors dans l'isle de Mowrua, que nous vîmes l'après midi: elle est composée d'une montagne conique & dont les productions sont les mêmes que celles de ses voisines. Edidée se rétablit le lendemain; & mangea un morceau de chair de poisson crû qu'il trempait dans l'eau de mer; mais auparavant, il en offrit un morceau à sa divinité en prononçant une espece de prière: ce qui annonce que ses compatriotes ont des principes de religion.

Le 23 Septembre, à dix heures du matin, on vit la terre du haut des mâts; nous l'approchâmes; elle était composée de trois ou quatre petits islots réunis par des brisans: ils ont une forme triangulaire & six lieues de circuit; ils sont couverts de bois, la côte est sablonneuse, revêtue çà & là de verdure: rien n'y annonçait des habitans; je lui ai donné le nom d'Hervey; & ne voulant pas perdre du tems, je poursuivis ma route: le 25; nous eûmes consumé nos fruits; il fallut recourir au biscuit; mais il nous restait encore du porc frais. Nous vîmes divers oiseaux parmi lesquels en était un qu'on ne rencontre gueres que près des côtes; ce qui nous fit con-

jeclurer que nous avions passé près d'une grande terre. Le 15 Octobre , nous vîmes l'île *Middelbourg* & d'autres petites répandues à quelque distance. Nous n'aperçûmes en rasant la première aucun bon mouillage , & nous cinglâmes vers *Amsterdam* que nous avions en vue ; mais à peine l'eûmes-nous fait que nous découvrîmes sur *Middelbourg* un lieu propre à aborder ; nous y courûmes. Nous apercevions des plaines au pied des collines & des plantations de jeunes bananiers : le jour ne faisait que poindre & nous voyions plusieurs feux briller entre les bois : bientôt nous distinguâmes des hommes sur la côte , ils lancèrent leurs pirogues à la mer & ramerent vers nous. L'un d'eux vint nous présenter une racine de poivrier , & après avoir touché son nez avec cette racine en signe d'amitié , il s'assit en silence sur le pont. Je lui offrit un clou ; il en parut satisfait : il était nud jusqu'à la ceinture ; de là , une étoffe semblable à celle de Taïti , brune & collée , lui pendait jusqu'aux genoux : sa taille était moyenne , son teint chatain , ses traits réguliers & doux : sa barbe était coupée , ses cheveux noirs frisés en petites boucles & brulés à la pointe ; sur ses bras étaient des taches circulaires , formées de cercles concentriques de points tatoués ; d'autres

piquures noires étaient dispersées sur son corps : un petit cylindre était suspendu à chacun des trous de son oreille ; sa main gauche manquait du petit doigt. De nouvelles pirogues s'avancèrent , quelques Indiens monterent a bord , touchèrent nos nez , & par leur confiance en nous , nous en donnerent pour eux. Je résolus de relâcher parmi eux , je trouvai un mouillage & jettai l'ancre : nous fûmes bientôt environnés de vendeurs d'étoffes & de clous , &c. ils faisaient beaucoup de bruit : leur langage n'est pas désagréable ; mais il a un ton chantant. Je fis présent à un chef d'une hache , & de clous de fiche qui le rendirent content ; son maintien était très-libre & très-déterminé ; il admirait nos étoffes & nos toiles : nos manieres l'attachèrent à nous , & il nous suivit lorsque nous débarquâmes dans une crique formée par des rochers qui la mettaient à l'abri de la houle : on nous reçut avec des acclamations : les insulaires étaient sans armes , & ils nous ferraient de si près que nous avions de la peine à débarquer : ils semblaient plus empressés à donner qu'à recevoir , car les plus éloignés nous jetaient leurs étoffes & se retiraient sans rien attendre ; autour de nous , on en voyoit qui nageaient en nous montrant des anneaux d'écaille de tortue , des hameçons de

naire de perles qu'ils voulaient vendre. Le chef fit faire place, & les insulaires nous portèrent à terre sur leur dos; il nous mena dans son habitation à quatre cents pas de la mer, au fond d'une belle prairie, ayant à ses côtés des plantations qui annonçaient la fertilité & l'abondance : l'intérieur était séparé par des cloisons d'osier & le plancher couvert de nattes : le peuple nous entourait. Je fis jouer de la cornemuse; le chef fit chanter trois femmes; leur chant est musical & harmonieux, plus savant que celui d'O-Taïti. Durant ce concert, un vent léger embauma l'air d'un parfum délicieux que répandaient des espèces d'orangers à fleurs blanches, plantés derrière la maison. Bientôt on nous offrit du fruit de ces arbres. Nous allâmes dans une autre maison du chef, ombragée par des arbres fruitiers; on nous y donna des bananes & des cocos; ils mâcherent de la racine de l'Eava, qu'ils mirent dans un grand vase de bois; ils y jetterent de l'eau, & la laissant reposer, ils la verserent dans des feuilles vertes fabriquées en coupes & nous en donnèrent à boire. J'en bus seul; la même coupe ne sert qu'une fois.

On ne peut recevoir d'une manière plus cordiale que celle de ces aimables insulaires; ils étaient sans défiance; & tout en eux nous an-

nonçait que nous étions les bien-venus. Nous nous promenâmes aussi dans la campagne, & nous nous séparâmes pour la mieux examiner : la prairie était environnée d'une haie de roseaux diagonalement entrelassés & couverts de lianes en fleurs d'un beau bleu de ciel ; des portes composées de planches, suspendues à des gonds, y offraient une entrée & les font communiquer de l'une à l'autre ; elles se fermaient elles-mêmes : on voyait par-tout des jardins & des habitations dans ces bocages ; leurs possesseurs sont plus actifs que les Otahitiens sans être aussi voleurs : leurs arts, leurs manufactures, leur musique sont plus perfectionnés ; mais les premiers ont plus d'étoffes & plus d'opulence, des habitations plus spacieuses & plus commodes. Ceux-ci jouissent de plus d'égalité, ils sont plus musculeux ; ils ont le nez plus aquilin, la lèvre moins grosse, les traits plus oblongs : le corps des femmes pourrait servir de modèle aux artistes ; mais leurs jambes & leurs pieds sont trop gros. On n'y distingue un chef que par l'obéissance qu'on rend à ses ordres. Les uns étaient couverts d'étoffes peintes en échiquier, d'autres de nattes : un coquillage de nacre de perles pendait sur leur poitrine : les femmes avaient aussi des colliers de plusieurs rangs de coquillages, entre,

mêlées de graines ou de dents de poisson , ils se servent de peignes composés de dents d'un bois jaune, jointes ensemble avec élégance par un tissu de fibres de noix de cocos : les petits bancs y sont communs : on y voit des vases plats pour leurs alimens, & des spatules de bois de massue pour fouetter la pâte du fruit à pain. Leurs massues sont pesantes & présentent un rhomboïde à l'extrémité, qui s'arrondit vers le manche ; plusieurs étaient plates & pointues ; d'autres avaient de longs manches, toutes étaient ciselées & sculptées avec une patience incroyable : leurs lances étaient du même bois & travaillées avec le même soin. Leur arc, long de six pieds, cannelé en dedans, forme une légère courbe quand il est relâché, & lorsqu'ils le bandent, ils le tirent en sens contraire de sa courbure, de manière qu'il devient parfaitement droit & forme ensuite la courbe de l'autre côté ; leur trait est de bambou, & de bois dur à la pointe. La multitude de leurs armes répond mal à leur caractère pacifique ; sans doute ils font la guerre à leurs voisins. Ils nous vendirent ce que nous voulûmes pour des clous ou des grains de verre ; la lépre, les ulcères cancéreux attaquent quelques-uns de ces Indiens.

Nous revînmes dîner à bord : le chef nous

y suivit , mais ne mangea rien ; en revenant à terre , nous fîmes pousser des cris de joie aux insulaires : tandis qu'on faisait des échanges , Mt. Forster le fils & notre dessinateur couraient la campagne : ils trouverent un petit sentier qui débouchait au milieu d'une grande & belle plaine couverte de riches pâturages , terminée par une promenade délicieuse , formée de quatre rangs de cocotiers , laquelle conduisait à des plantations régulières d'ignames & de bambous , au delà desquelles était une vallée cultivée qui renfermait une prairie revêtue du gazon le plus fin & entourée de grands arbres touffus ; un vent léger les rafraichissait ; une foule d'oiseaux gazouillaient de tous les côtés : ce lieu était romantique , il n'y manquait qu'une fontaine & l'on n'en trouve pas dans l'isle. A gauche , ils découvrirent une promenade couverte qui menait à une petite montagne formée de petits morceaux de roches de corail , environnée d'une palissade de bambous , couronnée de casuarinas & de deux huttes : l'une renfermait un cadavre , l'autre était vuide. Ils rencontrèrent des insulaires qui les regarderent peu : l'explosion des fusils n'excita ni leur admiration , ni leur crainte ; le seul sentiment qu'ils nous montraient , était celui de la bienveillance.

Le chef nous offrit dans sa maison des fruits & des légumes cuits à l'étuvée; puis il nous conduisit dans diverses plantations: nous n'y vîmes que des cochons & de la grosse volaille; mais on ne paraissait pas disposé à nous en vendre, non plus que des fruits. Je fus fâché que la saison ne me permit pas de rester plus long-tems dans cette île, car nous étions enchantés du pays & de l'accueil de ses habitans. Tandis qu'on mettait sous voiles, je pris congé du chef, assis sur l'herbe, au milieu d'une foule d'insulaires avec qui nous ne pûmes converser que par signes, quoique leur langue eut beaucoup d'affinité avec celle d'Otaïti. Le chef nous accompagna jusqu'aux vaisseaux; il s'y appropriait tout le commerce, mais n'échangeait rien à terre: il nous quitta quand il nous vit éloigner. Cette île est abondante en cannes de sucre & en poivre ényvrant.

Je cinglai vers l'île Amsterdam; ses habitans vinrent au devant de nous dans leurs pirogues; ils essayèrent même en vain de monter sur nos vaisseaux encore à la voile: l'île paraît unie, peu élevée, couverte de plantations; sur la côte on déployait de petits pavillons blancs, & nous hissâmes le drapeau St. George pour leur répondre. Parvenus à la côte occidentale, les Indiens

s'avancèrent sous les flancs du vaisseau , & y monterent sans cérémonie : ils nous inviterent à venir dans leur isle , & nous montrèrent un mouillage : nous y jettâmes l'ancre sur une plage escarpée : ils nous environnaient en pirogues , plusieurs accouraient à la nage & tous apportaient des étoffes , des nattes , des outils , des armes , des ornemens que nos matelots achetaient avec leurs propres habits , ce que je crus devoir empêcher : je voulus qu'on ne commerça qu'en comestibles , & alors on nous apporta des bananes , des noix de cocos , des cochons , de la volaille , qu'on paya avec des clous & des étoffes d'Europe : on y acheta des pigeons , des tourterelles , de jolis perroquets apprivoisés. Oedidéc y acquit des plumes rouges. Attago , l'un des chefs , me fit un présent d'étoffes & changea de nom avec moi ; il nous indiqua un autre mouillage devant une crique étroite où il était facile d'aborder ; nous débarquâmes au milieu d'une foule d'Indiens qui nous reçurent avec cordialité. Attago leur fit former un cercle autour de nous , & nous leur distribuâmes des présens ; je désirais visiter l'intérieur des terres , & mon nouvel ami nous y conduisit. Nous arrivâmes dans une prairie ouverte , à l'un des côtés de laquelle était une espèce de temple , long de vingt pieds , large de

quinze , construit sur une montagne faite à force de bras , entourée de murs , de rochers de corail , dont quelques - uns avaient neuf pieds de long , sur quatre de large : la prairie est couverte d'un verd gazon : trois vieillards sortirent du temple & nous firent une harangue , puis ils s'affirent parmi nous. Attago nous en fit voir toutes les parties : on y monte par une pente douce , autour est un chemin d'un beau sable : il était construit comme les cabanes avec des poteaux , & des solives couvertes de feuilles de palmier ; l'espace du toit au sol , est rempli en forme de murs par de grosses nattes ferrées faites de feuilles de palmier : un beau gravier couvrait le plancher , excepté au centre formé en quarré oblong , haut de six pouces & couvert de cailloux bleus : deux figures mal sculptées en bois , longues de deux pieds , en occupaient les deux coins. Je demandai à Attago si c'étaient des Dieux , & il les prit , les mania comme un morceau de bois : c'était me répondre négativement. Je crus devoir faire une offrande à l'autel , & laissai sur les cailloux bleus , des clous , des médailles & autres objets qu'Attago mit sans façon dans sa poche. La montagne était au milieu d'une espèce de bosquet composé de plusieurs arbres. On nous conduisit ensuite dans la campagne par un chemin large de seize pieds ,

& aussi uni qu'un boulingrin, où plusieurs autres routes bordées de roseaux & d'arbres venaient aboutir. Je ne voyais pas un pouce de terrain en friche. Partout on retrouvait le même spectacle ; partout la nature y est aidée de l'art. Ces promenades délicieuses étaient remplies d'Indiens qui allaient aux vaisseaux, ou en revenaient : ils nous ouvraient le passage avec soin. Nous vîmes ailleurs d'autres temples, & un plus grand que les autres, près duquel était la maison d'un vieux chef qui nous accompagnait ; on nous y fit arrêter & nous y mangeâmes des fruits. Le plus vieux des Prêtres m'y adressa une harangue que son voisin lui soufflait, quand il paraissait manquer de mémoire ; le peuple se taisait pendant le discours, mais sans y faire beaucoup d'attention. Nous revînmes à bord où un vieillard presque aveugle vint nous trouver ; Attago m'apprit qu'il était un homme de distinction, & je le fis asseoir à table auprès de nous ; il mangea peu, but deux verres de vin, puis s'en retourna. Attago vint alors se mettre à table, ce qu'il n'avait osé faire devant le vieillard. Nous revînmes sur le rivage & y trouvâmes notre astronome embarrassé, parce qu'un Indien lui avait volé ses fouliers & ses bas, qu'il avait ôtés pour ne pas les mouiller en descendant sur la grève. Attago les lui fit ren-

dre : il nous mena vers un grand étang d'eau douce où nous pouvions faire de l'eau , & pendant ce tems le commerce nous procura des provisions utiles. Nous parcourûmes l'isle : le sol en est de niveau, le fond en est par-tout de corail qui ne peut se former que sous l'eau ; mais le terreau, les herbages , les bois qui la couvrent, les hommes qui l'habitent, prouvent que son émerfion est ancienne. En errant dans les campagnes, nous vîmes un bocage charmant par son irrégularité. Un immense casuarina dominait sur tous les autres arbres , & ses branches étaient chargées de chauve-fouris noires de l'espèce du vampire , attachées aux rameaux par leurs griffes crochues , & souvent la tête en bas : elles doivent faire de grands ravages dans les vergers , parce qu'elles vivent de fruits ; aussi les insulaires inventent-ils des moyens pour les prendre : l'un d'eux avait imaginé une cage d'osier faite en nasse où l'oiseau pouvait entrer , mais non sortir. Nous vîmes divers temples qui nous parurent être aussi des cimetières : l'un d'eux était au milieu d'une plaine verdoyante , enfermée de tous côtés par des arbres & des arbrisseaux touffus , & surtout par des casuarinas , des pandang & des palmiers - sagou sauvages. Une allée de baringtonias en fleurs , aussi gros que les

chères les plus élevés fermait un de ses bords. Nous continuâmes plus loin notre promenade : les maisons étaient la plupart désertes ; leurs possesseurs étaient au marché : toutes étaient nées & situées parmi des arbrisseaux odoriférans : les hommes que nous rencontrâmes ne nous montraient ni curiosité, ni défiance ; ils ne nous parlaient que sur le ton de l'amitié. Arrivés sur les côtes de la mer, nous achetâmes un bouclier plat d'un os blanc & poli comme l'ivoire, d'environ dix-huit pouces de diamètre, & on nous donna un instrument de musique composé de huit ou dix petits roseaux, dont on jouait en le glissant en arrière & en avant le long des lèvres ; il produisait des notes différentes, mais aucun ne renfermait toute une octave. Les femmes de cette île chantent assez bien, & battent la mesure fort exactement en faisant claquer leurs doigts. Plusieurs d'entr'elles venaient autour du vaisseau, nageant & jouant comme des animaux amphibies ; elles monterent nues à bord & s'y livrerent aux matelots ; mais il paraît qu'aucune n'était mariée : aucune ne resta sur le vaisseau après le coucher du soleil ; elles allerent avec d'autres habitans passer la nuit à l'ombre d'un bois qui bordait la côte, & où ils allumèrent beaucoup de feux, l'ardeur du commerce

ne leur permit pas de se rendre à leur habitation : nos marchandises étaient d'un grand prix à leurs yeux ; ils donnaient un monceau de bananes ou de cocos pour un clou , qu'ils enfonçaient dans leur oreille ou suspendaient à leur cou : leur volaille est d'un goût excellent , son plumage est très - luisant & offre un mélange agréable de rouge & de jaune.

Attago , qu'on eut de la peine à fixer , tandis que notre dessinateur en faisait le portrait , ayant vu par hasard un chien courir sur le pont , ne put cacher sa joie , & mettant ses mains sur sa poitrine , il répéta plus de vingt fois le nom de *goorrée* , qui signifie chien dans la langue de la Nouvelle Zélande. Nous lui donnâmes un mâle & une femelle , & il nous quitta transporté de plaisir. La connaissance du nom de cet animal qui n'est pas dans cette Isle , leur vient peut-être , par tradition , de leurs ancêtres , lorsqu'ils vinrent pour habiter le pays , ou de leur commerce avec un pays qui en renferme : ou peut-être ils en ont eu autrefois & la race en a été détruite.

Le commerce continuait autour des vaisseaux & à terre ; les chefs nous faisaient des présens que nous reconnaissons par des dons de chemises , de drap , dont ils se paraient avec une va-

nité d'enfant : mais le vice-roi s'appropriait tout ce que nous donnions aux autres. Parmi ces Insulaires , il en était dont les cheveux étaient poudrés avec de la chaux qui les brûlait ; ils ont de la poudre bleue & de l'orangée : ce goût y paraît excessif. Ils apprêtent les alimens comme à Taïti ; dans un four sous terre ; ils ont la même hospitalité. Quand nous eûmes pourvu nos vaisseaux de rafraichissemens , je permis aux équipages d'acheter des curiosités , & ils les rechercherent avec une ardeur qui les rendit l'objet de la dérision des naturels. Plusieurs de ceux-ci commirent des vols très-hardis : je fis tirer sur l'un d'eux sans le blesser ; les Insulaires le virent sans s'en effrayer , & sans discontinuer le commerce dans lequel notre ami Attago nous fut très-utile. Comme je me proposais de partir , j'allai faire un présent au vieux roi qui pouvait bien n'être que le chef des Prêtres : en débarquant , on m'apprit qu'un homme d'un rang plus élevé que tous ceux que nous avions vus , m'avait demandé : on lui témoignait un respect extraordinaire : en l'approchant , on se prosternait à terre & mettait sa tête entre les pieds : personne n'osoit passer devant lui sans sa permission : il s'appellait *ko-Haghéetoo-fallango*. Je le trouvai assis avec une gravité si stupide & si sombre , que je le crus un idiot

révéré du peuple : je le saluai , je lui parlai ; il ne répondit point , ne se détourna point , ne fit point attention à moi. J'allais le quitter , lorsqu'un jeune homme m'assura de nouveau qu'il était le roi de l'isle : je lui fis des présens ; il souffrit qu'on les mit sur lui & autour de lui , sans dire un mot , sans bouger sa tête , toujours immobile comme une statue ; je le laissai , & il se retira. A peine fus-je arrivé au vaisseau qu'il m'envoya vingt paniers de bananes grillées , des ignames , des fruits à pain , un cochon roti : je fus convaincu alors de la dignité de ce chef imbécile. Le vieux prêtre était avec lui : il buvait une quantité prodigieuse d'eau de poivre ; chaque soir il s'en enyvrait , & il n'est point étonnant s'il avait la peau écaillée , les yeux rouges , & s'il était maigre : il avait une fille qui avait les traits réguliers & le teint plus blanc que la plupart des femmes de l'isle : ce qui annonce déjà l'effet du luxe & de l'inégalité.

La réception amicale qu'on nous fit dans ces isles , nous leur fit donner le nom d'*Isles des Amis*. C'est aussi ce que Bougainville appelle l'*Archipel des Navigateurs*. Depuis Tasman , aucun Européen n'y avait abordé , & la description qu'il en fait , prouve que dans cet espace de
tems ,

tems , ils n'avaient changé ni de mœurs , ni d'habillemens , ni de caractères , ni de maniere de vivre , qui semble avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de Taïti : la différence peut venir de celle du pays ; l'un montueux & hérissé de forêts , l'autre uni & ne formant qu'une vaste prairie ; dans le premier , il y a plusieurs rivières & des ruisseaux nombreux d'une eau limpide & salutaire , le dernier n'a que des eaux de pluie conservées dans des marais ou des citernes sales : dans celles-là , le sol est riche & profond ; dans celles-ci , il n'est qu'une légère couche de terre sur des rocs de corail : de-là vient le plus ou le moins de pirogues qu'on trouve dans ces isles ; des maisons grandes & commodes sur l'une ; petites & basses sur l'autre ; les maladies de la peau communes à Amsterdam , rares à O-Taïti ; le luxe & la mollesse répandent dans cette dernière isle , l'activité , la force , l'économie qu'on ne remarque pas dans la première.

Tandis que les vaisseaux démaraient , j'allai à terre reconnaître par des libéralités les dons du roi : dès qu'on le vit s'approcher , on nous dit de nous asseoir : il s'assit aussi sur un côteau à quinze pas de nous , & nous nous regardâmes en silence ; puis voyant qu'il ne bougeait point , je le saluai , & me plaçai à son côté. Je lui donnai

des miroirs, des cordons, des grains de verre, des clous, une scie, une bouilloire d'airain, du drap rouge, une chemise que je mis sur son dos sans pouvoir le faire remuer : ses bras restèrent immobiles & pendus à ses côtés. Il ne répondit rien à tout ce que je pus dire, mais il conversa avec Attago, avec une vieille femme, & il riait en dépit de sa gravité stupide. Puis il se leva, & se retira. Nous allâmes dans un autre cercle, où était assis le vieux chef ou prêtre : nous avions tout donné à l'autre, & nous ne savions quel don lui faire, lorsqu'en fouillant dans nos poches, nous trouvâmes encore de quoi satisfaire lui & ses amis. Il avait un air de dignité naturelle, & se montrait grave sans imbécillité. Il lui arrivait souvent de se mettre tout-à-coup à prier ; mais les assistans n'y faisaient point attention.

Nous retournâmes à bord, accompagné d'Attago à qui je fis des présens, & qui me pressa beaucoup de revenir avec des marchandises : ce bon Infulaire nous fut très-utile, dans tous les momens du jour, à bord ou à terre, il était toujours prêt à nous rendre tous les services qui dépendaient de lui ; & il nous en coûtait peu pour récompenser sa fidélité.

En levant l'un de nos cables, il rompit au milieu

de sa longueur , parce qu'il avait été rongé par les rochers , & nous perdîmes l'ancre ; un second fut endommagé. Nous nous procurâmes dans cette île cent quarante cochons , & autant d'ignames , de bananes , de cocos que nous en pûmes placer. Nous y trouvâmes des plantes nouvelles , des oiseaux inconnus , & une nouvelle écorce de jésuite ou *cinchona* aussi efficace que celle du Pérou. On y trouve la canne à sucre , & un fruit semblable au brugnon. Nous y laissâmes toutes les graines de nos jardins. On ne voit ni bourgs , ni villages dans les îles des Amis ; chaque maison a sa plantation qui l'entoure : le plancher des maisons est un peu élevé , couvert de nattes épaisses & fortes : d'autres les ferment du côté du vent , & le reste est ouvert : tous les meubles consistent en des vases de bois , des coquilles de noix de cocos , des coussins ou escabeaux à quatre pieds ; le vêtement & une natte y servent de lit. Les seuls quadrupèdes qu'on y voit , sont les cochons & de petits lézards ; la volaille y est excellente : on trouve des pigeons , des tourterelles , des parrots , des perroquets , des chouettes , des foulques au plumage bleu , différens petits oiseaux , & de grosses chauve-souris. Rien ne montre mieux l'industrie des habitans que leurs pirogues , & leurs reseaux : les pre-

mieres sont faites de différentes pieces si bien unies ensemble par un bandage, qu'il est difficile d'en appercevoir les jointures : les attaches sont en dedans , retenues par des coches, ou derriere des bossés préparées dans ce but sur les bords & aux extrémités des planches qui forment le bâtiment.

Les hommes & les femmes y sont de la même taille que les Européens : le teint de tous est d'une légère couleur de cuivre, ils ont des traits réguliers , & sont vifs , gais , animés : les femmes y sont babillardes , joyeuses, libres & cependant modestes : leurs cheveux sont noirs : ils les portent courts : ils se rasent , & ont de belles dents jusques dans un âge avancé. Les hommes s'y tatouent du milieu de la cuisse à la hanche : les femmes ne le font que sur les bras & les doigts. Ils sont nuds , & oints de la ceinture en haut : une piece de natte ou d'étoffe pend de là jusqu'aux genoux. Leurs ornemens sont des amulettes, des coquillages, des nacres de perles ; des écailles de tortues, des colliers & bracelets d'os, des anneaux d'écaille très - bien faits. Les femmes ont quelquefois un tablier fait des fibres extérieures de la coque des noix de cocos , parsemé de morceaux d'étoffes coupés en étoiles, en demi-lunes, en quarrés, garni

de coquillages , & couvert de plumes rouges : ils fabriquent des étoffes , comme à O-Taïti , moins fines , mais plus durables , & les teignent en différentes couleurs ; ils font des paniers , des nattes , & tous leurs ouvrages montrent qu'ils ont du goût pour le dessin. Les femmes chantent dans leurs momens de loisir : ils ont deux instrumens de musique : nous avons parlé de l'un d'eux ; l'autre est une grande flûte de bambous à quatre trous , dont ils jouent avec le nez : leur tambour est un arbre creux , qui rend un son sourd , moins musical que celui d'un tonneau vuide. Pour saluer , ils frottent leur nez ; pour remercier , ils mettent sur la tête ce qu'on leur donne ; le plus grand nombre d'entr'eux manquent d'un doigt , souvent de deux : c'est une mutilation qu'ils se font à la mort de leurs parens ; ils se brûlent près de l'os de la joue , ils s'y font des incisions , & sans doute par remède. On n'y voit ni malades , ni boiteux , ni estropiés. Ils paraissent soumis à des chefs qui reconnaissent un supérieur : ils cultivent , & ne vivent que du produit de leur culture ; personne n'y manque de ce qui est nécessaire à la vie ; la joie est sur tous les visages , l'aisance est répandue dans toutes les classes du peuple ; ils vivent sous un climat sain , où il n'y a ni froid

ni chaleur extrême; la nature ne leur a refusé que de l'eau douce; on n'y voit pas un ruisseau. Nous connaissons trop peu leur religion pour en parler.

Comme nous allions mettre sous voile, nous reçûmes la visite de quatre hommes dans une pirogue, qui vinrent pour nous réjouir avec leur tambour: nous récompensâmes leur intention, & primes cette occasion d'envoyer à notre ami Attago du froment, des pois & des fèves que j'avais oublié de lui donner. Nous cinglâmes ensuite vers le détroit de la Reine Charlotte pour y renouveler notre provision de bois & d'eau, & tenter de nouvelles découvertes au midi & à l'orient.

Le 8 Octobre, nous découvrîmes l'isle *Pils-tart*, plus remarquable par sa hauteur que par son circuit: elle n'est formée que par deux hautes montagnes que sépare une vallée profonde: l'oiseau nommé paille en queue par les Français, *pilstart* par les Hollandais, lui a fait donner son nom; nous n'y abordâmes pas. Bientôt nous quittâmes la Zone Torride, & des troupeaux d'oiseaux de mer nous suivirent: nous vîmes aussi durant la nuit des meduses que nous reconnûmes à leur lueur phosphorique: elles étaient si lumineuses, que le fond de la mer

semblait contenir des étoiles plus brillantes que le firmament.

Le 21 , nous découvrîmes les côtes de la Nouvelle-Zélande ; je désirais communiquer avec les habitans situés vers le nord de cette double isle & leur donner des cochons , des poules , des graines , des racines qu'ils n'avaient pas : nous approchâmes de la côte autant que nous le pouvions sans danger : elle est blanche , escarpée , & nous découvrîmes les huttes des naturels placées sur le haut des rochers comme les nids des aigles : ils ne paraissaient pas vouloir approcher de nous. Nous n'étions plus qu'à trois lieues de Black-Head , lorsque quelques pirogues se détachèrent du rivage : dans l'une d'elles étaient deux Indiens qui nous parurent être des chefs : nous leur donnâmes les animaux & les graines que nous désirions répandre dans ce pays ; mais ils leur firent bien moins de plaisir qu'un grand clou que je leur offris : en s'éloignant ils les regardèrent cependant avec plaisir , & s'ils en ont eu quelques soins , le pays s'en trouvera bientôt peuplé ; Œdidée leur en avait fait sentir le prix , & par reconnaissance , le Zélandais nous avait laissé sa hâche de bataille dont la tête bien sculptée était ornée de plumes rouges & de poils blancs de chien. Nous continuâmes notre route

au sud, nous eûmes des grains violens, & un tems obscur qui nous força de n'aller qu'avec nos basses voiles. Le ciel s'éclaircit le lendemain & nous étions vis-à-vis le Cap Turn-Again, où le calme nous retint; il fut suivi d'un orage qui nous obligea de plier nos voiles, nous découvrions la pointe septentrionale d'Eaheinomauwée; le calme ne nous permit pas de le dépasser, & l'orage qui s'éleva de nouveau plus furieux qu'il n'avait été encore, nous mit en danger. Il fallait nous soutenir contre cet orage & des vagues aussi élevées que les montagnes. Nous fumes battus de cette tempête pendant deux jours. Une côte remplie de hautes montagnes ne nous protégeait pas contre les vagues qui se prolongeaient au loin, & que les rafales dispersaient en vapeurs qui obscurcissaient la surface de la mer; le soleil donnant sur cette écume blanche éblouissait nos yeux. Nous roulions çà & là à la merci des flots; les lames inondaient notre vaisseau, leur choc l'ébranlait, & relâchait les manœuvres, tout y était en confusion: dans l'un de ces roulis, une caisse d'armes fut arrachée de sa place & vint donner sur le grillage du plat bord où un volontaire aurait été écrasé, s'il ne s'était placé dans l'angle qu'elle fit avec le bord du vaisseau. L'aspect de l'océan était alors

superbe & terrible : tantôt au sommet d'une grosse vague , nous contemplions une vaste étendue sillonnée par un nombre infini de profonds canaux : d'autres fois la vague se brisait sur nous & nous plongeait dans une vallée d'où nous voyions une nouvelle montagne s'élever à nos côtés , & de sa tête écumeuse & chancelante , menacer de nous engloutir. La nuit amena de nouvelles horreurs ; l'eau remplissait les lits , & le rugissement des vagues , le craquement des couples & le roulis , les imprécations des matelots nous privaient du repos ; à minuit le vent diminua , le calme renâquit , & nous revînmes vers la terre dont la tempête nous avait écartés : les oiseaux nous environnaient , & nous vîmes une albatrosse sans doute fatiguée par l'orage , dormir tranquillement sur l'eau. Nous fîmes de nouveaux efforts pour atteindre le Cap Palliser & gagner le détroit. Nous profitions de tous les momens , de tous les vents pour nous en approcher ; cependant après trois jours de tentatives nous en étions encore à trois lieues ; mais bientôt un grand vent nous força de gouverner au sud-ouest , & nous sépara de l'Aventure que le jour ne nous montra plus près de nous. Nous continuâmes notre route au couchant ; le vent devint enfin plus favorable , &

j'aurais suivi la côte de l'isle méridionale où un abri paraissait s'offrir, si nous n'avions perdu l'Aventure que nous devons retrouver dans le détroit de la Reine Charlotte.

En nous approchant de la terre, nous vîmes de la fumée en divers endroits, signe certain qu'elle était habitée; nous trouvâmes fond à une lieue du rivage; cependant nous cinglâmes à l'est pour découvrir l'Aventure avant le jour: nous ne la vîmes point & revîrâmes de bord. Le 31, à midi, les montagnes de neige nous restaient à douze ou quatorze lieues: des vents violens qui séparaient des instans de calme nous tourmentèrent; nous entrâmes dans le détroit; puis nous en fumes repoussés: dans cette agitation je découvris un nouveau passage, & je résolus de le gagner; le flot nous aida & nous fîmes voile dans la baie le long du rivage occidental; mais le vent & le jussant commençant à nous traverser à la fois, nous jettâmes l'ancre. Les environs de cette baie sont des montagnes noirâtres & pelées, d'une grande élévation, s'avancant en longues pointes vers la mer. Ce misérable pays était habité, trois pirogues s'approchèrent de nous; trois ou quatre des Indiens qui les montaient, vinrent à bord: leurs vêtemens étaient sales; la fumée & l'ordure ren-

daient leur teint de couleur d'un jaune noir ; ils exhalaient l'odeur du poisson pourri qu'ils mangent , & de l'huile rance dont ils s'oignent ; ils regardèrent avec indifférence deux poules & deux coqs que je leur donnai , des clous leur firent plaisir. Nous sortîmes de la baie & fîmes route dans le détroit : le vent s'y renforça & mit en pièces nos voiles ; mais le lendemain , la brise du nord-ouest nous poussa dans l'*anse du vaisseau* d'où nous étions partis cinq mois auparavant , & où nous ne trouvâmes point l'Aventure.

Notre premier soin fut de raccommoder nos voiles ; nous nous en occupions lorsque les habitans nous visitèrent : j'en reconnus plusieurs , & nous renouvelâmes connaissance avec plaisir. Nous descendîmes les futailles , nous les raccommodâmes & les remplîmes ; on calfata les côtés & les ponts du vaisseau , on coupa du bois , on établit une forge , on fit le commerce , on pêcha , on chassa : tout fut en mouvement dans ce lieu sauvage : une horde de Zélandais s'établit autour de nous pour profiter les premiers des avantages de notre commerce , & peut-être pour nous voler. Parmi eux était un pêcheur que nous avions vu chef d'une troupe de guerriers. Un temps agréable & chaud nous permit de faire

des recherches sur les oiseaux dont nous découvrimus des espèces nouvelles. En visitant toutes nos provisions, nous vîmes que la plus grande partie de notre pain était gâtée : nous la remîmes au four. Nous revîmes les porcs que le capitaine Furneaux avait laissé à ces insulaires ; mais en les tenant séparés, ils empêchent la propagation de l'espèce : il leur est cependant facile de le prévoir : deux chèvres que nous y avions déposées, y avaient été tuées ; nos plantes seules avaient prospéré, parce qu'elles avaient été négligées, les pois cependant & les fèves, paraissaient avoir été détruits par les rats. L'hiver semble être doux dans cette partie de la Nouvelle Zélande : les arbres & les arbrisseaux commençaient à reverdir ; le lin y était en fleur : nous y cueillîmes du *celeri* & du *cochlearia*, & revînmes à bord.

Nous donnâmes aux insulaires un verrat, une jeune truie, deux coqs, & deux poules ; mais ces dons n'ôtèrent pas aux Zélandais l'envie de nous voler : l'un de leurs chefs qui semblait vouloir reprimer le vol avec sévérité, me tira adroitement un mouchoir de la poche & le mit dans son sein ; quand je le lui redemandai, il le rendit en riant, de sorte que nous restâmes amis. Une autre troupe de Zélandais vint s'éta-

blir près de nous, nous vendit beaucoup de poissons, nous vola six futailles & s'enfuit : la première troupe s'enfuit avec elle dans la crainte que nous ne les punissions du vol des autres : ils nous laissèrent le verrat que je leur avais donné & quelques-uns de leurs chiens. Mais ils revinrent deux jours après nous vendre du poisson.

L'Aventure ne revenait point, & le vent qui soufflait, nous ôtait l'espérance de le revoir. Le tems était inconstant & orageux ; des rafales, des averse^s descendaient avec impétuosité des montagnes, l'air devenait froid, les plantes languissaient, les oiseaux fuiaient ; ce tems produit par les montagnes hautes & glacées dura jusqu'au douze Novembre, où il devint plus doux, & nous pûmes nous repandre au dehors. Nos naturalistes firent une excursion vers l'anse de l'Indien qu'ils trouvèrent inhabitée ; un sentier taillé par les Zélandais pour cueillir les racines de fougere qui leur servent d'alimens, & qui croissent abondamment sur le sommet d'une montagne escarpée, qui sépare cette anse de celle du cormoran, les conduisit jusqu'à ce sommet formé d'une argille talqueuse blanche, grisâtre, tachée d'un jaune rouge, qui exposée au soleil se dissout en lames ; de ce sommet la vue est

très-belle sur le détroit; la pente méridionale est chargée de forêts, ailleurs végétaient les mêmes plantes qu'on trouve dans les vallées de la baie Duski, ce qui prouve la différence du climat de ces deux lieux. Les montagnes couvertes de neige s'y élèvent très-haut, & leur perspective a quelque chose de sauvage & d'effrayant. Nous allâmes ensuite à Long-Island où nous découvrîmes de nouvelles plantes, de nouveaux oiseaux: les bois y retentissaient du bruit des pterels cachés dans des trous sous terre, qui croassaient comme des grenouilles & criaient comme des poules. Les Zélandais s'occupaient du commerce dont la principale branche était un talc verd peu estimé, mais dont nos matelots étaient avides, ils ne dédaignaient pas non plus les Zélandaises: notre contre-maître s'y était marié à la manière du pays avec l'une d'elles dont les traits étaient assez réguliers, & qui avait quelque chose de doux & de tendre dans les yeux: il allait la voir à terre; il la regalait de biscuit gâté qu'elle aimait beaucoup, & elle lui fut d'une fidélité à toute épreuve. Oëdidée se livrait aussi à tous les mouvemens de la nature, & s'apercevant que l'existence des Zélandais était misérable, il en eut pitié: il leur distribuait des racines d'ignames, & m'accompagnait toujours quand j'allais

planter ou semer un terrain près de ce havre. Le 14, nous observâmes l'émerfion d'un des fatellites de Jupiter pour fixer la longitude du détroit : puis nous montâmes fur les monts de la partie orientale pour tacher de découvrir l'Aventure, & nous nous fatiguâmes en vain ; je commençai à craindre de ne plus revoir ce vaisseau ; s'il eut été dans notre voisinage, il eut au moins répondu aux signaux, s'il n'avait pu se rendre au rendez-vous.

Nous étions des pêcheurs moins expérimentés que les naturels ; cependant après avoir acheté de leurs filets, nous pêchâmes avec plus de succès : ils font faits des feuilles fendues, séches & battues du lin dont nous avons parlé ; plante utile qui manque à l'Europe : préparé en Angleterre, il a presque égalé le lustre de la soie ; il croît partout, & n'exige presque aucune culture. Déjà, nous nous préparions au départ, ne pouvant nous résoudre à attendre l'Aventure au-delà du terme que nous avions fixé. Des Indiens que nous n'avions point vus encore, nous apportèrent divers articles curieux qu'ils échangeaient contre des étoffes d'O-Taïti. Pour peupler cette contrée d'animaux utiles, j'y laissai deux verrats & deux truies, deux coqs & deux poules dans un bois au fond de la baie,

avec assez de nourriture pour une douzaine de jours : je laissai encore des poules & des coqs dans un bois voisin de l'anse du vaisseau ; j'y aurois laissé deux chevres, si le bouc n'avoit été attaqué peu après notre arrivée d'une maladie qui approchoit de la rage, & que nous crûmes lui avoir été occasionnée par la piquure des orties qui sont abondantes dans le lieu où nous débarquâmes, & il s'étoit noyé dans un de ses accès. Il ferait malheureux que tous ces soins fussent sans succès.

Les Indiens se montrèrent un jour mieux parés qu'à l'ordinaire : leurs cheveux étaient attachés au haut de la tête, leurs joues étaient peintes en rouge, & ils nous vendirent beaucoup de vêtemens & d'armes, dépouilles d'ennemis qu'ils avaient été combattre, & qu'ils avaient vaincus. Le soir, quelques officiers qui les visiterent dans leurs maisons, y virent des os humains, dont la chair avait été ôtée récemment : c'étoit sans doute les restes des hommes qu'ils avaient tués dans le combat. On abattit enfin les tentes le 22 Novembre ; tout fut rapporté à bord : avant de partir, on découvrit dans une case tout ce que les Indiens avaient reçu de nous, & plusieurs de leurs meubles : bientôt ils vinrent tout emporter ; mais il leur manqua quel-

quelque chose , & se plaignirent qu'on les avait volés : quoiqu'ils fussent des voleurs eux-mêmes , je punis celui qu'ils accusèrent ; car le fondement de la confiance est dans la justice. Le calme ne permettant pas de sortir de l'anse encore , on profita de cet intervalle pour connaître les especes de fougeres dont les racines cuites sont leur principal aliment ; ils virent de plus ce qu'ils ne cherchaient point à savoir , un exemple de la férocité des mœurs des Zélandais : un fils jeter une pierre à la tête de sa mere , qui ne lui accordait pas promptement ce qu'il demandait , & le pere battre sa femme qui voulait punir son fils. C'est ainsi que le sexe le plus faible est toujours maltraité chez les nations sauvages. Quelques - uns de nos officiers , descendus pour s'amuser avec les habitans , virent sur la plage la tête & les entrailles d'un jeune homme tué depuis peu , & son cœur enfilé à un bâton , arboré sur une de leurs pirogues : l'un d'eux acheta cette tête ; sa vue me frappa d'horreur : des Indiens en mangerent des morceaux grillés avec voracité. Oëdidée en parut métamorphosé en une statue qui peignait l'effroi , puis il fondit en larmes , & fit les plus violens reproches aux Insulaires : il parut d'après mes informations que le jeune homme était mort dans le combat ;

& qu'ils ne l'avaient pas fait prisonnier pour le tuer de retour chez eux. Cette tête a été portée en Angleterre, & déposée dans le cabinet de M. John Hunter, membre de la société royale.

Il n'y aurait qu'un moyen de corriger les Zélandais de cette coutume barbare, il serait de les réunir sous un même gouvernement, de leur donner le goût du commerce, de multiplier leurs productions, & les animaux qui fournissent une viande succulente : il semble que la vengeance ait été le principe de ces festins horribles. Ce qui diminue l'horreur qu'inspirent de tels peuples, c'est qu'ils ne mangent que leurs ennemis tués dans la bataille.

En général, on ne remarque chez eux aucune cérémonie qui ait le moindre rapport avec la religion. Ils portent bien sur la poitrine une espèce d'amulette de pierre verte, de la grosseur de deux écus, sculptée en figure humaine; mais ils ne la vénèrent pas : ils n'ont ni prêtres, ni jongleurs d'aucune espèce; aussi sont-ils peu superstitieux. Ils parent leur cou de plusieurs rangées de dents humaines qui sont des trophées de leur valeur; leur langue a assez d'affinité avec celle des isles de la Société, pour qu'Ædiedée fut en état de converser avec eux, après un peu d'exercice & d'habitude.

Le 24, nous quittâmes la greve où les naturels accoururent, & ayant trouvé un tas de biscuit gâté que nous abandonnions, ils se précipitèrent dessus, & le dévorèrent, quoiqu'ils eussent abondamment du poisson frais : nos cochons avaient cependant refusé de le manger ; mais les alimens pourris semblent plaire aux peuples sauvages. Nous avançames peu, & bientôt nous fumes obligés de jeter l'ancre entre l'Isle Longue & celle de Motuara : de-là on envoya cueillir quelques choux dans nos jardins. Enfin le vent s'étant levé, nous parvinmes à sortir du détroit. Nous n'avions point de malades ; les végétaux fournis par nos jardins, le cresson, le céleri, le poisson frais avaient maintenu notre santé. Nous n'espérions pas retrouver l'Aventure ; cependant nous laissâmes des instructions relatives à cet objet au fond de l'anse : nous les mîmes dans une bouteille que nous couvrîmes de terre au pied d'un arbre. Je fis encore quelques recherches avant de quitter la côte pour le retrouver, tirant des coups de canon toutes les demi-heures ; mais tout fut inutile. Nous remarquâmes que la terre entre les caps Téerawhitte & Palliser est extrêmement stérile. Les deux baies qui sont entr'eux, sont séparées par une pointe très-élevée. Le fond de l'une

d'elles conviendrait pour un établissement Européen, parce qu'il a des terres qu'on peut cultiver, & défendre, une quantité prodigieuse de bois, peu d'habitans, & selon toute apparence une riviere : le lin y ferait un objet de commerce considérable. En m'éloignant de ces lieux, je ne pensai plus à revoir l'Aventure dans tout le reste du voyage, car je n'avais fixé aucun rendez-vous après la Nouvelle-Zélande, & j'étais résolu à reconnaître pleinement les parties australes de la mer pacifique; mon équipage cingla du côté du pôle austral avec autant de courage, que si une flotte eût marché de conserve avec nous. Nous commençons cependant notre course avec quelque désavantage : la fatigue avait un peu épuisé nos corps, nous n'avions point d'animaux vivans, & les provisions choisies commençaient à nous manquer. L'imagination n'embellissait point cette campagne de ses riantes chimères : nous n'espérions pas de nouvelles terres, & nous ne devions attendre que des brumes, des gelées, de la monotonie, des jeûnes : mais l'espoir d'achever le tour du monde près du pôle austral, animait notre courage.

Nous cinglâmes au sud, un peu à l'est avec un vent favorable, accompagnés de pingoins à

bec rouge qui nous abandonnèrent bientôt; le 6 nous étions aux antipodes de nos amis de Londres, & par conséquent à la plus grande distance possible d'eux: leur souvenir nous arracha un soupir; l'idée que nous étions les premiers Européens qui fussions parvenus à ce point, ne pouvait éloigner quelques pensées tristes. Dès que nous fûmes au delà du parallèle le plus méridional de la Nouvelle Zélande, nous atteignîmes une grosse houle qui venait d'entre le midi & le couchant; & comme nous n'avions point eu de vent dans cette direction, j'en conclus qu'il ne pouvait y avoir de terre au midi de ces deux grandes isles, à moins qu'elle ne fût très-éloignée. Sous le 59 degré de latitude, nous ne trouvions point encore de glace; l'année précédente nous en avions trouvé près du 51; peut-être un hiver plus doux, & des vents qui la chasserent devant nous, furent les causes de cette différence. La première isle de glace ne frappa nos regards qu'au delà du 62. Nous vîmes un peterel antarctique, des peterels bleus, des albatrosses griffes, des pintades. Nous marchions à l'est depuis le 13; une brume épaisse nous environnait, il tombait quelquefois de la grêle, & Oedidée était étonné de voir ces petites pierres blanches, inconnues dans son pays, tomber de

l'air & se fondre dans ses mains : la neige l'étonnait plus encore ; il l'appellait la pluie blanche : mais il le fut davantage lorsqu'il vit une immense plaine de glace : il crut d'abord voir la terre ; il ne cessa de le croire que lorsqu'on en eut taillé de grandes plaques que l'on faisait fondre. Le nombre des isles de glace s'augmentaient au point que je me hâtai d'en sortir , en me dirigeant vers le nord ; mais là même nous y en trouvâmes encore : nous leur échappâmes cependant ; mais non sans avoir éprouvé des secousses violentes des morceaux que nous ne pouvions éviter. Souvent enveloppés dans un brouillard épais , nous étions sur le point de nous briser contre l'une , parce que nous avions voulu éviter l'autre. Je n'avais point de probabilité de trouver la terre au sud , & je continuai ma route au nord. Chaque jour en danger de périr , l'habitude nous faisait dormir tranquilles ; comme si les flots , les vents , les rochers de glace ne pouvaient nous faire de mal : le froid était humide & désagréable ; il fit périr nos colombes , nos pigeons , les oiseaux chantans que nous avions pris à la Nouvelle Zélande. Nous nous occupions quelquefois à faire des provisions de glace qui ajoutaient à notre eau douce : une partie était formée de neige , remplie de

pores, & imbibée d'eau salée; mais en la laissant à l'air quelque tems, la saumure se dissipait. Nous forçâmes ensuite de voile vers l'est sous le $64^{\circ} 48'$, poussés par un vent de nord très-froid, couverts de brume & de neige qui décoraient nos agrets de glaçons; ils en étaient quelquefois si chargés, que nous avions peine à les mouvoir; nos voiles ressembaient à des planches de bois. Le 20 Décembre, nous repassâmes le pôle antarctique marchant au sud-est, ayant devant nous une multitude d'isles de glace, qui formaient des pyramides élevées de deux ou trois cents pieds, & dont les bords étaient très-escarpés & presque perpendiculaires. Des raffales mirent en pièces notre perroquet d'artimon; nous étions revenus alors à la plus haute latitude où nous fussions jamais parvenus: c'était sous le $67^{\circ} 31'$. La glace couvrait la mer dans toute l'étendue du sud à l'est, & nous fermait le passage, mais le tems étant modéré & la mer tranquille, nous pûmes l'éviter en nous dirigeant à l'ouest: le froid devenait insupportable; mais comme il était possible qu'il y eut au nord une grande terre dans l'espace de 24 degrés de latitude, que nous n'avions point reconnus, j'y dirigeai notre course; nous prîmes un peterel antarctique: ces oiseaux sont de la grandeur d'un gros pigeon, les plumes de la

tête, du dos, de la partie supérieure des ailes font d'un brun léger, le ventre & le dessous des ailes blancs; les plumes de la queue blanches aussi, mais brunes à la pointe. Ils ont plus de plumes dans les latitudes avancées, la nature les avait mieux munis contre le froid que l'art ne le pouvait faire pour nous: aussi plusieurs se plaignaient de rhumatismes, de maux de tête, de catharres, de glandes enflées. Nous passâmes le jour de Noël au milieu des glaces; heureusement qu'il n'y avait point de nuit & que le Ciel était beau; car la brume aurait pu nous faire périr: cette situation périlleuse n'empêcha pas les matelots de solemniser ce jour, en s'ényvrant. Tant que nous fûmes sous la zone glaciale, on eut à peine une nuit: on écrivait encore un peu avant minuit à la lueur du soleil qui ne s'effaçait qu'un instant. Cœdidée étonné ne put en comprendre la cause; il nous assura que ses compatriotes ne voudraient jamais l'en croire. La mer couverte de plus de deux cents isles de glace, nous présentait l'image d'un monde fracassé. Nous étions sous le 68° 15' de latitude; mais nous marchions au nord; déjà nous nous apercevions de quelques symptômes de scorbut: ceux qui en étaient atteints, burent deux fois le jour du moût de bière frais & s'abstinrent

de viandes salées. Le 30 Décembre, nous vîmes des baleines jouer autour du bâtiment, mais peu d'oiseaux. De petits plongeurs semblaient nous annoncer que nous n'étions pas éloignés d'une terre, parce que ces oiseaux ne se voyent pas à une grande distance des côtes; nous vîmes aussi du goémon, mais il était vieux & gâté; si le vent n'eut pas été directement contraire à mon dessein, j'aurais parcouru quinze ou vingt degrés de longitude plus au couchant, parce qu'une telle route n'eut plus permis de croire à l'existence d'une grande terre dans ces parages : les houles qui en venaient jusqu'au 52° de latitude, nous font douter qu'il y en existe. L'espoir de retourner en Angleterre dans cette année, faisait supporter avec peine ces climats froids aux matelots; mais quand il fut déterminé qu'ils ne reverraient pas leur patrie sitôt, ils se resignèrent à leur sort. En nous bornant à des espérances plus voisines, nous n'étions guere plus heureux : rien ne nous annonçait de nouvelles terres : il fallut s'occuper d'événemens journaliers, quand les vues sur l'avenir nous manquèrent. Lorsqu'il faisait calme, nous allions à la chasse d'oiseaux marins : souvent le vent s'élevait, & un jour une vague énorme frappa le vaisseau & inonda les ponts :

L'eau de la mer nous retombait sur la tête, & éteignait nos lumières : tout était à flot dans quelques chambres ; notre situation était triste pour ceux qui se portaient bien ; elle était insupportable pour les malades. L'aspect de l'océan était épouvantable ; un silence allarmantregnait parmi nous ; le dégoût des viandes salées nous avait tous saisi ; le biscuit était gâté, & on n'en avait pas suffisamment ; tout était uniforme & sombre autour de nous ; la glace, la brume, la surface émue de la mer formaient une scène lugubre que n'égayaient jamais les rayons du soleil. Nous vîmes encore des îles de glace, le 20 Janvier ; rien n'annonçait une terre au delà du 62° de latitude sous lequel nous étions ; nous marchâmes plus au midi encore par un tems assez doux, que procurait un vent du nord qui semblait avoir chassé au loin les glaces devant nous. Enfin nous les revîmes & bientôt après nous coupâmes pour la troisième fois le cercle polaire antarctique. Nous crûmes voir une terre, nous cinglâmes sur elle : c'était un brouillard qui en se dissipant, fit évanouir nos espérances. Parvenus au 69° 38' de latitude, vers le 234 de longitude, nous rencontrâmes un banc de glaces flottantes où nous allâmes faire notre provision d'eau douce ; le brouillard suspendit notre

course en la rendant périlleuse ; le tems fut un jour assez doux & nous donna l'espérance d'avancer autant vers le pôle sud , que l'on était allé vers le pôle boréal. Le 30, au matin , nous observâmes que les nuages au dessus de l'horizon , au sud , étaient d'une blancheur brillante ; présage d'une plaine de glace qui parut bientôt à nos yeux : elle s'étendait du levant au couchant bien au delà des limites de notre vue , & la moitié de l'horizon était éclairée par les rayons qu'elle réfléchissait à une grande hauteur. J'y comptai quatre-vingt dix-sept collines éloignées des bords , qui formaient comme une chaîne de montagnes s'élevant les unes sur les autres & se perdant dans les nuages ; le bord extérieur était composé de glaces flottantes ou brisées , empilées & serrées les unes contre les autres : telles ne sont pas les glaces du Groenland , & je n'ai jamais ouï dire qu'il y en eut de pareilles nulle part : on pouvait croire que cette glace s'étendait jusqu'au pôle , & que c'est delà que viennent les glaces errantes qu'on trouve plus au nord ; il est possible qu'il y ait des terres éternellement couvertes sous ces glaces ; mais elles peuvent peut-être se former sans terre. Cet obstacle nous força de rebrousser chemin : nous étions alors sous le 71° 10' de latitude.

Heureusement le tems était clair quand nous vîmes cette glace, & nous pûmes revirer sans danger ; nous éprouvâmes bientôt un froid excessif ; cependant le vent était modéré & il l'est presque toujours sous la Zone Glaciale. Nous continuâmes à marcher vers le nord dans le dessein de passer l'hiver suivant au dedans du tropique : tout me persuadait qu'il n'y avait point de continent dans cette mer, ou que du moins les glaces le rendaient inaccessible ; je pouvais retourner en Angleterre par le Cap de Bonne-Espérance ; mais en quittant ainsi la mer Pacifique avec un bon vaisseau, envoyé expressément pour faire des découvertes, avec un équipage en santé, des provisions & des munitions, on aurait pu m'accuser de manquer de constance ou de jugement, si je supposais qu'il n'y avait plus rien à découvrir. J'étais loin de le penser ; d'ailleurs plusieurs des terres que l'on avait autrefois découvertes, l'avaient été imparfaitement & leur position était mal déterminée : une campagne plus longue pouvait avancer les progrès de la navigation, de la géographie & de l'histoire naturelle : je résolus de la faire, & je pensais à chercher des terres mal connues en me rapprochant du Tropicque, de relâcher dans les isles que je rencontrerais jusqu'à O-Taïti, puis d'aller

jusqu'à la *Terre du S. Esprit*, revue par M. de Bougainville, mais mal connue encore, & regagnant au sud, de revenir en Europe par le Cap Horn. Je communiquai mon plan aux officiers & ils l'adoptèrent avec joie : les matelots même s'en réjouirent.

Tandis que nous voguions tranquillement au nord, une tempête subite mit en pièces une partie de nos voiles qu'elle ne nous laissa pas le tems de plier : le calme qui survint après elle, nous fit désirer d'aller à la chasse des oiseaux marins : l'un de ceux qu'on tua, était de l'espèce nommée poules d'Egmont : les autres étaient des albatrosses & des fauchets. Le vent nous permit ensuite d'avancer, & dans la route nous vîmes un morceau de bois, des paquets de goémon & un péterel plongeur ; mais point de terre : les rhumatismes continuaient ; le régime nécessaire pour échapper au scorbut, n'était pas nourrissant, & ne nous donnait pas de la vigueur. Je fus malade, je l'avais caché à l'équipage pour ne pas le décourager, & j'accrus le mal. Je fus obligé de garder le lit, on craignit pour ma vie ; tous les remèdes parurent inutiles, je fus dans le plus grand danger pendant une semaine entière. M. Cooper conduisait le vaisseau ; les symptômes du mal ne se dissipèrent qu'après bien des soins.

Cependant plus nous avançons, plus la douceur de l'air nous affectait d'une manière sensible; nous parvinmes dans le parallèle de la terre, qu'on dit découverte par Juan Fernandès, & nous ne la trouvâmes point: je fus obligé d'en abandonner la recherche pour atteindre la latitude de l'île de Pâques: c'est dans cette route que nous revîmes des poissons volans, des oiseaux d'œufs, des nodies, qui, dit-on, ne s'écartent pas à cent lieues de la terre; mais cela est bien incertain, & nul oiseau ne me paraît être un indice un peu sûr de la terre. Le calme nous fit bientôt éprouver des chaleurs insupportables, & accrut les progrès du scorbut. Nous soupirions après une terre où nous pussions trouver des rafraîchissemens; un plus grand nombre d'oiseaux, des morceaux d'éponge, une feuille sèche, un serpent de mer nous en donnerent l'espérance. Une pêche qui nous permit de servir du poisson frais à l'équipage, qui depuis cent jours n'en avait point mangé, nous fut salutaire. Enfin, le 11 Mars, nous découvrîmes du haut des mâts une terre qui s'étendait de l'ouest au sud; il est difficile de décrire la joie de l'équipage; nous n'avions point vu la terre depuis trois mois & demi, & nous étions épuisés. On ne doutait point que ce ne fut l'île de Pâques ou la Terre de Davis: la

premiere opinion prévalut , parce que nous ne découvrîmes point la petite isle sablonneuse qu'on trouve avant la Terre de Davis : l'isle avait un aspect noir ; bientôt nous découvrîmes des habitans & quelques-unes de ces statues colossales dont parle Roggewin : on y voyait peu de verdure , seulement quelques buissons ; mais dans notre situation , un rocher stérile a des beautés. Je tâchai d'entrer dans une ouverture qui semblait une baie ; mais la nuit nous surprit avant que nous y pussions réussir : nous passâmes la soirée à contempler les feux allumés par les habitans , & la facilité avec laquelle nos montres nous indiquaient la longitude : le jour parut , le vent souffla par raffales , & nous cherchâmes un mouillage au midi de l'isle : le rivage était composé de roches brisées dont l'aspect caverneux & la couleur noire & ferrugineuse , annonçait des vestiges d'un feu souterrain : deux rochers étaient remplis d'une multitude d'oiseaux de mer dont les cris nous étourdisaient ; on découvrait quelques plantations , mais en général l'isle paraissait sèche & peu peuplée. Une pirogue montée par deux hommes nous apporta des plantains , & fit renaître nos espérances : chacun voulait parler à ces hommes qui n'entendaient rien : chacun désirait manger de ces beaux fruits ; on leur donna

des rubans, des médailles, des grains de verre. Quelques mots qu'ils prononcèrent, nous firent conclure que leur langue était un dialecte d'Otaïti : ils ressembloient au peuple de cette île, mais leurs traits étaient moins agréables : ils étaient tatoués comme lui ; leurs oreilles sont très-grosses, & le bas en est très-allongé & percé d'un trou où l'on peut mettre quatre ou cinq doigts. Je jettai l'ancre devant une baie sablonneuse : un des habitans vint à bord & mesura la longueur du bâtiment en brasses ; d'autres se rassemblèrent sur la côte : quelques-uns étaient revêtus d'une brillante étoffe jaune & nous les primes pour des chefs ; les maisons nous parurent très-basses & longues, plus élevées dans le milieu & se terminant en pointe : elles avaient la forme d'une pirogue renversée. Un grand nombre de colonnes noires rangées le long de la côte, frappaient nos regards ; elles étaient sur une platte-forme ; nous y distinguions une tête écrasée par une pierre cylindrique & des épaules, mais le bas était informe ; sans doute, c'étaient des cimetières, des Moraïs. Dans toute l'île nous ne découvrions pas un arbre haut de dix pieds. Oëdidée était charmé de trouver des hommes avec lesquels il put converser : il entendait leur langage, il leur voyait des étoffes comme celles qu'on fabrique à Otaïti,

Otaïti, des massues travaillées comme les fiennes, une manière d'apprêter les alimens semblable, & il se croyait un peu dans sa patrie.

Tandis que le vaisseau chassé en mer par une brise fraîche, revenait jeter l'ancre moins près du bord, j'allais à terre avec nos savans pour connaître l'isle & ses productions : nous débarquâmes au milieu de plus de cent insulaires rassemblés, & impatiens de nous voir : je leur fis des présens, & j'échangeai des clous, des miroirs, des morceaux d'étoffes contre des plantains, des patates ou des cannes à sucre. Ils se montrèrent habiles voleurs ; il était difficile de conserver ce que nous avions dans nos poches, & souvent après nous avoir vendus trois fois les mêmes fruits, ils parvenaient encore à les remporter à terre. En visitant le pays, nous vîmes diverses plantations, des volailles très-petites, & d'un plumage peu fourni, un puits d'eau saumâtre : cela me détermina à n'y relâcher qu'un jour ou deux. Les habits de ces insulaires consistent en un ceinturon d'où pend un morceau d'étoffe ou un réseau : un petit nombre ont des manteaux peints en jaune, qui descendent jusqu'aux genoux : on leur vit peu d'armes ; quelques-uns avaient des lances armées à la pointe d'un morceau triangulaire d'une lave noirâtre & transpa-

rente qu'on appelle *agathe d'Irlande*, & des maf-fues sculptées à une extrémité. Leur figure annonçait la stérilité du pays ; il n'y en avait point qui fussent grands , leur avidité montrait leur pauvreté , leur corps & leur visage étaient tatoués : les femmes avaient des piquures en place de mouches , elles s'étaient barbouillées le visage avec de la craie rouge & du blanc de coquille ; leurs traits étaient minces , & comme resserrés , mais non sauvages : leur nez est un peu plat entre les yeux , leurs lèvres moins épaisses que celles des négres , leurs cheveux sont noirs , courts & bouclés , les femmes les portent longs , leurs yeux sont petits , & d'un brun foncé : les hommes portent à leur tête un cercle d'herbe tressée , couvert d'un grand nombre de longues plumes noires , ou d'énormes chapeaux de plumes de goëland brun , ou d'un cerceau de bois entouré de plumes blanches : les femmes ont un grand & large chapeau pointu en avant & fait de nattes , elles ont des colliers & des pendans d'oreilles de coquillage ; elles ne sont ni réservées , ni chastes , & leur nombre est petit comparé à celui des hommes. On ne trouve dans les terres , que deux ou trois espèces d'herbe ridée qui croissent entre des pierres noirâtres & d'un aspect ferrugineux. On y voit des murs de pierres jointes avec les règles les plus précises de

l'art. Nous nous avançâmes dans le pays pour chercher de nouvelles plantes , & nous marchions sur des tas de pierres de volcan , dévancés par de gros rats qui nous fuyaient : nous vîmes une plantation de ce meurier , dont l'écorce sert à faire des étoffes ; la tige n'en a que deux à quatre pieds de hauteur , des *hibiscus* , des *mimosa* dont le bois sert à faire des massues. Plus on s'éloigne du bord , plus le pays devient stérile & hérissé de rocs ; en jettant nos yeux sur une grande partie de l'île , nous n'appercevions que dix ou douze cabanes ; elles sont assises sur des pierres , & sont formées de pieux convergents au sommet , recouverts de nattes & de feuilles de cannes de sucre ; la porte est un trou de deux pieds de haut ; l'intérieur en est vuide , les habitans ne les habitent que la nuit ; on voit aussi des cavités dans la terre sous des mondrains de pierres qui leur servent d'asyle. La cabane est entourée de plantations de cannes à sucre hautes de dix pieds , & de bananiers qui croissent dans des trous profonds d'un pied , pour recueillir & conserver la pluie autour de la plante ; ils boivent le jus du premier végétal en place d'eau douce qu'ils n'ont pas.

Nous apportâmes des fruits au vaisseau , & les distribuâmes aux malades , ainsi que des volail-

les toutes cuites , & des patates d'un jaune d'or très-nourrissantes & antiscorbutiques : les fruits étaient meilleurs que ceux d'Otaïti même. Nous redescendîmes à terre pour faire le commerce & visiter le pays : on y découvrit une espèce de céleri qui abonde sur les grèves de la Nouvelle-Zélande , & deux autres petites plantes communes à cette contrée : on y vit encore une plantation d'ignames. Nous passâmes près des Colonnes dont nous avons parlé , & par les réponses des Naturels , il nous parut qu'ils étaient des monumens érigés à la mémoire de leurs chefs : aux environs , sont des os humains qui annoncent un cimetière. Au couchant de l'anse , étaient trois de ces colonnes , au-delà desquelles une douzaine d'Indiens faisaient cuire des patates qu'ils voulurent partager avec nous : cette hospitalité nous surprit dans un pays si pauvre. Nous retournâmes à bord avec des végétaux pour nos malades à qui l'air de la côte avait déjà fait beaucoup de bien. Nous débarquâmes encore le lendemain ; j'achetai des patates qu'on arrachait d'une plantation voisine , dont le possesseur chassa ses compatriotes quand il s'en fut aperçu : nous ne pouvions réprimer leurs friponneries avec la même facilité ; à peine en avions-nous découvert une , qu'ils en inventaient une autre.

Nos savans visiterent la partie sud-est de l'isle : les Naturels les suivirent : à leur tête se montra un homme d'un moyen âge, tatoué des pieds jusqu'à la tête, ayant le visage peint & portant une pique sur laquelle il arbora un morceau d'étoffe blanche : il les conduisait en agitant ce pavillon de paix : le sol parut d'abord d'une argile noire, presque stérile, & couvert cependant de vastes plantations de patates : plus loin le sol est meilleur ; c'est une belle terre rouge sans pierre où l'herbe était longue ; mais on n'y voyait ni plantations ni cabanes. Près de la mer, ils rencontrèrent les ruines de trois plates-formes avec leurs statues, dont trois s'étaient mutilées dans leur chute. En se dirigeant ensuite au nord-est, ils trouverent un espace d'une lieue fort stérile, n'offrant en quelques endroits qu'un rocher nud qui semblait une mauvaise mine de fer : il touchait à la partie la plus fertile de l'isle couverte de plantations de patates, de plantains, de cannes à sucre ; mais n'ayant qu'une eau saumâtre & puante. Ils passèrent devant des huttes dont les propriétaires vinrent leur offrir des patates grillées & des cannes à sucre : ils en distribuèrent à chacun une portion égale : tandis que ces hommes hospitaliers recevaient ainsi les étrangers, d'autres cherchaient à les voler : un coup

de fusil chargé à menu plomb les corrigea de ce défaut pour ce jour : le coup occasionna quelques mouvemens parmi les insulaires ; mais ils suivirent bientôt après en ordre comme auparavant. Ils virent sur une colline des Indiens rassemblés & armés de piques ; mais qui se dispersèrent à la voix de leur compatriote , à l'exception de cinq ou six dont l'un parut un homme d'importance , & auquel le porte-étendart remit son pavillon. C'était en effet le chef de l'Isle & il se nommait *Ko-Toheataï*. On ne remarqua point que les autres insulaires eussent pour lui des égards ou du respect ; l'égalité naît de la pauvreté ; il aurait désiré arrêter la marche des Anglais ; mais voyant qu'on ne l'écoutait pas , il suivit : cette partie de l'Isle était remplie de figures gigantesques auxquelles ce peuple donne le nom de *Hanga-Tebow*. On monta ensuite une colline d'où l'on découvrait le nord & le levant de l'Isle, où l'on n'aperçut rien qui annonçât de l'eau douce , aucune baie, aucune crique où une chaloupe put débarquer. On traversa la faite des collines au milieu de l'Isle par des chemins très-fatigans : le pays y était jonché encore de cendres volcaniques ; on n'y voit pas un arbre qui puisse mettre à couvert des rayons du soleil , & il y faut marcher au travers de

pierres irrégulières , caverneuses , spongieuses , brunes , noires & rougeâtres , dans les intervalles desquelles s'élevent des touffes d'une espece de *paspalum*. Sur le penchant des collines est un autre puits dont l'eau est fortement minéralisée , couverte d'une écume verte très-épaisse , exhalant une puanteur insupportable. On ne découvrit que deux ou trois arbrisseaux dans cette excursion : la feuille , la graine de l'un ressembloit à celles de la vesce ; sa cosse à celle du tamarin. Son bois est rougeâtre , assez dur & pesant , il est tortu , petit & court : on y trouva aussi des champs cultivés , du *solanum nigrum* estimé comme un bon vulneraire. On ne vit aucun quadrupede , des oiseaux seuls frapperent leurs regards. Parmi environ deux cents hommes , on ne remarqua que quatorze ou quinze femmes , sans doute les autres ne paraissaient point à nos yeux , parce qu'elles étaient mariées : celles-là se montrèrent très-lubriques , comme les hommes étaient très-voleurs ; quelques-uns remplissaient leurs paniers de pierres & les recouvraient de bananes : d'autres s'enfuyaient avec les fruits & l'étoffe qu'on leur donnait en échange : quelques-uns enleverent le chapeau de nos Messieurs & s'enfuyaient au travers des rocs où nous ne pouvions les suivre : le desir d'avoir des étoffes

d'Otaïti, faisoit qu'ils nous vendaient plusieurs petites figures humaines sculptées d'un travail très-propre. On y remarqua qu'ils y donnent de longs ongles à leurs doigts, quoique cet usage ne leur paraisse pas connu, & qu'ils en font avec un bois qu'on ne put découvrir dans leur isle.

Nous trouvâmes au vaisseau plusieurs insulaires qui s'y étaient rendus à la nage : ils admiraient tout ce qu'ils y voyaient ; sa masse énorme les étonnait. Ils n'ont point à craindre d'en voir fréquemment : leur isle n'offre aucun mouillage sûr, point de bois à bruler, point d'eau supportable : la nature y fut économe de ses dons ; rien n'y croît qu'à force de travail : aux fruits dont j'ai parlé, on peut ajouter quelques oitrouilles : on n'y compte qu'une vingtaine de plantes différentes ; c'est tout ce qu'elle produit : ils mangent probablement les rats qui ravagent leurs champs, comme la volaille qu'ils prennent soin de nourrir. A peine y trouvent-on quelques oiseaux de terre & ceux de mer y sont en petit nombre ; la côte paraît peu poissonneuse. La circonférence de l'isle est de dix à douze lieues : ses collines sont très-élevées & on la voit à quinze ou vingt lieues en mer. Le défaut de baies sûres & d'eau, fera qu'un navigateur n'y touchera que lorsqu'elle sera sur

la route. La misere de ces insulaires rend étonnante leur facilité à échanger leurs fruits qui leur coutent beaucoup de travail , contre des joujous : ils n'ont point d'eau ; plusieurs boivent celle de la mer : on ne croit pas qu'ils soient plus nombreux que six ou sept cent , & la race en est faible ; cependant ils sont vifs & actifs : leur habillement complet est formé de trois pieces d'étoffe ; l'une les couvre depuis la ceinture en bas , la seconde enveloppe leurs reins , la troisieme tombe sur leurs épaules : ils sont moins sujets à la lepre que les habitans d'Amsterdam. On ne leur connaît pas de voisins , & c'est de là peut-être que vient le peu d'armes qu'on leur voit : nous ne leur connaissons aucun utensile de ménage , si ce n'est l'écorce de la citrouille ; aussi préféreraient-ils les coques de noix de cocos à tout ce que nous pouvions leur offrir : l'herbe sèche , la tige de la canne à sucre leur tiennent lieu de bois à bruler ; on ne leur connaît aucun instrument de musique , aucun amusement. Leurs pirogues sont construites de petits morceaux de bois joints ensemble par un cordage : elles sont étroites , ont des balanciers , sont sculptées à l'avant & à l'arrière qui sont élevés ; & quoique mauvaises on ne sait d'où ils tirent le bois dont ils les construisent : peut-être , les flots le leur

apportent. On croit que le véritable nom de l'isle est *Teapy*. Quelques-unes des statues qu'on y remarque sont d'une pierre grise différente ce semble, de celles qu'on voit dans le pays; peut-être sont-elles factices: on ne peut comprendre comment ces insulaires ont pu élever ces masses pesantes & placer au-dessus des pierres cylindriques; on ne leur vit aucun instrument qui soit du moindre usage en maçonnerie & en sculpture. De quelque manière qu'ils l'aient fait, il leur a fallu un tems immense. Ces monumens singuliers sont au dessus des forces actuelles de la nation; ils sont probablement des restes d'un tems plus fortuné: on n'y voit point de carrières exploitées, aucune ébauche de statues. Ce peuple fut sans doute autrefois plus riche, plus nombreux, plus heureux; mais on ne peut déterminer quelles causes l'ont fait déchoir: les ravages d'un volcan en paraissent être la plus vraisemblable. Les arbres, les plantes, tous les animaux domestiques, une grande partie de la nation, peuvent avoir péri dans ces convulsions de la nature. Nous ne saurions dire pourquoi nous y avons vu si peu de femmes & d'enfans.

Je quittai l'isle de Pâques, ou *Teapy*, dans le dessein de toucher aux Marquises, si je ne rencontrais aucune terre avant elles. A peine

fûmes-nous en mer que je fus attaqué d'une seconde maladie bilieuse : peut-être je m'étais trop fatigué dans cette île : ceux qui l'avaient parcourue, étaient brulés du soleil, & leur peau se levait avec beaucoup de douleur ; les scorbutiques étaient presque rétablis ; mais il y eut beaucoup de constipations & de maladies bilieuses dangereuses dans ces climats. Notre chirurgien lui-même était malade : le calme ajoutait aux maux qu'on ressentait ; des vents frais nous soulageaient. Le 29 mars, je me trouvai dans le parallele des Marquises ; nous avions un bon vent alisé & nous pouvions nous occuper à réparer diverses ferrures, à calfater nos ponts, & nous y faisions des promenades agréables pour jouir d'un vent salubre ; le ciel était serein, & la couleur de la mer d'un joli bleu qu'elle empruntait du firmament ; les dauphins, les ponites & les goulus se montraient de tems en tems, ainsi que différens oiseaux qui poursuivaient des poissons volans. Le dégoût de mauvais alimens nous faisait désirer la terre, & nous ne la trouvions point : nous passâmes pendant cinq jours consécutifs sur les différentes positions qu'on donnait à ces îles si désirées. Nous jouîmes de quelques soirées charmantes, & au coucher du soleil, nous remarquons que le ciel & les nuages

étaient teints de différentes couleurs vertes. Enfin le 6 Avril, à quatre heures après midi, nous découvrîmes une île qui était à trois lieues de nous : deux heures après, nous en vîmes une seconde plus étendue : le lendemain, nous en aperçûmes deux autres : c'était donc les *Marquises* : la première île que j'avais vue avait été ignorée de Mindana ; elle était une nouvelle découverte, & je la nommai *isle Hood*. La *Dominica* était la plus voisine de nous, elle paraissait montueuse, stérile au nord-est ; mais au nord on voyait des vallées ombragées d'arbres & quelques huttes : au centre était des roches escarpées & des sommets creux qui annonçaient d'anciens volcans. La partie orientale est élevée, perpendiculaire, déchiquetée en obelisques & en ravins. N'y voyant point de mouillage, je cinglai vers *Ste. Christine*, qu'une grosse houle nous empêcha d'aborder : on découvrait devant nous une vallée remplie de bois & de plantations d'une verdure charmante, & les habitans accourir pour contempler notre vaisseau. Le vent soufflait par rafales, & au moment d'entrer dans le port, il cassa un de nos mâts & nous manquâmes de nous briser sur les rochers, nous nous éloignâmes, puis nous revînmes jeter l'ancre à l'entrée de la baie. Des pirogues accoururent :

des amas de pierres étaient à l'avant, & les hommes étaient armés de frondes ; mais une hache & des clous les déterminèrent à s'approcher amicalement. Nous échangeames de petits clous, &c. contre des fruits à pain & du poisson. Ces insulaires étaient bien faits, d'une jolie figure, d'un teint jaunâtre obscur que des piquures rendaient presque noir : ils nous vendirent un cochon pour un couteau : vers la nuit ils se retirèrent : nous vîmes plusieurs feux à travers les forêts, loin du rivage ; ce qui nous annonçait un pays peuplé. Au midi, on y voit s'élever un pic inaccessible, & au nord-est une colline noire & brûlée qui surplombe sur la mer, revêtue au sommet de casuarinas : au fond du havre était une montagne plate à sa cime & environnée de pieux.

Dès le matin, les insulaires nous apportèrent des fruits à pain, des plantains, un petit cochon, pour des clous & des haches ; mais ils nous trompaient : un coup de fusil tiré sur la tête du plus fripon, les rendit plus honnêtes : ils monterent à bord ; l'un d'eux ne put résister encore à son penchant : il vola un chandelier & s'enfuit dans sa pirogue : on tira sur lui, & contre mes ordres, il fut tué. Des deux hommes qui étaient avec lui, l'un d'un âge mûr vidait le

fang & l'eau qui étaient dans la pirogue en éclatant de rire; l'autre jeune encore jetait sur le mort un regard triste & abbattu; ils le portèrent dans les bois, & bientôt nous entendîmes le son des tambours & accourir sur le rivage des guerriers armés de piques & de massues. Je cherchai à dissiper leur colere & leurs craintes par des présens; j'y réussis. J'examinai la baie, & trouvai de l'eau douce qui était un de nos plus grands besoins. Un second coup de fusil tiré de fort loin sur la tête d'un insulaire qui voulait voler notre bouée, les intimida: ils nous craignirent davantage. Cependant, comme nous devions peu demeurer avec eux, je résolus de ne plus les punir de leurs vols. Un homme qui paraissait un chef, s'approcha de nous avec un cochon sur son épaule, & nous dit des mots que nous n'entendîmes pas; je lui fis des présens, il me donna son cochon; je le déterminai à monter à bord, il fut bien reçu, & les insulaires encouragés revinrent faire des échanges. Je descendis à terre, & on nous y reçut amicalement, quoiqu'ils fussent armés & en grand nombre: nous les priâmes de s'asseoir; ils le firent: puis nous essayâmes de justifier la mort de leur ami, & ils nous parurent persuadés. Nous ne vîmes aucune femme parmi eux; les

jeunes gens qui n'étaient point encore tatoués , étaient d'une beauté frappante ; tous étaient grands , agiles , bien faits , d'un teint presque aussi beau que celui des Européens : les traces qu'ils se font sur la peau sont symétriques & se répondent : leur physionomie est ouverte , leurs yeux sont grands & noirs , leurs cheveux forts , noirs & bouclés : s'ils ne portaient point d'habits , ils étaient chargés d'ornemens. Un large diadème fait de fibres de la noix de cocos , orné au devant de deux écailles brillantes , trouées de différentes manières , pare leur front , où ils ont un cercle de plumes de frégates : deux morceaux de bois ovales & aplatis bouchent leurs oreilles : une espèce de hausse-col fait de petits morceaux d'un bois léger , joints avec de la gomme , pendait sur la poitrine des chefs : les autres portaient un cordon auquel était attaché un coquillage poli : autour de leur ceinture , de leurs bras , de leurs genoux , de la cheville de leurs pieds étaient des touffes de cheveux : ces derniers ornemens leur étaient les plus précieux.

Nous pénétrâmes dans le pays le long de la grève , où nous trouvâmes parmi les arbres des compartimens quarrés , enfermés par de grosses pierres : c'étaient des fondemens de maison. Tout ce canton était couvert de bois : sur la

pente septentrionale d'une colline voisine, revêtue d'une herbe haute, est une belle source d'eau limpide qui sort du rocher, entre dans un bassin & en sort pour se rendre à la mer. En général, cette île est bien arrosée : nous y fîmes notre provision d'eau ; mais tout à coup on vit désertier les habitans : nous n'en pûmes deviner la cause. Le lendemain je descendis, & bientôt après ils m'environnerent en foule ; j'eus de la peine à dissiper leurs craintes & à rétablir le commerce ; j'y réussis cependant : il semblaient que je leur inspirasse de la confiance. Un chef vint près de moi & nous nous fîmes des présens mutuels ; mais il ne voulut pas nous accompagner à bord où nous trouvâmes d'autres pirogues qui nous vendirent des fruits. Ce chef l'était de toute l'île ; il se nommait *Honoo* ; il paraissait intelligent & de bon caractère ; sa figure était très-expressive ; il nous dit que son île se nommait *Waitaboo*. Oédée aimait à s'entretenir avec eux ; car ils pouvaient s'entendre : il leur apprit différens usages de son pays, à allumer du feu en frottant du bois sec l'un contre l'autre : il s'attachait à eux.

Nous suivîmes un jour le bord d'un ruisseau qui nous conduisit dans un bois épais de noyers d'Otaïti, d'une hauteur & d'une grosseur considérable,

dérable, & de beaux arbres de fruits à pain; delà, dans une mauvaise cabane placée sur une platte-forme élevée de pierres mal jointes: elle était de cannes de bambou: le toit était composé de petits bâtons couverts de feuilles d'arbres à pain & de noyers; l'usage de les placer sur des pierres annonce que le pays est sujet à des inondations: nous fîmes des présens à trois Indiens qui s'étaient empressés à nous apporter de l'eau pour étancher notre soif, & nous retournâmes à notre chaloupe qu'une houle remplissait presque d'eau. Cédidée qui était à terre se jeta à l'eau & vint à la nage, pour ne pas nous exposer à un nouveau péril, quand nous voudrions le reprendre. J'allai encore sur l'isle, & le hasard me conduisit dans la maison de l'homme que nous avions tué: son fils s'enfuit à notre approche: j'aurais beaucoup désiré de le voir pour lui faire des présens; mais je ne pus y réussir; ses autres parens pleuraient le mort, nous dit-on, sur le sommet de la montagne palissadée où paraissent être leurs cimetières.

On venait de divers cantons éloignés pour nous vendre des cochons; mais ils étaient si petits que nous en consommions plus de quarante dans un repas: nous visitâmes la côte, & partout on nous accueillit avec honnêteté. Ce-

pendant le commerce du fer devenait défavorable, ils faisaient peu de cas des clous, & point du tout des grains de verre, ils préféraient les rubans, les étoffes, & les plumes. Nous leur achetâmes des éventails d'écorce avec lesquels ils tempéraient l'effet d'une chaleur excessive.

Un jour nous résolûmes de gravir la montagne pour examiner les palissades qui étaient au sommet : la montée fut d'abord peu fatigante, & nous atteignîmes avec facilité le haut de plusieurs collines doucement inclinées, & contenant des plantations spacieuses de bananiers très-bien ordonnées : après avoir marché au travers de bois ombrés, nous découvrîmes tout à coup des endroits cultivés, où de tems en tems le cocotier solitaire faisait admirer sa tête majestueuse ; à mesure que nous montions, nous laissions derrière plusieurs cabanes, la plupart construites de nouveau : le terrain devenait toujours plus escarpé, plus hérissé de rochers, & cependant plus couvert de maisons : nous nous reposions & les naturels venaient nous offrir des fruits. A une lieue du rivage, nous vîmes une jeune femme qui montait en hâte la colline, mais se tenait toujours à une bonne distance de nous : alors les insulaires parurent mécontents de notre dessein ; & considérant notre fai-

bleſſe, notre fatigue, la diſtance de la colline eſcarpée que nous avions encore à parcourir, nous l'abandonnâmes.

Dans cette promenade, nous vîmes de belles plantations, des bocages de différens arbres fruitiers, des cochons, de la groſſe volaille, des rats, beaucoup de petits oiſeaux, & de productions volcaniques : cette iſle ne diffère d'Otaïti qu'en ce qu'elle n'a pas les jolies plaines qui environnent celle-ci. Cette reſſemblance fit que nous ne pûmes faire de découvertes en hiſtoire naturelle. Nous trouvâmes un grand nombre d'Indiens au vaiſſeau; ils y firent des vols & s'y réjouirent : leurs danſes, leurs tambours, leur muſique, ſont ſemblables à celles de l'iſle à laquelle nous comparions tout ce que nous découvriſſions dans ces mers. J'allai viſiter deux arſes au midi de celles où nous étions mouillés; je les trouvai expoſées & ouvertes; nous y achetâmes des proviſions; nous y vîmes des femmes; elles n'étaient point tatouées, & ne manquaient ni de complaiſance, ni de grâces; elles ne portaient qu'un ſeul manteau d'étoffe de murier qui deſcendait juſqu'aux genoux.

Le lendemain j'allai encore dans le même lieu pour y faire des échanges; mais là, comme à la place de notre débarquement, on mépriſa les

clous ; c'est qu'on leur avait montré d'autres marchandises qu'ils aimaient davantage ; c'est surtout qu'on leur avait cédé à bon compte des plumes rouges , qui font d'un prix inestimable à leurs yeux. Cette raison , jointe à ce qu'il n'y avait pas ici des commodités pour faire du bois & de l'eau , & pour donner au vaisseau le radoub nécessaire , me déterminâ à remettre à la voile. Je levai donc l'ancre dans l'après midi du 12 Avril , & j'allai reconnaître l'isle *Dominica* ; je n'y vis que des baies ouvertes , & bientôt je cinglai vers Otaïti.

Les Marquises font au nombre de cinq. Mindana découvrit celles de la Magdelaine , de St. Pierre , la Dominique , Ste. Christine ; & je découvris l'isle *Hood* O-Heeva Roa , ou la Dominique a quinze à seize lieues de tour , elle est remplie de collines escarpées , de vallées profondes revêtues de bois. S. Pierre ou Onateyo n'a que trois lieues de tour ; la nature n'y a pas répandu ses largesses avec profusion. Ste. Christine ou Waitakoo , a neuf lieues de circonférence. Nous n'avons vu celle de la Magdelaine que de loin : la baie où nous jettâmes l'ancre est le port de *Madre de Dios* & je lui donnai le nom de mon vaisseau. Sa pointe sud est un rocher qui se termine en pic ; la pointe

nord moins élevée a une pente plus insensible : elle est profonde d'un quart de lieue : près delà sont deux ruisseaux dont l'eau est excellente. Les fruits à pain sont les plus gros , les plus délicieux qu'on trouve dans les isles de la mer du sud ; mûrs , ils sont tendres comme des flans , & fort sucrés. Le peuple est moins propre dans ses repas que celui d'Otaïti , mais aussi on voit celui-ci remplir les chemins de ses excréments , tandis que celui-là les cache avec soin dans la terre. On n'y remarque pas autant d'opulence & de luxe ; mais ces insulaires jouissent du nécessaire , & ils sont tous égaux , actifs , bien portans , & rien ne peut les priver de ce qui fait leur bonheur.

Nous voguions à l'est , & comme nous étions très-près de l'archipel des isles basses , nous mettions en panne toutes les nuits. Le 17 Avril nous vîmes terre : c'était une ceinture de petites isles basses , réunies par un recif de corail , ayant un lac au centre. Nous voyions le terrain couvert d'espace en espace de cocotiers ; d'autres arbres & des arbrisseaux en cachaient la tige , mais leur tête superbe s'élevait au dessus de tous : les flots de la mer coupaient ces cantons verdoyans : la surface frisée & verte de l'océan contrastait avec la profonde tranquillité du lac

& sa blancheur. Les rochers paraissaient teints çà & là d'une belle couleur écarlate: les pirogues qui navigaient sur le lac, les tourbillons de fumée qui sortaient des groupes d'arbres, des hommes armés de longues piques qui couraient le long du rivage, des femmes chargées qui s'éloignaient, variaient la perspective. Nous nous assurâmes qu'on ne pouvait pas entrer dans le lac par la crique, qui n'était large que de cinquante brasses, & n'avait qu'un fond de roche. J'envoyai deux bateaux à terre, ils débarquèrent sans opposition, & n'essuyèrent aucune hostilité; mais une troupe d'insulaires se rangea le long de la lisière du bois, la pique à la main; elle reçut froidement leurs présens, & ils revinrent avec cinq cochons qui paraissent abonder dans l'isle: on n'y vit de fruits que des noix de cocos. Les habitans ont le teint foncé; ils sont vigoureux, bien faits & ont sur le corps la figure d'un poisson: leur vêtement est un morceau d'étoffe autour de leurs reins; celui des femmes était un peu plus large; ils saluent en touchant le nez: ils connaissent la banane qui ne croît pas chez eux & donnent un chien en échange d'une seule; ces chiens ont un joli poil blanc dont on orne les cuirasses des guerriers à Otaïti: nous y trouvâ-

mes du cochléaria qui y est commun, & dont ils se servent pour ényvrer le poisson & le prendre : on y voit aussi beaucoup de pourpier, & quelques plantes que nous ne connaissions pas encore : le sol y est maigre & peu profond ; la lagune y forme une espèce de baie dont la côte est garnie d'arbrisseaux & de bocages ; les huttes sont petites, basses, & couvertes d'une espèce de claire-voie de branches de palmier. Ils triomphèrent de notre départ, comme s'il eût été l'effet de la peur qu'ils nous avaient inspirée : cinq coups de canon tirés par dessus leurs têtes ou dans la mer, abbatit leur triomphe, & les fit fuir avec précipitation.

Ces habitans ont des usages semblables à ceux d'Otaïti ; ils en parlent la langue, quoique plus grossièrement que le peuple de cette île. Ces vastes lagunes placées au dedans de ces îles circulaires, sont pour eux des réservoirs abondans de poissons ; & les tortues viennent y déposer leurs œufs sur le rivage : quelques arbres sont assez gros pour faire des pirogues avec leurs troncs : le cocotier leur est très-utile ; il les nourrit, les abreuve & les rafraîchit : des cochons & des chiens paraissent en être les seuls quadrupèdes. Il y a de ces îles dans toute l'étendue de la mer Pacifique. Celle-ci a le nom de *Tiookéa*.

Le 18, nous arrivâmes près d'une autre île semblable en tout à celle que nous venions de quitter, & qui en est à deux lieues : elle présente des bouquets nombreux d'arbrisseaux & d'arbres que surmontent beaucoup de palmiers. Ce sont-là, sans doute, les îles de George du Comodore Byron.

Le 19, nous vîmes terre encore : c'était une des îles à moitié inondées, si communes dans cette partie de l'Océan, qui offrent une ceinture de petites îles jointes ensemble par des rocs de corail, qui toutes, n'ont point de fond à deux pas du bord, & renferment un lac qui ferait un hâvre excellent, si l'on pouvait y aborder : on dit qu'il y en a où on le peut ; mais je n'y en ai point vu ; personne que je sache n'en a visité dans cette idée, & le peu de probabilité qu'il y a d'y trouver de l'eau douce en a dégoûté les navigateurs. Cette île a huit lieues de long & trois de large : ses habitans couraient sur le rivage la pique à la main ; plusieurs pirogues allaient à la voile dans sa lagune spacieuse. A quatre lieues delà est encore une autre île que le vent ne me permit pas d'atteindre. Une troisième parut à peu de distance, longue de sept lieues ; mais en ayant à peine deux de largeur. Elle ressemble aux autres ; nous y vîmes des insulaires armés de piques, des

pirogues , des huttes , des espèces d'échaffauts , élevés , ce semble , pour faire sécher du poisson. Une quatrième se découvrit encore ; elle était à six lieues des autres ; je leur donnai le nom de mon ami Palliser. Nous passâmes la nuit à faire de petites bordées , & nous n'allâmes sans crainte que lorsqu'une grosse boule venant du sud , nous eut annoncé que nous étions dehors ces isles basses. Nous cinglâmes vers Otaïti & l'équipage en témoigna sa joie. Cette isle était en quelque manière notre seconde patrie ; nous espérions y trouver des provisions , des forces , des plaisirs. Oëdidée était le plus impatient peut-être , il y avait des parens , & ne l'avait jamais vue ; il avait ramassé des richesses avec nous qui pouvaient l'y faire considérer ; il avait acquis de nouvelles idées , & il comptait aussi nous y être utile ; car il nous aimait & nous l'aimions tous. Nous vîmes O-Taïti le 21 ; nous découvrîmes la pointe Venus & y tendîmes , les malades se traînèrent sur le pont pour la voir ; elle nous parut aussi charmante , que si nous l'avions vue pour la première fois. Elle était en effet plus belle alors que huit mois auparavant : les forêts y étaient revêtues d'un nouveau feuillage ; les cantons inférieurs y étaient parés d'une verdure plus fraîche ; les plaines brillaient par l'éclat de leurs

couleurs. Quand les insulaires nous eurent aperçus, ils lancerent leurs pirogues pour nous apporter des fruits : parmi eux étaient deux jeunes gens qui se dépouillèrent de leurs vêtemens pour en faire un présent à Œdidée, & celui-ci leur donna des plumes rouges. Quand j'eus mouillé dans la haie de Matawai, il descendit avec empressement, après avoir quitté ses vêtemens Européens avec un plaisir qui marquait sa prédilection pour les usages & les mœurs de son pays, & nous ne devons pas nous en étonner ; les Eskimaux retournerent joyeusement dans leur affreux pays, après avoir joui des plaisirs de Londres. Et qui ne désirerait la vie paisible des Otaïtiens ! Œdidée en fut fêté, considéré, recherché ; les plaisirs se renouvelaient, se variaient sans cesse pour lui. Les matelots rechercherent ceux dont ils avaient été long-tems privés ; des femmes sans pudeur, de la dernière classe du peuple, ne manquèrent point de complaisance, il s'agissait de les dépouiller. Des fruits, des poissons ranimaient la santé languissante de quelques-uns, & redonnaient de la joie à tous.

Le roi Otoo & plusieurs autres chefs nous rendirent visite, & nous apportèrent une douzaine de gros cochons ; nous les accueillîmes le mieux qu'il nous fut possible ; ils dînèrent au

vaisseau , & s'en retournerent chargés de présens & contens de notre réception : nous leur donnâmes surtout des plumes rouges , dont ils font un grand cas. C'est pour en obtenir encore que le roi nous fit une seconde visite ; que les principaux personnages de l'isle nous prodiguaient tout ce que l'isle produisait de plus utile. Ce fut un bonheur pour nous d'en avoir fait un amas , car nos marchandises avaient fort diminué , & il nous eut été difficile d'approvisionner le navire par des échanges avec elles.

Un événement nous prouva l'utilité de la chaîne électrique. Il faisait des tonnerres violens , & je fis placer une chaîne de cuivre au grand mât ; à l'instant où on venait d'en jeter l'extrémité au delà du plat-bord , un éclair terrible s'élança par dessus le vaisseau , & nous vîmes la flamme s'écouler le long de la chaîne : il fut suivi d'un coup de tonnerre épouvantable qui ébranla tout le bâtiment , sans nous causer le moindre dommage , au grand étonnement des Européens & des Otaïtiens qui se trouverent à bord.

Je fus étonné aussi de l'état d'opulence où se montrait l'isle : on y construisait un grand nombre de grosses pirogues & de maisons de toute espèce ; ces maisons étaient spacieuses ; de gros cochons rodaient autour des cases ; on y voyait

partout la prospérité d'un état naissant. Nous étions dans une si grande abondance de vivres, que nous fûmes obligés de construire une étable sur le rivage. Cette abondance me détermina à y faire un plus long séjour que je ne m'étais proposé d'abord, & d'y faire radoubier le vaisseau; j'y fis travailler tout de suite.

Nous rendîmes la visite au roi: en arrivant à sa demeure, nous vîmes plus de trois cents pirogues rangées en ordre & le rivage couvert de guerriers: cet armement subit nous fit faire bien des conjectures; cependant nous débarquâmes au milieu d'une foule immense de naturels. Un oncle du roi vint à ma rencontre; l'amiral Towha s'approcha aussi, & me menant par la main au milieu d'eux, ils me firent traverser la foule qui se rangeait en deux haies & poussait des acclamations. Arrivé à la place de l'audience, on étendit une natte sur laquelle on me fit asseoir, & on alla chercher le roi: je voulais aller au devant de lui; mais Towha s'empara de moi & me mena sur le bâtiment amiral entre deux lignes de guerriers qui écartaient les spectateurs; cependant comme je refusai de monter sur le bâtiment, Towha me quitta froidement; j'aperçus l'oncle du roi, & lui demandai des nouvelles de son neveu, il me dit qu'il s'était retiré dans

le pays *matava* ou fâché, & il me conseilla de me retirer sur ma chaloupe; nous suivîmes son conseil, & nous nous y rassemblâmes. Jettant alors les yeux sur cette flotte, nous vîmes qu'elle consistait en cent soixante doubles pirogues, longues de quarante à cinquante pieds, bien équipées, bien approvisionnées & bien armées. Les chefs étaient revêtus de leurs vêtemens militaires qui sont bigarrés & consistent en trois grandes pièces d'étoffes trouées au milieu & posées les unes sur les autres; celle de dessous était blanche & la plus large, la seconde rouge: celle de dessus était brune & la plus courte; leurs cuirasses étaient d'osier, couvertes de plumes & de dents de goulu. Quelques-uns de leurs casques avaient cinq pieds de haut; c'étaient de longs bonnets cylindriques, dont le devant formait un fronteau long de quatre pieds, revêtu de plumes luisantes, bleues & vertes, & d'une jolie bordure de plumes blanches: un nombre prodigieux de longues plumes d'oiseaux du tropique divergeaient de ses bords en rayons, semblables à l'auréole des anges & des saints. Les principaux commandans se distinguaient d'ailleurs par de longues queues rondes, composées de plumes vertes & jaunes qui pendaient sur leur dos. Towha en portait cinq à l'extrémité

desquelles flottaient des cordons de bourre de cocos , entremêlées de plumes rouges : il n'avait point de casque , mais un turban qui allait bien à son visage : il paraissait avoir soixante ans , était très-vigoureux , grand & d'une physionomie noble & prévenante. Des pavillons , des banderoles décoraient les pirogues ; des massues , des piques , des pierres , composent leurs instrumens de guerre : le bâtiment amiral occupait le centre : cent soixante-dix doubles pirogues plus petites portaient un pavillon , un mât & une voile. Cette flotte n'était composée que des forces de deux cantons ; elle nous donna une grande idée de la population & des richesses de cette île.

Après l'avoir examinée , je désirais revoir l'amiral , mais je le demandai en vain. L'oncle du roi me dit que son neveu était parti pour Matawai , & me conseilla de me rembarquer. Nous le fîmes , & conjecturâmes que Towha était un chef puissant & mécontent , qui se disposait à faire la guerre à son roi ; nous nous trompions , & bientôt nous apprîmes que la flotte faisait partie d'un armement qu'on destinait contre l'île Eiméo dont le chef avait secoué le joug d'Otaïti. O-Too n'était point à Matawai , & nous retournâmes pour le voir dans sa demeure ; nous l'y trouvâmes & sûmes qu'il avait évité

de me voir, parce que quelques-uns de ses sujets ayant volé mes habits qu'on lavait à terre, il avait craint que j'en exigeasse la restitution. Il me demanda plusieurs fois si j'étais fâché, & sur ce que je l'assurai que les voleurs pouvaient garder ce qu'ils avaient pris, il parut satisfait. Towha avait eu la même raison pour s'éloigner. Ainsi une méprise m'empêcha d'examiner avec plus de soin les forces navales de l'île.

O-Too nous conduisit à ses habitations au travers d'une campagne qui ressemblait à un jardin, où çà & là les ruisseaux formaient des nappes limpides. Nous causâmes, les femmes surtout montrèrent beaucoup de gaité : nous partageons leurs plaisirs, leur bonheur, & nous ne les quittâmes qu'après le coucher du soleil. Nous nous fîmes O - Too & moi des présens mutuels, & revînmes à bord. Le roi & Towha nous y rendirent visite le lendemain : le dernier fut étonné de la grandeur du vaisseau qu'il n'avait jamais vu, il en examina toutes les parties; il nous demanda des cables & des ancres. Ils dînèrent avec nous, & se montrèrent très-joyeux. O-Too montrait du respect pour Towha & désirait qu'on lui en témoignât, & cependant il paraissait le craindre. L'ardeur du peuple & des grands pour les plumes rouges procura aux matelots

des plaisirs de leur goût & à nous bien des présens ; ils nous donnerent même en échange des habits singuliers qui doivent, par leur texture & la matiere qui les forme, être d'un prix inestimable à leurs yeux ; ils servent à leurs cérémonies funéraires. Un matelot en a vendu un en Angleterre pour vingt-cinq guinées. Ces plumes faisaient une partie des richesses d'Œdîdée que les Otahitiens écoutaient avec avidité : ils le suivaient en foule : les vieillards lui témoignaient de l'estime , les chefs recherchaient sa compagnie. Souvent ils avaient peine à croire ce qu'il leur racontait de la pluie changée en pierres, des rochers blancs & des montagnes que nous convertissions en eau douce , & ils venaient nous demander s'il ne mentait point. Ils le croyaient plus volontiers, lorsqu'il parlait de mangeurs d'hommes de la Nouvelle Zélande , quoiqu'ils en eussent horreur : il paraît qu'ils ont connu cette barbare coutume autrefois.

Un Otaitien qui nous volait une futaille fut pris en flagrant délit. Je le fis lier à un poteau , malgré O-Too qui me priait de le relâcher ; je lui fis sentir que puisque je punissais ceux qui les volaient , ceux qui nous volaient , devaient être aussi punis. Towha parut m'ap-
prouver

prouver & harangua ses compatriotes pour leur faire sentir la justice de ce procédé. Le coupable reçut vingt coups de fouet, & tout le monde se retira. Towha nous fit ensuite diverses questions sur les loix de notre pays; il admirait nos arts, mais quand on lui eut dit que nous n'avions ni noix de cocos ni arbres à pain, il estima peu tout le reste. Il nous donna à dîner & montra qu'il n'avait pas oublié nos usages depuis qu'il avait diné avec nous. Quand nous le quittâmes, il nous fit de tendres adieux & promit de nous venir voir.

Nous trouvâmes au vaisseau M. Forster & Sparmann qui revenaient des montagnes. Ils étaient parvenus à la seconde chaîne qui environne les plus élevées, après avoir traversé des vallées profondes: ils y trouverent une famille aggrandissant sa cabane, & l'homme quitta l'ouvrage pour leur apprêter à souper. Ils allumèrent du feu, & veillèrent & dormirent tour à tour: delà ils voyaient la lumière dans le vaisseau, ils entendirent à minuit le son de la cloche qui réglait les quarts. La nuit était belle, fraîche & calme. A la pointe du jour, ils marcherent vers le sommet des montagnes: à une hauteur considérable, ils trouverent sur l'escarpement des flancs, des arbrisseaux & des bois

épais, & voulant cueillir des plantes, ils tombèrent près de précipices épouvantables ; toute la chaîne était couverte de forêts où ils trouverent un grand nombre de plantes qu'ils n'avaient jamais vues. Ils parvinrent enfin au sommet de la montagne : delà ils découvrirent *Huabeine* qui est éloignée de quarante lieues, & les isles plus voisines, la plaine fertile qui était à leurs pieds, la vallée de Mattavai où la rivière faisait d'innombrables détours. Le brouillard les força de descendre. Les collines supérieures sont composées d'une argile très-compacte : la végétation y est abondante, même au sommet des montagnes : on y chercha le bois odorant dont les insulaires parfument leur huile ; mais sans le trouver.

Le lendemain nous vîmes les équipages de dix pirogues, exécuter une partie de leurs manœuvres. Dès qu'une d'elles touche la terre, ses rameurs sautent dehors & entraînent le bâtiment à un endroit convenable, puis chacun d'eux s'en va chargé de sa paye : tout se fait si promptement qu'en cinq minutes, on ne voit plus ni pirogues, ni guerriers, ni rameurs. Je vis des guerriers se déshabiller & je ne pouvais concevoir comment en un jour de bataille, ils pouvaient porter la quantité & la pesanteur des

étouffes qu'ils avaient sur eux. Une piece d'une longueur immense enveloppait leur tête en forme de turban ou de chapeau ; plusieurs l'avaient garnie de branches sèches de petits arbrisseaux, couvertes de plumes blanches.

M. Forster le fils & Sparmann remonterent la vallée de Mattavai , & y virent partout de nouvelles plantations, fort étendues & en bon ordre, de nouvelles habitations, & en plusieurs endroits des habitans travaillant à des pirogues : les ravages qu'avait laissé la guerre entre les deux peninsules, avaient disparu ; les insulaires étaient moins importuns pour demander ; ils s'efforçaient à l'envi à faire envers nous des actes de bienveillance & d'hospitalité. Ils arrivèrent dans la cabane de l'Indien qui les avait reçus avec tant de cordialité quelques mois auparavant, & lui promirent d'y revenir dîner.

A un mille plus loin, la colline sur le côté oriental offrait une coupe perpendiculaire de deux cent quarante pieds, d'où une cascade s'élançant au travers des arbrisseaux qui la couvraient au sommet, tombait dans la rivière, & animait ce paysage sauvage & pittoresque : ce rocher était composé de colonnes d'un basalte noir & compacte dont les naturels font des outils ; elles étaient debout, paralleles, jointes

l'une à l'autre , & d'un diamètre de quinze à vingt pouces. Au-delà la vallée se resserre toujours davantage , & enfin ils furent forcés de s'arrêter , de revenir sur leurs pas à la demeure de leur hôte généreux , qu'ils récompensèrent de sa réception avec des plumes rouges & des outils de fer.

Nous examinâmes notre biscuit ; il se trouva gâté encore : il fallut en faire un nouveau triage , en perdre une grande quantité , nous réduire à la petite ration & encore avec de mauvais pain. Nous apprîmes alors qu'Oëdidée s'était marié , & nous fûmes fâchés de n'avoir pas assisté à la cérémonie , pour faire des découvertes intéressantes sur les usages de ces insulaires. Il nous dit qu'il désirait s'établir à Otaïti , qu'on lui offrait des terres , une maison , des propriétés de toute espèce , qu'il était agrégé à la famille d'un A-Rée respecté. Il renonçait donc au projet de revenir en Angleterre ; mais un autre jeune homme désira beaucoup de prendre sa place , & je fus obligé de le refuser : il me parut injuste de prendre à mon bord un habitant de ces îles , sous des conditions que je n'étais pas le maître de remplir ; car je m'imposais l'obligation de leur rendre tout ce dont mon consentement les aurait privés.

Nos savans firent une nouvelle course pour pénétrer au-delà du vallon où ils s'étaient arrêtés quelques jours auparavant: ils gravirent la montagne de grand matin, mais n'allèrent pas au sommet; ils cueillirent plusieurs nouvelles plantes dans les forêts, & leurs guides prirent des hirondelles de mer encore endormies dans les buissons: c'est ainsi que l'oiseau du Tropique s'y vient reposer & y dépose toutes les années les longues plumes de sa queue. Ils revinrent dans le moment que toute la famille royale était sur le vaisseau. Elle nous apprit son histoire. Elle fut composée de trois freres dont l'ainé était l'époux d'Oberea & regna sur l'isle, mais fut détrôné par Waheatua, roi de la petite péninsule, qui voulut qu'O-Too, fils de son frere Happaï lui succédât: cette histoire explique comment Oberea était si puissante, lorsque le capitaine Wallis aborda dans l'isle, & pourquoi elle était devenue pauvre & presque oubliée.

Un accident troubla la bonne intelligence qui regnait entre nous & les insulaires; une des sentinelles que nous avions à terre, s'endormit, & un Otaïtien profita de l'occasion pour lui enlever son fusil. O-Too m'en fit donner la première nouvelle, en me priant de venir vers lui. J'y allai: en débarquant, le sergent m'apprit ce qui s'était passé, les naturels étaient effrayés &

la plupart en fuite. Je tâchai de calmer leurs craintes ; mais j'insistai sur la reddition du fusil. O-Too n'osa pas me voir ; il s'enfuit dans les montagnes , & je revins laissant l'oncle du roi & Œdidée chargés de lui dire que je n'étais point fâché , & que je ne demandais que le fusil. Arrivé au vaisseau , je vis six pirogues que je résolus d'intercepter ; mais l'une d'elles nous ayant appris que le roi était dans nos tentes , nous les laissâmes libres pour nous approcher des tentes. Le roi n'y avait point paru ; c'était une ruse de ceux qui montaient les pirogues & qui alors s'efforçaient de s'éloigner ; nous les poursuivîmes & en prîmes cinq sur l'une desquelles était un chef que je résolus de dépêcher à O-Too , pour qu'il en obtint le fusil en échange des pirogues & des prisonniers ; mais il chercha des excuses pour s'en dispenser ; je ne les aurais pas écoutées , si Œdidée n'était venu me dire que le voleur était de Tierrabou & qu'il fallait leur prêter une chaloupe pour l'aller redemander à Wahétua. Je relâchai alors deux pirogues , mais les trois autres étant à un chef de Tierrabou , je voulais les retenir ; quand on m'affirma que ce chef était innocent du vol qui s'était commis , je les relâchai encore , & je fis dire à O-Too que je ne ferai plus de recherches , puisque ses

sujets ne le retenaient pas : sur la brune , trois hommes qui avaient poursuivi le voleur , rapportèrent le fusil , je les récompensai & je cessai toutes poursuites : tous les Otaïtiens prétendirent alors avoir tué le voleur ou l'avoir poursuivi , afin d'avoir part à la récompense. Cependant les échanges étaient interrompus & l'on n'apportait rien au marché. Je crus devoir chercher O-Too , & je partis avec quelques officiers , je trouvai le prince assis à l'ombre des arbres ; je le rassurai , & il me demanda pourquoi j'avais tiré sur les pirogues : c'est qu'elles appartenaient à un chef de Tierrabou , lui dis-je , & que le voleur en dépendait ; je parus vouloir pousser plus loin ma vengeance contre lui ; & comme il n'aimait pas ses voisins , mes sentimens lui plurent , & la tranquillité se rétablit. J'ai toujours mieux réussi avec eux par des voyes honnêtes que par celles de la rigueur , & j'évitais celles-ci : si j'avais cessé de me comporter avec humanité à leur égard , j'aurais aigri leur caractère , & un usage trop fréquent de nos armes à feu aurait excité leur vengeance & diminué la terreur qu'elles leur inspiraient.

Les réparations les plus essentielles du vaisseau étant finies , je résolus de quitter O-Taïti dans peu de jours. O-Berca nous rendit visite ;

elle fut suivie d'O-Too qui vint avec une nombreuse suite & beaucoup de provisions. Je fus plus libéral que je ne l'avais été encore, parce que je croyais voir ces bonnes gens pour la dernière fois : je les réjouis avec des feux d'artifice qui leur persuaderent que nous avions les feux & les étoiles à notre disposition. Oëdidée souhaitait de rester dans cette île, & je ne crus pas devoir l'encourager à venir en Angleterre, d'où il n'y avait pas d'apparence qu'il pût jamais revenir ; mais je l'assurai que dans ce cas, je lui tiendrais lieu de père ; il m'embrassa ; il pleura, désira conférer avec ses amis, & malgré les sollicitations de l'équipage qui l'aimait, il sortit & revint nous dire qu'il se décidait à rester dans l'île. M. Forster l'engagea à nous accompagner jusqu'à Vlietëa.

Divers chefs, parmi lesquels était Towha vinrent nous visiter encore & nous apportèrent des fruits. Pour monter Towha dans le vaisseau, on laissa tomber un fauteuil soutenu par des cordes, & nous le tirâmes en haut, ce qui lui fit grand plaisir. Je lui fis des présens parmi lesquels était un pavillon anglais dont je lui appris l'usage. Il était résolu malgré sa maladie de commander la flotte contre E-Iméo ; quoique infirme, il était gai, & ses sentimens étaient

élevés. Nous vîmes une nouvelle flotte de quarante doubles pirogues , approcher du bord, en pagayant, partagée en divisions , & formant une ligne qui ne se déranger point : chacune d'elles avait un conducteur qui placé sur la platte forme . annonçait par des paroles & des gestes , quand les matelots devaient pagaier à la fois , & quand l'un des côtés devait s'arrêter : la promptitude de leurs mouvemens nous prouva leur habileté dans la manœuvre. Les soldats exercèrent devant nous , & livrerent un combat singulier ; ils portaient & paraient fort adroitement leurs coups , armés de massues & de piques qu'ils lançaient comme des dards : ils paraient les coups de massue par des sauts en l'air , ou en se détournant de côté : leur pique servait à détourner avec adresse les coups de pique de leur ennemi. Nous vîmes sur le chantier d'O-Too deux pa-hies longues chacune de cent & huit pieds : je donnai un pavillon pour l'une d'elles & le roi lui donna le nom de *Britannia*. Ces flottes , ces guerriers , nous parurent ressembler beaucoup à la flotte des Grecs , allant attaquer Troye.

Towha , le roi & son oncle nous firent des adieux très-touchans : O-Too me pria de prendre avec moi un jeune homme qu'il voulait envoyer chercher des plumes rouges ; mais comme je ne me

proposais point de retourner, je le refusai. Je lui dis que si jamais je revenais, je lui en apporterais, & cette promesse le satisfit. Il proposa à Mr. Forster & Hodges de rester dans l'isle, & leur promettait de les faire chefs des plus riches cantons; ils le refusèrent avec émotion. Un des aides du canonier forma le projet d'y rester, & dès que nous eûmes déployé les voiles, il se jeta à l'eau; mais on le découvrit bientôt, & un bateau alla s'en saisir, avant qu'il pût être bien loin encore. O-Too l'avait encouragé dans son dessein: il espérait qu'un Européen lui ferait d'un grand avantage & il avait raison: l'aide canonier n'avait pas tort non plus, il n'avait ni parens, ni amis, ni presque de patrie, & ne pouvait espérer nulle part plus de bonheur que dans ces isles; là, sous le plus beau climat de la terre, il allait jouir des aïssances de la vie au milieu d'un peuple simple & bon, & achever ses jours dans la tranquillité & l'abondance, loin des travaux & des dangers. Quoique je ne pusse le condamner, la nécessité de conserver la discipline, me le fit faire mettre aux fers pendant quinze jours.

O-Too, demeura dans sa pirogue jusqu'à ce qu'il nous vit cingler à pleines voiles vers l'isle Huaheine: alors il pagaya vers la côte & il fut

salué de trois coups de canon. J'aurais voulu m'instruire du gouvernement de cette île, mais cela ne me fut pas possible : il semble que ce soit une administration féodale ; le chef n'a rien qui le distingue de ses sujets ; il mettait même plus de simplicité dans ses actions qu'aucun autre des E-Arées. En général les chefs sont plus aimés que craints. Leur religion ne nous est pas mieux connue. Il nous a semblé que dans certains cas, ils sacrifient aux dieux, & même des hommes, que le choix des victimes dépend du grand prêtre qui passe quelque temps retiré au fond de la maison du Dieu, puis vient annoncer au peuple qu'il vient de converser avec le grand-être lequel lui a indiqué la victime : c'est ordinairement un ennemi du prêtre ; & on tue celui qu'il a désigné.

Un vent frais nous éloignait de cette île charmante, & nos regards y restaient attachés, lorsqu'ils se fixerent sur une de ses plus belles femmes qui s'était embarquée avec nous, pour retourner à Vlietea sa patrie, qu'elle avait quittée avec un amant. O-Too avait défendu à aucune de ses sujettes de nous suivre ; elle s'était cachée d'abord, mais dès qu'elle fut en pleine mer, elle se montra. OEdidée & son frere, deux autres naturels de Bolabola nous suivirent aussi & leur

compagnie égaya la conversation : dès le matin nous découvrîmes Huaheine , nous jettâmes l'ancre dans le havre d'O-Wharre où le vieux chef O-Rée vint avec quelques-uns de ses sujets nous offrir un cochon & d'autres présens avec les cérémonies accoutumées. Je lui en fis à mon tour , & entr'autres un de plumes rouges , dont il prit deux ou trois dans sa main droite & fit une prière à laquelle les spectateurs faisaient peu d'attention ; l'Otaïtienne descendit avec nous , affublée de l'habit d'un de nos officiers & dina avec les hommes sans scrupule.

En parcourant la côte , nous parvinmes aux lagunes que la mer forme au nord du havre : leurs bords marécageux sont remplis de plantes des Indes orientales qui croissent dans une vase visqueuse qui exhale une odeur fétide , laquelle en éloigne les habitans : des troupes de canards voltigeaient sur sa surface , la perspective de cette piece d'eau est très-agréable : elle est renfermée du côté de la mer par un banc de corail , étroit & couvert de sable , le long duquel s'élèvent de beaux cocotiers : des habitans volèrent un de nos domestiques & nous nous en plaignîmes au chef O-Rée ; il ne trouva point d'abord le vol ; je le vis ensuite dans son conseil où il fit une harangue , puis il m'assura que ni lui , ni les autres

chefs n'y avaient eu part & que nous pouvions tirer sur les voleurs. Ce vieux chef était devenu indolent : la liqueur énivrante dont il buvait avec excès , lui avait enflammé les yeux & maigri le corps. On nous donna la représentation d'une piece dramatique : c'était l'aventure de la jeune Otaïtienne qui s'était enfuie avec nous ; elle y était , s'y reconnut & versa beaucoup de larmes. Dans cet intervalle quelques officiers couraient la campagne : deux naturels portaient leurs sacs remplis de clous & de haches : ils montrèrent des oiseaux aux officiers qui les tirèrent , & alors les naturels sachant qu'ils n'avaient plus rien à craindre de leurs armes à feu , s'enfuirent & disparurent. On les trouva dans la suite & ils donnerent des boucliers de guerre en place de ce qu'ils avaient pris. Nous reçûmes des visites de nos anciens amis & fîmes diverses promenades ; dans l'une nous gravîmes sur une colline plantée d'arbres à pain , de poivriers & de muriers , d'ignames & d'eddoes : le terrain était amélioré avec des coquilles & du corail brisés , des cendres de fougères & d'arbrisseaux. Les plumes rouges n'ont plus de valeur dans cette île , où les naturels n'ayant que le nécessaire , ne mettent point un prix ridicule à des objets de fantaisie. Une pluie subite nous força de nous réfugier dans

une hutte, où une famille aimable nous offrit du fruit à pain & du poisson. Là, était une vieille femme d'un rang distingué avec un domestique qui menait un cochon : la bonne femme voulut nous le faire accepter & nous conduire à sa maison : nous traversâmes la colline & descendîmes sur les bords de la mer, où nous vîmes une baie fermée d'un banc de corail, renfermant un islot qu'habitaient des troupes nombreuses de canards, de beccassines & de corlieux : de là nous parvinmes dans une belle vallée peuplée & cultivée où étoit l'habitation de notre bonne vieille : nous y trouvâmes sa famille qui nous regala de volaille, de fruits à pain, & de noix de cocos, & nous renvoya ensuite dans sa pirogue, parce que le chemin par mer était beaucoup plus court.

Je fus que nos chasseurs venaient d'être dépouillés : je me rendis à terre & m'emparai paisiblement d'une grande maison, de tout ce qu'elle contenait & de deux chefs qui s'y trouvaient. Je restituai le tout, dès que j'eus appris ce qui s'était passé. Un officier qui avait tué des canards, avait forcé un insulaire de les aller chercher dans l'eau : celui-ci pour se venger, y alla, mais traversant la lagune, il s'enfuit avec le gibier. L'officier tira sur lui & le manqua ; il allait recommencer, lorsque les insulaires se saisirent de son arme :

l'Anglais appella du secours, des Anglais tirèrent, les Indiens les frapperent, puis quelques chefs appaiferent le tout; mais ce tumulte laissa des impressions de crainte & de défiance.

Le 21 Mai, nous vîmes plus de soixante pirogues sous voiles qui allaient à Vlietée: c'étaient des Earloys qui allaient visiter leurs confrères des isles voisines: cette société ressemble aux francs-maçons; elle a ses secrets, & secourt ses membres, quand ils sont dans le besoin.

O Rée me fit prier de descendre pour châtier des voleurs qui formaient un corps, dont le but était de nous détrouffer par tout où ils nous trouveraient. Je descendis avec quarante-huit hommes, pour ne pas encourager les brigands & les intimider sans me mettre dans le cas de les combattre, & nous marchâmes avec O-Reo jusqu'à plus d'une lieue, sans avoir vu d'ennemis qui peut-être voulaient nous amener dans un lieu désavantageux pour nous attaquer avec succès; alors je m'arrêtai & revins sur mes pas. Les Indiens descendant des collines, cachaient leurs armes dans les buissons, dès qu'ils nous voyaient paraître, & pour augmenter l'effroi que nous paraissions leur inspirer, je fis tirer plusieurs volées pour convaincre les naturels que nous pouvions faire un feu continuel. Cette ostenta-

tion eut son effet ; les chefs s'empressèrent de nous faire des présens ; les autres amenerent des rafraichissemens en grand nombre. Les premiers nous promirent de nous envoyer des provisions, ils le firent, mais elles consistaient plus en fruits qu'en cochons, & c'étaient ces derniers que nous désirions le plus. Nous quittâmes Huahaine le 24 Mai, O-Rée fut le dernier qui quitta le vaisseau : en partant je lui dis que nous ne nous reverrions plus ; il me répondit en pleurant. „ Laissez venir vos enfans, ils seront bien reçus”. Le commerce que nous fîmes dans cette isle fut abondant en fruits ; mais non en cochons : nous avions peu d'outils & de meubles à leur donner en échange ; ce qui m'engagea à faire fabriquer des outils de fer & des clous, pour me procurer des rafraichissemens dans les isles où nous allions aborder.

Nous arrivâmes bientôt à pleines voiles à Vlietea & pénétrâmes dans un canal formé par deux chaînes de rocs de corail, contre lesquelles la mer brisait avec tant de violence, que des navigateurs peu exercés auraient pu en être effrayés : nous nous fîmes remorquer jusques près de la terre. Bientôt le chef O-Reo & d'autres insulaires nous vinrent offrir leurs présens, & j'allais le lendemain leur en faire à mon tour.

En

En entrant dans la maison , nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes qui pleuraient , lamentaient & se découpaient la tête avec des couteaux de goulou ; le sang inondait leur visage & leurs épaules , & il fallut essuyer leurs embrassemens. Cette cérémonie achevée , elles se lavèrent & revinrent aussi joyeuses que leurs compatriotes. O-Reo parut enchanté de notre retour , & la vue d'Œdidée donna de la confiance à tout le peuple. Le chef vint dîner avec nous ; puis nous allâmes nous promener le long de la crique où était le vaisseau. La côte était bordée de pirogues , les cabanes fourmillaient d'habitans qui se préparaient à faire de bons dinés sur des tas de provisions accumulées. C'étaient des Earréoy qui voyageaient sur toutes les îles en se livrant aux plaisirs & à la débauche ; ils paraissaient tous des guerriers de profession , & des chefs ou alliés aux chefs : partout ils trouvent des freres qui les accueillent , qui partagent leurs fêtes ; partout ils chantent & font des danses lascives : peut-être en leur interdisant les enfans , a-t-on voulu diminuer le nombre des premières familles , pour que le peuple ne gémit pas un jour sous le joug de ces petits tyrans , si on les laissait pulluler en liberté : ceux-ci passèrent plusieurs jours dans la joie , & nous inviterent souvent à leurs festins.

M. Forster, dans ses excursions de botanique, trouva l'hospitalité dans toutes les cabanes, & vit un cimetière de chiens, coutume singulière qui nous était inconnue & qui pourrait bien n'être que la fantaisie d'un particulier. Pour nous amuser, on joua une pièce qui avait pour titre *l'enfant vient* : parce que le dénouement était l'accouchement d'une femme en travail, dont l'enfant se mit à courir sur la scène, ayant un torchon de paille attaché à son nombril, & poursuivi par les danseuses qui essayaient de l'attraper ; ce qui faisait rire toute l'assemblée. On avait comprimé & applati le nez de l'enfant ; c'est ce qui nous expliqua pourquoi les habitans ont tous le nez applati.

Dans un de nos repas que partageait O-Reo, & où il but seul une bouteille de vin, il nous dit qu'il connaissait une île que nous ignorions encore. " Elle est, dit-il, à quelques journées de chemin, ses habitans sont aussi hauts que votre grand mât, & aussi gros à la ceinture que la tête du cabestan. Ils sont bons, mais lorsqu'on les fâche, ils vous lancent dans la mer comme une petite pierre : si vous les approchez, ils iront au devant de vous & emporteront votre vaisseau à terre sur leurs épaules ". C'était un conte fondé, peut-être sur d'anciennes histoires. Nous

visitâmes la côte au sud, où l'on trouve un pays fertile & des habitans hospitaliers : nous parvînmes à une baie spacieuse qui renferme trois îles , & dont les bords sont remplis de canards. Nous allâmes sur l'un des îlots, il était couvert de cocotiers & d'arbrisseaux, & nous y trouvâmes une hutte & des filets, mais point de coquillages que nous y cherchions.

On nous vola des gouvernails, des grappins, & des crocs; & j'allai en informer le chef qui déjà en était instruit, & vint avec nous à la poursuite des larrons, jusqu'à ce qu'on nous eut apporté tout ce qui nous avait été pris, excepté le gouvernail de fer de la pinasse. Je voulus aller plus avant, mais le peuple s'alarmait & le chef s'était échappé; sans doute qu'il n'était pas le maître de se faire rendre ce que je cherchais. Je m'arrêtai & fis prier le chef de revenir; il revint & m'offrit deux cochons, je les acceptai, & ne demandai plus rien: ils étaient l'équivalent de ce que j'avais perdu: la paix se fit ainsi. O-Reo vint dîner avec nous, puis on nous donna la comédie qui n'était plus agréable pour nous, parce que les pièces se ressemblaient. Oëdidée ne se plut pas autant dans sa patrie qu'à Otaïti. Ici, sa libéralité lui faisait des amis; là elle était un devoir; plus il don-

nait, plus on lui demandait, & encore on l'accusait d'avarice. Il se dépouilla de tout sans les fatiguer; aussi désira-t-il retourner à Otaïti, & il ferait même venu en Angleterre si j'avais pu lui donner l'espérance de revenir. J'allai un jour visiter ce qu'il possédait dans cette île; nous trouvâmes qu'il n'y jouissait d'aucune autorité, quoique son frere y fût chef; celui-ci m'offrit deux cochons, & nous fîmes un festin de l'un d'eux que nous finîmes par de l'eau de vie, qui obligea bientôt les insulaires de se retirer pour dormir. Dans cet intervalle j'examinai le canton; il y avait peu de terrain; mais le lieu était agréable, & des maisons bien arrangées formaient un très-joli village: ensuite nous prîmes le chemin du vaisseau: en chemin nous aperçûmes quatre figures de bois de deux pieds de long, arrangées sur une tablette, ayant une pièce d'étoffe autour des reins, & sur leurs têtes une espece de turban garni de longues plumes de coq. On nous dit que c'étaient les *dieux des serviteurs*. En faut-il conclure qu'ils adoraient ces statues, & que les serviteurs n'ont pas le même Dieu que les maîtres? Non, le fait est trop isolé, aucun autre ne s'y rapporte & nous pouvions mal comprendre celui qui nous parla; mais il est vrai, que les habitans de cette

île sont plus superstitieux que ceux d'O-Taïti ; ils me montrèrent beaucoup de vénération pour les hérons & les pic-verds. Nous arrivâmes à bord que la chaleur était encore très-forte, & nous revînmes à terre nous baigner dans une belle fontaine ombragée par des arbres odorans. Ce bain nous fut salutaire. Ces îles sont remplies de charmans réduits comme celui-ci : ils embellissent la contrée, & contribuent à la santé des habitans.

Nous fîmes encore quelques excursions sur les collines : elles ressemblent à celles d'O-Taïti ; mais sont moins élevées : nous y découvrîmes une vallée charmante, environnée d'une forêt d'arbres & d'arbustes, & arrosée par un joli ruisseau qui tombait en plusieurs cascades sur des rochers brisés & des précipices.

Nous serions partis plus tôt de cette île, si l'on ne nous eut dit qu'on avait vu deux vaisseaux, l'un commandé par le capitaine Furneaux, l'autre par M. Banks : cette nouvelle me surprit ; bientôt elle me parut très-incertaine : quelques insulaires l'affirmaient, un plus grand nombre la niaient ; nous fûmes enfin, où crûmes savoir qu'elle était fautive. Peut-être deux vaisseaux Français commandés par M. de St. Denis, & qui navigerent alors dans ces parages, furent la

source de ce bruit. Nous nous préparâmes au départ, & alors les insulaires accoururent pour nous vendre des fruits & des cochons; mais avant de lever l'ancre, nous eûmes occasion de connaître un homme instruit de la mythologie & de l'astronomie de ces pays : il nous apprit bien des choses que nous ignorions; mais sur lesquelles nous ne nous arrêterons point ici.

C'est le 4 Juin 1774, que nous sortîmes du port d'Ulietea : je reçus les derniers adieux, les derniers présens des chefs, qui tous me conjurèrent de venir les voir encore, & pleurèrent en nous voyant éloigner. O-Reo me demanda le nom de mon Moraï ; je ne fais s'il eut quelque autre raison pour me faire cette demande que celle de vouloir se souvenir de nous, lors même que nous ne serions plus. O'Edidée se décida aussi à rester dans sa patrie; mais la crainte de ne la revoir plus, put seule le déterminer à nous quitter; lorsque nous allions partir, il courait de chambre en chambre pour embrasser tout le monde; son ame fut angouissée quand il se sépara de nous; il regardait le vaisseau, il fondait en larmes, & enfin, il se coucha de désespoir au fond de sa pirogue. Nous étions déjà en pleine mer que nous le vîmes encore étendant ses bras vers nous.

J'avais d'abord envie de visiter la fameuse Bolabola ; mais ayant à bord des rafraichissemens de toute espèce , je marchai à l'ouest , & je fis mes derniers adieux à ces isles fortunées , & à ses habitans hospitaliers. Notre séjour parmi eux avait dissipé toutes les maladies bilieuses & scorbutiques ; mais la moitié de notre équipage était attaqué du mal vénérien , moins redoutable sous ce climat qu'en Europe & qui paraît y être naturel.

Le 6 Juin , nous découvrîmes la terre à onze heures du matin : ce n'était qu'un récif à fleur d'eau , formant un cercle de quatre lieues de tour , composé de plusieurs langues de terre unies par des brisans : c'est l'isle *Howe* du capitaine Wallis , & peut-être la *Mopeha* où les habitans d'Ulitea vont dans certaines saisons à la pêche de la morue ; rien n'y annonce des habitans : différens poissons , différens oiseaux semblaient nous suivre. Le tems devint incertain , sombre , pluvieux jusqu'au 16 , où l'on découvrit une terre du haut des mâts , à la pointe du jour : c'était un groupe de cinq ou six islots couverts de bois , liés ensemble par des bancs de sable & des brisans , renfermant un lac à son centre : nous nous approchâmes du rivage sans trouver un lieu propre à l'ancrage , ni voir aucune

trace d'habitans : la côte en est poissonneuse & on y voit beaucoup d'oiseaux ; je lui donnai le nom de Palmerston.

Quatre jours après l'avoir quittée, nous revîmes la terre : nous passâmes la nuit à la Cape & le lendemain nous en rangeâmes la côte occidentale ; une grève sablonneuse, étroite, s'étendait au pied des rocs escarpés qui la bordaient ; elle semblait de niveau. Sa plus grande hauteur ne surpassait pas quarante pieds, son sommet était couvert de grands bois & d'arbrisseaux ; huit Indiens parurent sur le rivage ; ils étaient presque noirs ; quelque chose de blanc enveloppait leur tête & leurs reins ; ils étaient armés d'une pique & d'une massue. J'envoyai deux bateaux à terre, & les insulaires qui étaient sur les rochers se retirèrent dans les bois. Nous prîmes poste sur un roc élevé, & M. Forster & d'autres se mirent à herboriser, c'étaient presque partout de petites plantes qui revêtaient ces rochers de corail. Plus loin il y avait tant d'arbres & de brossailles, que nous voyions à peine à vi. ou trente toises loin du lieu où nous étions. Je m'approchai du bois ; j'entendis les Indiens s'avancer, & je revins à mon premier poste, avertissant les Botanistes d'en faire autant. Nous y arrivions à peine que les Indiens

parurent: nous leur fîmes des signes d'amitié; ils n'y répondirent que par des menaces, & l'un d'eux noirci jusqu'à la ceinture, la tête ornée de plumes vint nous braver de fort près: un jeune homme qui était avec lui, lança une pierre qui atteignit l'un de nous au bras: deux coups de mousquets tirés sans ordre les firent disparaître. Cependant ne voulant pas nous hasarder dans ces bois épais, nous rentrâmes dans nos canots pour chercher un lieu plus favorable à une descente, mais nous n'y trouvâmes pas un mouillage, nous n'y découvrîmes pas un habitant; enfin nous vîmes une petite anse près de laquelle étaient quatre pirogues que nous voulûmes examiner: elles avaient de forts balanciers, des nattes grossières, des lignes de pêche, des piques & des morceaux de bois qui semblaient avoir servi de flambeaux: nous y déposâmes des présens; mais tandis que je m'en occupais, on m'annonça que les Indiens approchaient & bientôt ils furent près de nous: tous nos efforts pour les amener à une conférence furent inutiles: ils montrèrent la plus grande férocité; ils lancerent leurs javelines; on fit feu sur eux d'un rocher où j'avais placé quelques hommes: cette décharge dispersa les insulaires, & ils ne reparurent plus: l'un d'eux se retira en pouf-

fant des cris douloureux, qui annonçaient une blessure d'angereuse.

Nous ne pouvions rien attendre de ces insulaires; la côte n'offrait aucun mouillage, & la terre que des rochers de corail couverts d'arbres & de brossailles; il était inutile de s'y arrêter : nous nous rembarquâmes donc & nommâmes cette nouvelle découverte *l'isle sauvage*. Elle a onze lieues de tour, sa forme est circulaire, ses terres sont élevées, & la mer près du rivage est très-profonde : la bordure de l'isle n'est formée que de rochers de corail remplis d'arbres & d'arbrustes; on n'y voit pas un coin de terre; le battement des flots a creusé des cavernes curieuses dans les rocs qui la bordent : les voutes en sont soutenues par des colonnes de formes variées; une de ces voutes, en se détachant, avait produit par sa chute une grande vallée au-dessous des rochers adjacens : l'intérieur est sans doute moins stérile que la bordure; cette ceinture de corail renferme peut-être une plaine fertile qui fut jadis une lagune : ses habitans ne paraissent pas nombreux; ils sont agiles, dispos, d'une belle stature; ils n'ont de vêtement qu'une ceinture; quelques-uns d'eux avaient le visage, la poitrine & les cuisses peints d'un bleu foncé.

Le 24, comme nous cherchions l'isle *Rotter-*

dam, nous découvrîmes une suite d'îles que je voulus reconnaître : une chaîne de brisans s'opposant à mon passage, je marchai au sud. Une pirogue vint à nous, quoique la terre la plus voisine fut éloignée de quatre lieues ; mais voyant que le vaisseau allait plus vite qu'elle, elle vira de bord. Nous vîmes quatre îles liées par des brisans, puis d'autres encore, & Rotterdam ne paraissait point. Le calme vint avec la nuit & nous laissa en proie à une grosse lame qui venait du levant : au matin nous crûmes voir un passage & en nous approchant, nous découvrîmes plusieurs autres îles, & nous trouvâmes fond. Plus élevées que les bancs de corails, ces îles sont couvertes de bosquets & de touffes de bois entre lesquelles on voyait un grand nombre de maisons ; vers le midi, quelques pirogues s'avancèrent hardiment aux côtés du vaisseau, & vinrent échanger des fruits & du poisson pour de petits clous & des grains de verre. Ils nous apprirent les noms de ces îles : l'une qui a un rocher blanc perpendiculaire dont des bois & des palmiers festonnent les bords, s'appelle *Terre-fethéa* : la plus belle se nomme *Tonoomea*, deux autres, la grande & la petite *Mangonoë* ; ils nous invitèrent à nous rendre dans la leur, nommée *Cor-nanigo* ; mais nous préférâmes d'aller à Rotterdam.

ou Anamocka : dès que nous en approchâmes, une foule de pirogues s'en détacherent pour nous apporter des cochons, des fruits & des racines ; je mouillai sur la bande du nord où la côte s'élevait perpendiculairement de quinze à vingt pieds, ensuite elle paraissait platte & n'offrait qu'un seul mondrain : la terre y était chargée de cocotiers. Un Indien commença par nous voler notre sonde ; il ne la rendit que lorsqu'il se sentit blessé avec du menu plomb, & ses compatriotes le chassèrent : ils nous vendirent des poules d'eau couleur de pourpre, des poissons, des racines nourrissantes. Nous allâmes chercher une aiguade & les insulaires nous montrèrent un étang d'eau faumâtre. Ils nous reçurent avec joie, & à mon tour, je fis défendre à tous ceux qui avaient été attaqués depuis peu du mal vénérien, de descendre à terre, & d'admettre de femmes sur le vaisseau : on nous apporta beaucoup de fruits, surtout des pimplemoules & des ignames, moins de bananes & de cocos, & moins encore de fruits à pain, quoique l'isle fût riche en arbres qui les rapportent. L'intérieur du pays était très-attractif & nous nous hâtâmes d'y pénétrer : des plantes variées étaient répandues sur le terrain avec profusion, & des plantations de toute espèce lui donnaient l'apparence d'un jardin ; de pe-

tits mondrains environnés de haies & de buissons, de longues allées d'arbres élevés, qui dans l'intervalle qui les séparait, laissaient appercevoir la riche verdure qui tapissait les champs, des berceaux touffus d'arbres odorans, qui se prolongeaient sur nos têtes, formaient la plus riante perspective. Les maisons n'avaient que huit à neuf pieds de haut, mais elles étaient longues de trente, & larges de huit; les parois en étaient de roseaux, & leur toit de branchages se projetait au delà des parois penchées de la maison: une ouverture de deux pieds en quarré servait de porte: l'intérieur est garni d'ignames sur lesquels on étend des nattes: les habitans que nous rencontrions, nous saluaient avec des expressions qui annonçaient leur bon caractère & leurs dispositions amicales: nous les voyions s'empressez d'aller cueillir au haut des plus grands arbres des fleurs que nous désirions; ils nous allaient chercher des oiseaux au milieu des ondes; ils nous offraient avec empressement les fruits qu'ils possédaient, & la plus faible marque de reconnaissance devenait précieuse pour eux. Nous vîmes un lac long d'une lieue qui communiquait avec la mer, & renfermait trois petites isles ombragées par des arbres: assis à l'ombre d'arbres élevés & d'arbrustes épais, sur une éminence, nous joui-

mes de la beauté de ce paysage réfléchi encore par les ondes. Peu d'îles présentent une plus grande variété de sites dans un si petit espace : nulle part nous n'avions trouvé autant de jolies fleurs ; leur doux parfum embaumait l'air, le lac était rempli de canards sauvages , les bois & les côtes abondaient en pigeons , perroquets , râles & autres petits oiseaux ; tout animait & embellissait cette scène. Nous revînmes à bord , nous trouvâmes la poupe chargée de pimplemoufes & d'ignames ; le chirurgien seul nous manquait : il avait erré sans crainte avec son fusil dans l'île : il revenait avec onze canards & trouva les chaloupes parties : environné d'insulaires, il se rendit comme il put sur la côte de roche , d'où nous pouvions l'appercevoir ; quelque tems après , il promit un clou au possesseur d'une pirogue , s'il voulait le conduire au vaisseau ; mais les insulaires lui ôterent son fusil , lui prirent ses canards & l'empêcherent de partir ; effrayé , il revint sur le rocher où les habitans le dépouillèrent en le menaçant : il désespéra de sa vie , & chercha quelque arme pour se défendre ou se venger , il ne trouva qu'un mauvais étui de cure-dents , il l'ouvrit & le présenta avec assurance à ces brigands , qui voyant qu'il était creux , reculerent de trois pas , tenant leurs piques levées sur lui :

brûlé du soleil , épuisé de fatigue , il allait succomber à son accablement , lorsqu'une femme jeune & belle , dont les longs cheveux flottaient en boucles sur le sein , s'avança hardiment au milieu de cette foule , annonçant la compassion & la bonté dans tous ses traits , & lui offrit des morceaux de pimplemoufe pour le soutenir. Deux chaloupes arriverent , la foule se dispersa , l'Indienne & son pere resterent seuls , & le chirurgien leur témoigna comme nous sa reconnaissance. Nous ne fîmes d'abord aucune démarche pour avoir le fusil , & cette indulgence les encouragea ; ils nous apporterent des provisions & nous firent différens petits vols. J'envoyai un bateau pour faire de l'eau ; on eut de la peine à remplir les futailles & à les charger. Pendant ce travail , les Indiens ôterent le fusil à nos lieutenans & l'emporterent ; ils enleverent de même les outils du tonnelier & tout ce qu'ils trouverent sous leur main ; mais furtivement & sans violence. J'arrivai avec un second bateau & les insulaires s'enfuirent. Dès que je fus ce qui s'était passé , je résolus de les forcer à la restitution : je fis tirer deux coups de canon du vaisseau , pour avertir ceux d'entre nous qui étaient dispersés ; je fis descendre tous les soldats de marine armés , & je fis saisir deux grandes doubles pirogues ; les

insulaires prirent tous la fuite , & bientôt après nous eûmes les deux fusils : content de cette restitution , j'abandonnai le reste & relâchai les pirogues. Les femmes furent les plus empressées pour terminer cette dispute. Un seul homme qui avait résisté , fut blessé d'un coup à dragées ; je le fis panser par notre chirurgien qui appliqua sur ses blessures des pulpes de cannes à sucre que les Indiens lui préparèrent ; on leur donna une bouteille d'eau-de-vie pour laver les plaies qui n'étaient pas dangereuses , & je fis un présent au blessé. Alors nous retournâmes au vaisseau ; nous laissâmes dans cette isle deux couples de chiens pour en perpétuer la race.

Un de ces insulaires donna dans cette occasion une preuve d'intrépidité assez rare : il était occupé à vider sa pirogue , sous la bouche même du canon quand il tira. Au premier coup il regarda la piece d'artillerie , puis resta sous elle & continua son ouvrage ; le second coup ne l'effraya pas davantage , & ce ne fut que lorsqu'il eut fini son opération qu'il se retira ; mais sans donner des marques de frayeur. Cet homme avait quelque autorité sur les autres ; il levait des dîmes & des droits sur ce qu'on vendait , & nous l'appellâmes le douanier.

Le calme nous retint encore un jour sur cette isle ,

île, les habitans se montrèrent si affables & si obligeans que quand nous y' aurions prolongé notre séjour, il était probable que nous n'aurions plus eu à nous en plaindre. Avant notre départ, nous apprîmes le nom de plusieurs îles voisines. Deux qui étaient remarquables par leur élévation se nommaient *O Ghao* & *Amattafoa*; celle-ci semblable avoir un volcan dont nous voyions s'élever des colonnes de fumée?

Le 29, nous mîmes à la voile poussés par une brise qui venait du couchant qui s'apaisa bientôt, & nous laissa entre plusieurs petites îles rases & des bas fonds dont nous sortîmes avec peine. Des pirogues vinrent de différentes îles pour échanger des fruits, des racines, des poules, contre des clous & des pièces d'étoffe. La nuit vint & nous la passâmes à faire de petites bordées, le jour parut & je cinglai vers *Amattafoa*: les échanges continuèrent pendant toute la route. Nous passâmes entre *Amattafoa* & *O Ghao*; le canal qui les sépare n'a pas une lieue de large, on n'y trouve point de fond & la navigation y est sûre: la première est escarpée, son sommet se cachait dans les nues, sa circonférence est de cinq lieues: on y voit beaucoup de palmiers & de bois de massue: en quelques endroits les rochers semblaient brûlés & caver-

neux, un sable noir couvrait la côte près de laquelle on ne trouve fond qu'à quatre-vingt brasse, on voyait la fumée s'élancer avec impétuosité pendant la brume, il semble que le sommet de la montagne forme un cratère d'où elle jaillissait: une petite pluie qui tomba, nous parut imprégnée de particules vomies par le volcan. Nous ne pûmes l'examiner de plus près. O Ghao est moins étendue, mais elle est plus ronde & sa forme est celle d'un pain de sucre. Toutes deux sont habitées, mais ne paraissent pas bien fertiles.

Anamockao, ou Rotterdam, comme la nomma Tasman, est d'une forme triangulaire & chacun de ses côtés a une lieue ou une lieue & demi de longueur. Un lac en occupe le centre: le mondrain qu'on y remarque, semble être volcanique: il y a beaucoup de fruits à pain & de pimplemoufes; on y voit de longues allées d'arbres fruitiers, & les berceaux touffus qui couvrent les chemins, étalent les plus belles fleurs qui embaument l'air de parfums: beaucoup de volaille & de cochons rodaient autour des cabanes; tout y annonçait l'abondance & le bonheur. Près d'elle sont plusieurs îlots qui semblent se prolonger jusqu'à Tonga-Taboo. Ces îles forment un groupe qui embrasse trois degrés

en latitude & deux en longitude , elles peuvent nourrir deux cent mille ames. Le vent m'éloigna des isles d'Amsterdam & Middelbourg où je désirais toucher encore.

Nous dirigeâmes notre route au couchant , & le 2 Juillet, deux jours après notre départ, nous découvrîmes une terre que nous ne pûmes atteindre avant la nuit. A onze heures du matin, nous étions près d'un endroit de la côte, où le débarquement paraissait praticable. L'isle semblait avoir deux petites collines, d'une pente très-douce & couverte de bois: une extrémité se terminait en pointe plate où nous vîmes de jolis bocages de cocotiers & d'arbres fruitiers entremêlés de maisons: des Indiens parurent sur le rivage, ils s'enfuirent lorsque nous descendîmes: on ne trouva point de fond près de ses côtes. Cette isle n'a pas une lieue de long sur la moitié de large; elle est ceinte d'un banc de corail, & nous parut trop petite pour renfermer beaucoup d'habitans. Je lui donnai le nom d'*isle de la Tortue*, parce qu'on y voit beaucoup de ces animaux. Près d'elle on trouva encore un banc de corail de quatre à cinq lieues de tour; quelques-uns des rochers qui le composent, s'élèvent de quinze pieds sur la mer: ils sont plus étroits à leur base qu'à leur sommet: il ne

lui manque que des islots pour former une de ces isles basses dont nous avons parlé ailleurs ; je tentai d'y faire pêcher des tortues , & n'y réussis pas.

Nous voguâmes sans obstacles par un tems assez variable jusqu'au 16, qu'un ciel sombre & des grains violens accompagnés de pluie , nous firent soupçonner que nous étions dans le voisinage de quelques terres élevées ; car nous étions entre les tropiques. En effet vers les trois heures après midi, nous eûmes la vue d'une grande côte. Nous serrâmes nos voiles hautes, & gouvernâmes vers la terre ; puis nous louvoïâmes pendant la nuit. Cette terre nous parut être les terres australes de Quiros, que M. de Bougainville nomma les grandes-cyclades. Le vent nous força de tendre vers l'isle qu'il nomma *des Lepreux* ; nous y voyions des montagnes sur lesquelles s'élevaient des cocotiers : des forêts touffues la couvraient. On découvrit le pic que les navigateurs Français avaient nommé pic de l'étoile, ou pic de l'Averd-y. En approchant toujours, nous vîmes des habitans accourir sur le rivage ; nous distinguâmes de superbes cascades qui s'élançaient des montagnes voisines , d'innombrables palmiers en revêtent les collines. Deux pirogues se dé-

tacherent du rivage ; elles s'approcherent de nous à un jet de pierres , & s'arrêterent malgré les signes d'amitié que nous faisions à ceux qui les montaient : elles retournerent bientôt près du rivage où nous voyions se rassembler un grand nombre d'habitans noirs & nuds , armés d'arcs & de flèches : l'un d'eux seulement avait une pièce d'étoffe d'un blanc sale bordé de rouge , placée en écharpe autour de son corps. Je continuai ma route entre les isles Aurore & des Lepreux. Nous nous approchâmes de la pointe méridionale de l'isle Aurore où nous appercevions une petite baie , mais la sonde n'y trouvait fond qu'à quatre-vingt brasses : l'isle entière est couverte de bois & toutes les vallées y sont coupées de ruisseaux : des liferons & des lianes s'enlaçaient aux arbres les plus élevés & formaient des guirlandes & des festons. Une jolie plantation , environnée de roseaux , occupait le penchant d'une colline & une charmante cascade se répandait auprès. Cette isle a douze lieues de long sur moins de deux de large. Une montagne y est fort haute & pointue. Les habitans se montrèrent sur la plage où l'on voyait des pirogues , mais aucune ne s'approcha de nous.

Nous fîmes voile entre les isles Aurore & de la Pentecôte ; je m'approchai de celle-ci ; nous

en vîmes les habitans, le terrain nous en parut cultivé. Pendant la nuit, nous y remarquâmes différens feux; comme leurs côtes sont très-escarpées, & qu'on y voit peu de pirogues, nous en conclûmes qu'ils pêchaient peu & tiraient leurs principales ressources de l'agriculture. Le canal où nous voguions, avait environ deux lieues de large. En nous avançant, nous vîmes la terre se prolonger au loin, & sur la partie la plus voisine de nous, qui était très-haute, s'élevaient deux colonnes de fumée que nous jugeâmes partir de quelque volcan: la côte en s'inclinant, formait une plaine très-belle & très-étendue: l'aspect fertile de cette contrée & le nombre de ses feux annonçaient sa population. Bientôt nous nous aperçûmes que cette côte prolongée formait une nouvelle isle, que ses habitans nomment *Ambrym*: derrière, nous découvrîmes une terre haute, & plus loin une autre plus élevée encore: c'étaient deux nouvelles isles. Je cinglai vers la première; elle n'était pas moins belle qu'*Ambrym*; ses bosquets étaient entremêlés de cocotiers; ses montagnes s'étendaient fort avant dans les terres; à leur pied étaient des plaines couvertes de bois & bordées d'une belle grève. J'y crus voir un bon havre & les habitans armés d'arcs & de flèches

nous invitaient à y descendre ; en virant de bord je découvris un second havre où l'on trouva fond : j'y allai jeter l'ancre sur onze brasses. Les habitans s'approchèrent du vaisseau , en remuant des branches vertes , versant de l'eau salée sur leurs têtes & répétant le mot *Tomario* ; ils étaient armés d'arcs , de traits & de piques ; bientôt ils arrivèrent dans leurs pirogues : on leur donna des étoffes de Taïti qu'ils acceptèrent avec empressement , & nous donnèrent de leurs traits en échange. Leur langue était si différente de toutes celles que nous avions entendues jusqu'alors , que nous n'y comprîmes pas un mot : elle était plus dure : eux-mêmes étaient d'une noirceur remarquable , & d'une petite stature ; leurs jambes & leurs bras étaient longs & grêles , leurs cheveux noirs , frisés & laineux , leur nez plat , leurs os des joues proéminens , leur front court : sur leur tête était un chapeau de natte ; ils étaient tout nuds , mais une corde leur ferrait le ventre si fort qu'elle formait un sillon profond. Ils babillaient d'un ton élevé , & avec gaité ; ils nous semblaient être des singes.

Le soir ils retournèrent à terre pour allumer des feux ; puis ils prirent des tisons brulans , & revinrent dans leurs pirogues recommencer une conversation bruyante. Nous étions moins

verbeux dans nos réponses. On ne les laissa point monter à bord & ils retournerent à terre à minuit où nous les entendîmes chanter , danser & battre le tambour. Il en arriva un grand nombre au vaisseau le lendemain ; quelques-uns vinrent à la nage : j'en fis monter un à bord , bientôt le vaisseau en fut presque rempli. Nous leur fîmes quelques présens & ils semblaient enchantés de notre accueil. Un accident qui jeta tout dans la confusion , tourna ensuite à notre avantage ; l'un d'eux , furieux de ce qu'on l'avait empêché d'entrer dans un de nos bateaux , bandait son arc , malgré les efforts de ses compatriotes pour le retenir ; je le menaçai ; alors il dirigea son trait contre moi ; je le prévins d'un coup de fusil à dragées ; il chancela & rebanda son arc ; un nouveau coup lui fit tomber la flèche des mains , & ceux qui étaient avec lui , se hâtèrent de gagner le rivage : d'autres jetterent des flèches sur le vaisseau ; un coup de canon tiré par dessus leurs têtes les mit tous en fuite : ceux qui étaient dans la chambre sautèrent par les fenêtres ; ceux qui étaient sur le bord s'élancerent delà dans la mer : nous les laissâmes fuir & bientôt ils revinrent. Nous n'avions point encore trouvé de peuple plus intelligent ; ils comprenaient nos gestes & nos signes , comme s'ils eussent été pour eux une lan-

gue usitée : ils désiraient tout ce qu'ils voyaient, & supportaient le refus patiemment ; ils prenaient grand plaisir à se voir dans un miroir : tous avaient les oreilles percées, & deux petits cailloux suspendus à leur narine ; ils avaient des bracelets proprement travaillés, & de petites coquilles blanches & noires ornaient la partie supérieure de leurs bras ; leur corps n'était point tatoué.

Nous descendîmes à terre avec deux bateaux, à la vue de quatre à cinq cents habitans rassemblés sur le rivage, armés d'arcs, de massues, & de piques ; j'allai à eux seul, un rameau verd à la main ; & l'un d'eux, qui paraissait un chef, vint à ma rencontre avec un pareil rameau qu'il échangea contre le mien ; puis me prenant par la main, il me présenta à ses compatriotes. On leur fit des présens, on leur fit comprendre que nous avions besoin de bois ; ils permirent d'en couper : ils m'offrirent un petit cochon ; je répondis par une pièce d'étoffe d'Otaïti : j'espérais qu'on pourrait faire avec eux des échanges, & je me trompais : ils estimaient peu les clous & les outils de fer, & nous n'obtinmes d'eux qu'une demi douzaine de cocos & un peu d'eau fraîche. Ils ne voulaient pas que nous pénétrassions dans l'intérieur de l'île & désiraient que nous retournassions au vaisseau. Leurs arcs sont d'un

bois brun foncé, plus beau que le mahogany, leurs traits étaient de roseaux garnis d'os ou d'un bois dur, noir comme l'ébene & ils les tenaient dans un carquois cylindrique de feuilles. Nous nous promenâmes parmi eux, ils cherchaient à nous apprendre leur langue, comme nous à connaître la leur, ils ont les organes de la voix très-flexibles, & rendirent sans difficulté les prononciations les plus rudes; ils faisaient dès le premier instant ce que nous voulions leur dire. En nous vendant des traits empoisonnés, ils nous en firent craindre l'effet: leur massue était de casuarina: sur le poignet gauche ils portaient une planche de bois couverte de paille & d'environ cinq pouces de diamètre, pour que le recul de la corde de l'arc ne blessât point leur bras. Deux de nos Messieurs s'avancerent dans une forêt sombre, remplie de buissons, où ils trouverent deux nouvelles plantes; mais les insulaires les engagèrent à en sortir: plusieurs d'entr'eux portaient sur leur bras un petit panache verdâtre d'une plante odoriférante d'un nouveau genre: la graine en est aromatique; mêlés avec eux, nous causions librement & leur caquet assourdisait nos oreilles. Pour ne pas en être surpris, j'avais fait deux pelotons de mes soldats & je les avais placés avan-

tageusement pour nous défendre. L'un des matelots ayant demandé à un Indien de lancer sa flèche aussi haut qu'il lui serait possible, il allait le faire, quand les autres, craignant que cette flèche décochée ne parût une infraction à la paix, lui crièrent de s'arrêter, & effrayèrent tout le peuple qui était sur la grève, en prononçant quelques mots qui imprimèrent l'épouvante sur le visage des naturels; les uns inquiets, & l'œil égaré; les autres avec un regard sombre, prirent les armes; mais voyant que nous restions tranquilles, ils se mirent à parler entr'eux, l'alarme se dissipa, & nous continuâmes à couper du bois.

Quelques femmes s'approchèrent de nous: elles étaient petites & laides: des nattes cachaient leurs hanches & descendaient jusqu'aux genoux: d'autres n'avaient devant elles qu'un torchon de paille; les enfans des deux sexes étaient absolument nus: elles avaient la tête poudrée en couleur orangée; mais c'était leur seule parure: les hommes seuls portent des colifichets; elles en paraissent méprisées, & n'osaient s'approcher de nous. Nous nous rembarquâmes sans obstacles après avoir coupé notre bois, & nous nous occupâmes à faire diverses réparations nécessaires dans nos manœuvres. Je fis encore une descente dans le même lieu & je visitai

les cabanes qui étaient à l'entrée d'un bois ; elles sont basses & couvertes de feuilles de latanier : la plupart étaient fermées autour avec des planches, & une ouverture quarrée y servait de porte : autour on voyait quelques plantations de racines, des cocotiers, des arbres à pain, des bananiers, mais ces arbres avaient peu de fruits. Je revins en cotayant le rivage & c'est alors que nous apprimes que l'isle s'appelait *Mallicollo* : une autre située au midi d'*Ambrym* se nomme *Apée*, & la plus élevée par le pic qu'elle renferme se nomme *Apoom*. Nous primes quelques poissons, & un repas de nourriture fraîche nous fit plaisir. Nous continuâmes de suivre le bord pour trouver quelque source d'eau douce & nous n'en trouvâmes point. Nous en soupçonnâmes une cependant, dans une baie garnie de mangles épais dont nous ne pouvions écarter les branches. En retournant à bord, nous entendîmes le tambour & vîmes danser les insulaires ; mais dès qu'ils entendirent le bruit des armes, ils demeurèrent tranquilles.

Le 23 Juillet à sept heures du matin, nous levâmes l'ancre, & à l'aide d'une brise légère nous sortîmes du port. Les Indiens nous voyant sous voiles, accoururent dans leurs pirogues, & firent des échanges avec une confiance, une

loyauté qui nous surprit : comme le vaisseau marchait vite , nous laissâmes en arriere des canots qui avaient reçu nos marchandises , sans avoir eu le tems de donner les leurs en échange : au lieu de profiter de cette occasion , ils firent tous leurs efforts pour nous atteindre & nous remettre ce dont ils avaient reçu le prix. Un Indien nous suivit long-tems & lorsqu'il fut au vaisseau , il montra ce qu'il avait vendu : plusieurs personnes voulurent le lui payer , il les refusa jusqu'à ce qu'il eut apperçu celui qui le lui avait déjà acheté , & il le lui remit. Ce que ces insulaires estimaient le plus était les étoffes & le papier marbré. En sortant du port , nous voyions un grand nombre d'habitans sur les rocs qui bordent l'isle pour y ramasser des coquillages ; ils paraissaient ne point nous craindre & un plus long séjour aurait pu nous en faire aimer.

Après avoir remis en mer , nous voulûmes essayer sur un chien l'effet des flèches empoisonnées ; elles ne produisirent aucun effet. Leur poison n'est peut-être pas aussi dangereux qu'ils paraissent le croire : leurs fruits paraissent moins bons que ceux des isles que nous venions de visiter ; mais leurs ignames sont excellentes. Cette isle a vingt lieues de long ; ses montagnes sont élevées & couvertes de vertes forêts. Le sol y

est riche & fertile; ses productions végétales paraissent abondantes & variées; les cochons & la volaille sont leurs seuls animaux domestiques; nous y avons ajouté les chiens qu'ils reçurent avec un extrême plaisir & qui semblent leur avoir été absolument inconnus. Les bois sont habités par différentes sortes d'oiseaux, mais nous n'avons pu en examiner aucun. On ne peut gueres y supposer plus de cinquante mille insulaires; ils ont quelque ressemblance avec les habitans de la nouvelle Guinée, de la Terre des Papous, & de la nouvelle Hollande: ils paraissent se nourrir principalement de végétaux: l'abaissement & le creux de leurs fronts, leurs longues têtes, sont peut-être l'effet des soins que leurs mères se donnent pour les former ainsi: nous ne les avons presque jamais vus sans armes, & ils mettent à les fabriquer beaucoup d'art & d'adresse. Nous n'avons pas vu qu'ils eussent du respect pour aucun d'entr'eux, & nous ignorons s'ils ont un gouvernement & une religion. Le port y est à l'abri de tous les vents, & on y peut mouiller assez près de la grève, pour protéger les travailleurs.

Nous cinglâmes vers Ambrym pour doubler la pointe sud-ouest de Mallicolo, & là nous découvrîmes trois ou quatre isles qui nous avaient

paru n'en former qu'une. Nous gouvernâmes alors sur l'isle Apée , & à minuit nous mîmes en panne, parce que nous étions voisins de ses bords. Ambrym qui contient un volcan, paraît avoir plus de vingt lieues de tour. La multitude de tourbillons de fumée qui s'élevaient des différentes isles, nous fit supposer que leurs habitans cuisent leurs alimens en plein air.

Le 24, nous prolongeâmes la côte méridionale d'Apée, & nous découvrîmes plusieurs autres isles qui s'étendaient entre le midi & le levant de celle-ci. Nous nous approchâmes de la plus voisine qui avait environ quatre lieues de tour, & était remarquable par trois collines ou pics qui lui ont fait donner ce nom : elle est boisée & nous vîmes ses habitans sur le rivage, semblables à ceux de Mallicolo & armés comme eux. Nous doublâmes *Trois collines* & portâmes sur un groupe d'isles que nous nommâmes *isle Shepherd* ; le calme nous laissa à la merci du courant, tout près de ces isles, où une ligne de cent quatre-vingt brasses ne trouva point de fond : dans toutes les directions, nous étions environnés d'isles dont nous ne pouvions connaître le nombre. Une brise s'éleva & vint dissiper nos inquiétudes ; mais nous nous aperçûmes alors que nous avions échappé à un autre danger.

La plupart de nos officiers dînerent de deux poissons qui leur donna quelques heures après de violentes douleurs , une chaleur brulante , une espèce d'insensibilité dans les jointures : des cochons , des chiens qui en avaient mangé les entrailles , moururent ; les hommes ne furent sauvés au bout de dix jours que parce qu'ils n'en avaient pas mangé davantage , & par les soins du chirurgien qui par hasard dina ce jour avec le capitaine.

Après le coucher du soleil , le calme revint : l'obscurité de la nuit , & les rochers brisés qui nous ferraient de tous côtés rendaient notre situation très-critique : c'est un danger qui menace tout navigateur qui veut reconnaître des côtes inconnues , une tempête , un rocher couvert , un courant rapide suffisent pour détruire en un moment toutes ses espérances. Au point du jour , le vent se fit sentir & nous courûmes au levant des isles Shepherd ; mais ne voyant point de terres dans cette direction , nous revînmes passer entre deux petites isles , dont l'une n'était qu'un rocher remarquable par sa forme pyramidale qui nous le fit appeller le *Monument* : l'autre fut nommée les Deux Collines , à cause de ses deux collines taillées à pic , & séparées par un isthme étroit & bas ; la houle
en

en brisant sur le Monument, y avait creusé des sillons & des canaux très-profonds ; & seul de ces isles, il est inhabité parce qu'il n'est accessible qu'aux oiseaux : il est noir, haut de cent cinquante pieds, & semé de petites taches de verdure. Nous poursuivîmes notre route au sud, & bientôt nous fûmes dans le voisinage d'une grande isle & de trois ou quatre petites ; le calme revint encore nous exposer au même danger auquel nous venions d'échapper ; mais la lune nous éclairait, & nous nous apercevions des progrès rapides que nous faisions vers une isle située au couchant dont la pointe septentrionale était très-élevée, noire, presque perpendiculaire : nous restâmes dans l'inquiétude la plus allarmante jusqu'à dix heures du lendemain : l'avant, l'arrière, les flancs du vaisseau se dirigeaient tour à tour vers la côte, sur laquelle la houle brisait avec un bruit épouvantable. Le vent vint nous aider à doubler une petite isle, que nous nommâmes *Montagu*, & où des Indiens nous firent du rivage des signes pour nous inviter à descendre. Plus loin était une isle plus grande à laquelle nous donnâmes le nom de *Sandwich* : son aspect est riant ; son sol est diversifié de plaines, de bosquets & de montagnes peu élevées : nous y vîmes des

cocotiers, des palmiers & différens arbres entre lesquels on découvrait de petites huttes, & des pirogues échouées sur la grève : on distinguait des espaces considérables de terrain défriché : cette isle est une des plus belles de ce groupe ; mais elle nous parut moins habitée que celles que nous venions de visiter au nord. Nous étions encore vis-à-vis de ces côtes, quand des vents variables, légers, presque insensibles, entremêlés de calme, nous laissèrent en proie aux courans : nous voulûmes jeter l'ancre & ne trouvâmes point de fond. Une brise du sud-ouest vint nous sauver & nous continuâmes de porter au sud-est, où je voulais approcher d'une terre que nous découvrions, & qui se présentait sous l'apparence de trois mondrains ; nous employâmes ainsi trois jours à parcourir un espace de douze lieues : la terre se présenta alors sous la forme de plusieurs mondrains que nous jugeâmes liés par une terre basse : le sol nous en parut moins fertile, & moins agréable que celui des isles que nous venions d'abandonner : la fumée qui s'en élevait, nous la fit croire habitée : nous désirions vivement d'y aborder, & nous ne le pouvions pas ; nous pêchâmes deux goulus dont l'un avait dans son estomac quatre tortues de dix-huit

pouces de diamètre, deux grandes fêches & les plumes avec la carcasse d'un boobi : dès qu'ils furent sur le pont, chaque matelot prit son couteau ; tous se les partagerent & les mangerent avec avidité, car les climats chauds donnent un dégoût insurmontable pour les viandes salées, qui allument une soif qu'on ne peut éteindre. Enfin le 1 Août, nous nous vîmes près du rivage de cette île dont les habitans basanés répandus ça & là, nous invitaient à descendre : nous y voyions des enclos remplis de bananiers. Nous y vîmes aussi de loin des femmes, qui portaient une espèce de jupon de feuilles & de paille qui descendait jusqu'à mi-jambe ; mais les hommes étaient nus. Nous parvîmes dans une petite baie où nous trouvâmes un fond de sable à 22 brasses ; le vent qui changea, ne me permit pas d'y jeter l'ancre, & me porta au sud-est de cette île ; la nuit nous surprit avant que nous pussions reconnaître une nouvelle baie qui se présentait : dans l'obscurité, une lumière qui parut devant nous, nous fit craindre d'avancer, & nous passâmes la nuit à louvoyer : deux accidens nous avaient allarmé durant le jour : un cri de feu déconcerta l'équipage ; fit perdre la tête à ceux qui étaient de service : ce n'était qu'une piece d'étoffes d'Otaïti qui s'était en;

flammée à une lampe près de laquelle on l'avait laissée par négligence; elle fut bientôt éteinte : un soldat de marine en tirant de l'eau pour laver les ponts , tomba dans la mer : il ne savait pas nager , mais il faisait peu de vent ; on mit en panne , on lui jeta des cordes dont il put saisir une & on le retira. Ses camarades s'attachèrent à dissiper sa faiblesse & sa frayeur , avec une tendresse qui est l'effet de l'esprit de corps.

Au lever du soleil , nous aperçûmes d'autres terres ; mais nous nous rapprochâmes de celle que nous voulions aborder & dont des courans nous avaient éloignés ; ils nous portaient alors sur le rivage & je pensai à y jeter l'ancre avant la nuit ; mais on ne trouva point de fond dans la baie , point d'eau douce sur ses bords : il fallut prolonger la côte vers le nord : le lendemain nous mîmes à la voile ; mais un courant contraire nous faisait perdre autant de chemin que le vent pouvait nous en faire gagner. Cependant le besoin de bois se faisait sentir , & j'envoyais en couper sur une petite île ; on ne put jamais l'aborder. Nous portâmes ensuite vers un pic en forme de selle , qui présente une péninsule escarpée à sa pointe , mais s'abaisse en petites collines vers le fond. Chaque partie de la côte laissait voir des champs cultivés entre les bo-

cages, & des plantations enfermées de haies de roseaux. Nous parvinmes à jeter l'ancre dans la baie que la peninsule forme : les habitans parurent sur le rivage & poussèrent vers nous des cris & des hurlemens ; de loin ils ressembloient aux Mallicolois ; mais nous ne vîmes pas une seule pirogue sur la côte. Cette isle nous fit plaisir, parce que nous espérions y trouver des rafraichissemens & nos malades la guérison. J'allai reconnaître la côte, & y chercher de l'eau & un lieu propre à faire du bois : les Indiens nous inviterent à descendre, & j'abordai, quoiqu'avec difficulté : je distribuai des étoffes, des médailles, &c. ils voulaient mettre notre bateau sur la grève, nous nous y refusâmes ; ils nous firent signe de remonter la baie, nous y consentîmes & ils nous suivirent sur le rivage. Je débarquai ensuite sur une grève d'un beau sable, en présence d'une multitude, tenant un rameau verd à la main, accompagné d'une seule personne ; ils me reçurent de l'air le plus honnête & le plus obligeant : l'un d'eux leur fit faire un demi cercle autour de l'avant du bateau & ne souffrit pas qu'on passât cette ligne. Je le comblai de présens, j'en fis aux autres, & leur demandai par signes de l'eau fraîche : j'espérais voir la source où ils la puiseraient ; mais ils l'allerent

chercher dans une maison , & l'apportèrent dans un vase de bambou. Je demandai des rafraichissemens ; on m'apporta une igname & des noix de cocos. J'étais cependant inquiet de les voir armé de flèches , d'arcs , de dards , de massues , de piques , & par cette raison j'avais l'œil sur les actions & même sur les regards de leur chef. Je le vis m'exhorter par signes à mettre le bateau à sec sur le rivage , & balancer à recevoir les clous que je lui offrais. Je m'approchai alors du canot en leur faisant entendre que j'allais revenir ; mais ils ne voulaient pas que nous nous séparassions si vite : au moment où nous voulions monter à bord , les uns essayèrent de porter le bateau sur le rivage , & les autres se jetterent sur les rames pour les arracher aux matelots. Je leur présentai le bout de mon fusil & ils lâcherent prise ; mais un instant après , ils recommencerent à faire des efforts pour hâler notre bateau. Les signes & les menaces ne les contenant plus , je voulus tirer sur le chef qui dirigeait tous leurs mouvemens , mais l'amorce brula sans que le coup partit , & alors ils firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres , de dards & de flèches. Je fus dans la nécessité d'ordonner de tirer : deux décharges suffirent à peine pour les chasser du rivage , & de derriere les arbres & les buissons ,

ils continuèrent à nous jeter des pierres, & quelquefois ils s'avançaient pour nous lancer des dards : quatre étaient restés sans mouvement sur le rivage, mais deux se ranimerent & se trainerent dans les buissons. Nous eûmes aussi deux blessés.

Nous arrivâmes à bord & alors je fis lever l'ancre pour mouiller plus près du rivage. Toute la côte occidentale était couverte de palmiers qui paraissaient différens des cocotiers. Dans ce moment des insulaires nous montrèrent deux rames que nous avions perdues dans le démêlé ; je regardai cet acte comme un signe heureux ; cependant pour leur faire mieux sentir notre pouvoir, je fis tirer une piece de quatre qui les fit cacher promptement & ils ne reparurent plus. J'avais à peine levé l'ancre qu'il s'éleva une brise du nord dont je résolus de profiter pour visiter l'isle plus au sud.

Les insulaires nous parurent différer des Mallicolois : ils ne parlent pas la même langue, ont la taille mieux proportionnée & les traits plus agréables ; leur teint est bronzé, leur visage peint en noir ou en rouge, leurs cheveux bouclés & un peu laineux : les femmes sont laides, & ont une jupe de feuilles de palmier : leurs maisons sont couvertes des feuilles de cet arbre.

En arrivant sur la côte sud-est, je vis une belle baie profonde dont les rives sont basses, & le sol voisin revêtu de forêts touffues : sa pente douce offre une grande étendue cultivée : la péninsule en forme de selle que je nommai *cap des Traîtres*, la sépare de celle où nous avions tenté de débarquer ; mais cette baie n'était pas à l'abri des vents comme l'autre. Plus au sud-est paraissait une nouvelle isle que nous résolûmes de visiter ; on y voyait plusieurs feux & l'un d'eux flamboyait comme la flamme d'un volcan. Nous fûmes près du rivage à une heure après minuit ; mais nous vîmes que nous avions doublé une isle basse sans nous en appercevoir, & une autre isle élevée se présenta vers le levant. Nous nous assurâmes alors que la flamme qui nous avait guidés durant la nuit, sortait en effet d'un volcan : la colline d'où elle s'élance avait un cratère d'un rouge brun : une colonne de fumée pareille à un grand arbre, en jaillissait de tems en tems ; & sa tête s'élargissait à mesure qu'elle montait : un bruit pareil à celui du tonnerre l'accompagnait : des colonnes d'une fumée tantôt blanche, tantôt d'un sale-gris un peu rouge, se suivaient de près. Partout ailleurs que sur le volcan, l'isle est bien boisée & couverte de verdure. Nous crûmes découvrir un port &

j'envoyai le sonder : nous appercevions des hommes , des habitations , des pirogues qui n'osèrent s'approcher de nos bateaux. On fit signal de bon mouillage , & il fallut y conduire le vaisseau à la remorque. Quelques insulaires s'approchèrent de nous à la nage , d'autres dans des pirogues ; mais ils se tinrent d'abord à la distance d'un jet de pierres ; puis ils devinrent plus hardis & s'approchèrent pour faire des échanges : l'un d'eux jeta sur le vaisseau des noix de cocos , & je lui donnai des étoffes & d'autres objets. Bientôt ils devinrent insolens & tentèrent d'enlever tout ce qu'ils pouvaient atteindre ; les pavillons , les gonds du gouvernail , les bouées : des coups de fusil tirés en l'air n'eurent aucun effet ; un coup de canon les effraya , les fit sauter dans la mer ; mais quand ils virent qu'il ne leur était point arrivé de mal , ils revinrent nous braver : des balles qu'on fit siffler à leurs oreilles les intimidèrent assez pour les faire retourner au rivage : un vieillard qui n'avait point fui , endura notre feu & vint ensuite nous offrir son amitié & des noix de cocos : il fit plusieurs voyages du rivage au vaisseau pour nous apporter des rafraichissemens. J'allai le soir descendre à l'entrée de la baie. Les Indiens se rassemblèrent en deux corps , armés de

massues, de dards, de lances, de frondes & de pierres, d'arcs & de flèches, mais ils ne s'opposèrent point à nous : je leur fis des présens, ils nous donnerent des noix de cocos ; je demandai du bois , ils nous montrèrent des arbres, mais se tinrent toujours prêts à se défendre, ou à attaquer , & ils semblaient vouloir faire ce dernier lorsque nous revînmes à bord : alors ils se retirèrent. Ces hommes étaient d'une stature moyenne, plus forts, mieux proportionnés que les Mallicolois ; ils portaient une corde sur le ventre qui ne les ferrait pas avec force : les femmes paraissaient moins laides que les leurs : nous remarquâmes qu'ils exprimaient la même chose par deux termes dont l'un répondait au langage des isles des amis, & nous en conclûmes qu'ils ont des voisins qui parlent cette langue. Ils nous apprirent que leur isle s'appelle *Tanna*.

Le soir nous vîmes briller la flamme du volcan qui de cinq en cinq minutes faisait une explosion violente : l'air était rempli de particules de fumée & de cendres qui nous affectaient les yeux : les agrêts, toutes les parties du vaisseau furent couvertes de cendres noires ; elles couvraient aussi la côte. Ce volcan était à deux lieues de nous.

Nous avions besoin de bois & d'eau ; j'appro-

chai donc le vaisseau du rivage pour faciliter les travaux & protéger les travailleurs. La pointe orientale du hâvre est basse & plate ; elle s'élève ensuite & présente une colline remplie de plantations, & longue d'une lieue : à l'endroit où elle se termine, est une belle plaine revêtue de plantations, bordée de rangées de collines agréables : au couchant, la plaine & la baie sont environnées d'une colline escarpée de mille pieds de haut. Tandis que nous approchions à la remorque, les insulaires arrivaient & se formaient en deux corps, armés comme le jour précédent. Le chef parut nous inviter à descendre : une pirogue venait de tems à autre au vaisseau porter en présens des cocos & des bananes, & j'avais soin qu'on en fit à ceux qui la conduisaient. Le vieillard était parmi eux, je lui fis entendre qu'ils devaient poser les armes ; il jeta celles qui étaient dans sa pirogue, je lui donnai une grande pièce d'étoffe rouge, & il porta ma requête aux autres avec lesquels il conféra long-tems. Dans ces entrefaites, une pirogue où étaient trois Indiens s'approcha du vaisseau : l'un d'eux branlant la massue d'un air insolent, en frappa les côtés du bâtiment, & commit divers actes de violence ; puis il offrit d'échanger ses armes, & on lui descendit avec une corde ce qu'il en demandait ;

mais alors il se retira forçant de rames sans vouloir les livrer ; on lui tira un coup de fusil de chasse à dragées , puis quelques coups de mousqueton , dont il parut peu s'inquiéter ; tous se jeterent dans l'eau , & se couvrirent de leur pirogue , nageant avec elle jusqu'au rivage : les insulaires n'en devinrent que plus insolens & commencerent à faire des cris & des huées. Après avoir placé le vaisseau comme je le voulais , je m'embarquai avec les soldats de la marine & un détachement de matelots , & je ramai vers le rivage : les deux corps avaient formé entr'eux un espace d'environ vingt toises dans lequel étaient placées des grappes de bananiers , une igname & deux ou trois racines : plus près de la grève , ils avaient planté quatre roseaux : le vieillard nous encourageait à nous avancer ; mais ce qui nous était arrivé dans l'autre île , nous avait rendus plus prudents. Je fis signe aux deux divisions de nous laisser un plus grand espace , & à poser les armes : ils ne nous écoutèrent pas ; & le vieillard ne se fit pas mieux entendre : ils se rapprocherent encore davantage. Je voulais épargner le sang ; & pour y réussir , je crus devoir leur faire peur. Je fis tirer un coup de mousquet sur une des divisions , formée d'environ sept cents hommes ; ils furent alarmés , mais se remirent bientôt , nous mena-

cerent, & l'un d'eux nous montra son derriere en se frappant les fesses avec la main : c'était un défi : nous fîmes une décharge & le vaisseau en fit une aussi : le rivage fut bientôt balayé. Le vieillard ne s'enfuit point & je reconnus sa confiance par un présent. Les habitans revinrent peu-à-peu, quelques-uns sans armes, quelques autres refuserent de les poser que nous n'eussions quitté les nôtres : nous restâmes donc armés : nous leur dîmes de ne point passer des bornes que nous traçâmes & ils obéirent : les présens que je leur fis ensuite, ne parurent rien changer à leurs dispositions. Quelques-uns monterent sur les cocotiers & nous en donnerent les noix sans rien exiger ; mais j'étais attentif à leur faire toujours accepter quelque chose en échange : ils nous prièrent de ne plus tirer & parurent craindre de toucher à ce qui nous appartenait : je montrai à notre bon vieillard nommé *Paowang*, que nous avions besoin de bois : il consentit à ce qu'on en coupa, mais nous pria de respecter les cocotiers : quelques-uns d'entre nous voulurent herboriser dans le bois ; de-là ils apperçurent un grand nombre de naturels qui entretenaient une communication avec les deux détachemens placés sur la grève ; ils s'arrêtèrent & revinrent sans avoir découvert que

deux espèces nouvelles de plantes ; ils nous refusèrent toujours de nous vendre des armes ; mais ils n'entreprirent point de nous nuire , ni de nous tromper. Nous revînmes dîner à bord & les Indiens se dispersèrent. Aucun ne me parut avoir été blessé par nos décharges.

Nous redescendîmes pour faire de l'eau , & nous prîmes en trois coups de filets plus de trois cents livres de poisson. Quelques insulaires se montrèrent assis à l'ombre de leurs palmiers : ils ne vinrent point à nous & nous visitâmes un peu le pays : la plaine était remplie d'arbres & d'arbrisseaux , nous y trouvâmes encore quelques plantes nouvelles ; puis nous nous approchâmes des Indiens , & bientôt ils se rendirent près de nous sans armes , & causèrent comme ils le purent avec la plus grande cordialité. Nous revînmes à bord passer la nuit , pendant laquelle le volcan vomit des torrens de feu & de fumée , qui s'augmentèrent encore par la pluie qui survint : la fumée qui s'échappait en gros tourbillons épais , était teinte de jaune , d'orange , de cramoisi & de pourpre , & elle se terminait en gris rougeâtre & brun : ces couleurs se répandaient sur les champs & les forêts du pays.

Le lendemain , les insulaires reparurent , mais en moindre nombre ; nous allâmes les joindre

après déjeuné : les vieillards surtout nous parurent disposés à être nos amis ; les plus jeunes se montrèrent encore insolens : l'un d'eux plus insolent que les autres, força un de mes lieutenans de lui lâcher son fusil chargé à dragées & cette correction les rendit plus circonspects. Nous retournâmes à bord , & ils se retirèrent. Le vieillard vint sur le vaisseau , en examina les différentes parties , puis regagna le rivage : il nous rapporta ensuite une hache que nos travailleurs avaient laissée dans le bois : ils semblerent nous demander la permission d'aller dormir, comme s'il eût été malhonnête dans leurs usages de laisser des étrangers sans leur faire compagnie. Nous retournâmes faire encore de l'eau & du bois ; les insulaires parurent reconciliés avec nous , & ils inviterent quelques-uns de nos gens à venir dans leurs cabanes , à condition qu'ils y viendraient nuds comme eux : ils nous vendirent des cannes à sucre & des noix de cocos : ils s'affirèrent sur les rochers près de nous , & l'un d'eux qui en paraissait respecté , changea de nom avec M. Forster : nous causâmes ainsi en très-bonne intelligence & apprîmes plusieurs mots de leur langue. Ils nous donnèrent des feuilles de figes enveloppées dans des feuilles de bananier & cuites à l'étuvée , elles

avaient un goût agréable : les femmes , les enfans nous offrirent deux gros plantains ; mais telle était leur timidité qu'en tournant sur eux nos regards , nous les faisions fuir ; quelques - unes cependant avaient le sourire sur la bouche. Elles & les hommes portaient des pendans d'oreilles ; celles qui étaient mariées avaient des chapeaux de natte. Ils ne prenaient ce que nous leur donnions que lorsque nous l'avions posé à terre.

Nous revînmes le lendemain sur le rivage & nous y trouvâmes les Indiens qui , quoiqu'armés , se montrèrent doux & honnêtes. J'engageai un jeune homme à venir à bord avec moi ; je lui montrai les différentes parties du vaisseau , mais rien n'arrêtait son attention : il n'avait jamais vu de chèvres , ni de chiens , ni de chats , & il les prenait pour des cochons qu'il connaissait : je lui donnai un chien & une chienne : il revint m'apporter un coq , une petite canne à sucre & des noix de cocos ; il ne voulut manger qu'un morceau de porc salé , mais il but un verre de vin. Ce jeune homme avait de beaux traits , de grands yeux très - vifs : ainsi que ses compatriotes il n'avait pas la même facilité à prononcer que les Mallicolois. Nous fîmes quelques découvertes à terre ; telles étaient quelques nouvelles plantes & une source d'eau très-chaude.

Nous

Nous apprîmes du jeune homme, le nom des îles voisines : celle où nous avions eu un différend avec les insulaires , s'appellait *Irromanga* ; l'île basse que nous avions passée sans nous en appercevoir *Inimer* : à l'orient de Tanna était celle d'*Irroman*, au sud celle d'*Anatton* : à table il se montra décent ; mais un petit bâton qu'il portait dans ses cheveux huilés & peints , lui servait de fourchette. Dès que nous fûmes retournés à terre , il voulut avec quelques-uns de ses amis , me mener vers leurs habitations ; mais des officiers qui vinrent me joindre , leur causèrent de l'ombrage , & nous retournâmes au rivage ; ils voyaient avec inquiétude nos excursions dans la contrée. Notre ami Paowang nous apporta dans ce moment un présent de fruits porté par vingt hommes , quoique deux l'eussent aussi aisément fait que vingt ; j'en payai les porteurs. Je me rapprochai du jeune homme qui paraissait honteux de ne m'avoir rien donné en retour de mes deux chiens ; mais la nuit tombait & bientôt nous nous séparâmes. Ces insulaires me donnerent à entendre qu'ils mangeaient de la chair humaine , & ce n'est pas la nécessité qui les y contraint , car ils ont des poules , des cochons , des racines & des fruits en abondance : il est vrai que nous ne leur en

vîmes point manger : ils pratiquent aussi la circoncision.

Une partie d'entre nous étaient parvenus dans les bocages qui bordent la colline située à l'orient ; ils étaient formés par des cocotiers, & plusieurs espèces de figuiers : on y vit des hangars pour des pirogues, mais point d'habitations. Ils parvinrent dans un autre moment sur les collines, au travers de clarières enfermées de bois de tous côtés, & couvertes d'herbages du verd le plus brillant : au delà ils trouverent de vastes plantations de bananes, d'ignames, d'eddoès & de figuiers, enfermées par des murs hauts de deux pieds : des naturels qui les avaient suivis, les menerent sur une éminence d'où l'on voyait la mer & l'isle Annatom : son sol est élevé & elle leur parut avoir huit à dix lieues de tour. Cette promenade ne fit qu'irriter notre curiosité : nous pêchâmes au filet, & nous vîmes que les naturels ne savaient prendre le poisson qu'à coups de trait, lorsqu'il s'élance au dehors de l'eau : ils témoignent leur admiration, leur dégoût ou leur desir par le même mot, mais prononcé avec lenteur ou avec vitesse, & souvent en faisant claquer leurs doigts.

M. Walles, suivi de deux ou trois personnes pénétra, dans la contrée jusqu'à un hameau

isolé où il reçut beaucoup de civilité des habitans : nos excursions ne parurent plus leur faire de la peine ; mais une imprudence de nos travailleurs faillit à rompre cette union naissante : on leur jetta quelques pierres , ils répondirent par des coups de fusil , & la crainte s'empara pour un moment des insulaires ; mais nous employâmes tous nos soins pour la dissiper , & pour prévenir ces accidens. Ils se retirèrent cependant plus avant dans le pays , & il n'en paraissait que très-peu sur la grève : nous profitâmes de leur retraite pour visiter la plaine qui était derrière l'aiguade ; on y trouva des étangs où ils avaient planté beaucoup d'eddoës : des bocages de cocotiers , semés d'arbrisseaux , habités par différens oiseaux , sur-tout par des atrapes-mouches , des bouvreuils & des perroquets ; on y vit des noiers qui fourmillaient de pigeons de diverses espèces : deux naturels vinrent dire que l'un d'entre nous avait tué deux de ces pigeons ; ils nous le firent entendre dans une langue qui nous parut la même que celle des isles des Amis , parce qu'ils avaient observé que nous l'entendions mieux que la leur : ils nous apprirent qu'on parlait cette langue à *Irroanam* , à sept ou huit lieues au levant de *Tarua*.

Nous fîmes encore une excursion , & nous

pénétrâmes dans la plaine à une lieue loin du bord : nous rencontrâmes peu d'habitans, beaucoup d'oiseaux, quelques plantations de bananes & de cannes à sucre, mais nous ne vîmes point de maison, & la plus grande partie du terrain était en friche : à l'extrémité de la plaine, nous vîmes une vallée longue & spacieuse où nous entendions un cri confus d'hommes, de femmes & d'enfans ; mais elle était si couverte de bocages que nous ne pûmes voir ni habitans, ni cabanes. Le lendemain 11 Août, le volcan gronda d'une manière terrible ; il poussa jusqu'aux nues des torrens de feu & de fumée & souvent des pierres d'une grosseur prodigieuse : il éclairait encore les nuages lorsque nous descendîmes sur la grève où nous trouvâmes peu d'habitans : nous visitâmes la partie occidentale & montâmes à travers les plus jolis bocages qui répandaient une odeur parfumée & rafraîchissante : des fleurs les embellissaient ; les liferons enlacés jusqu'aux sommets des arbres les ornaient de guirlandes bleues & pourpres : aucune plantation, aucun insulaire n'y frappa nos regards. Après différens détours, nous atteignîmes une clariere environnée des arbres les plus charmans de la forêt ; mais où une vapeur de soufre s'élevait du terrain & rendait la cha-

leur plus incommode: un nuage léger s'élevait sans cesse d'un petit monticule voisin; la terre y était si chaude que nous pouvions à peine y tenir le pied. Plus haut, nous découvrîmes deux nouveaux cantons d'où s'exhalaient des vapeurs soufrées, mais moins fortes: le soufre y donnait à la terre une teinte verdâtre; nous y recueillîmes de l'ocre rouge.

Le volcan devint alors plus bruyant que jamais, & la vapeur des lieux où nous étions devint aussi plus abondante. Plus haut encore, nous trouvâmes différentes plantations; enfin nous parvinmes au sommet de la colline & nous descendîmes de l'autre côté par un chemin étroit entre des haies de roseaux. Bientôt nous aperçûmes le volcan entre les arbres, il était encore à deux lieues de nous; les masses de rochers qu'il lançait parmi des tourbillons de fumée, étaient aussi grosses que le corps de notre longue chaloupe: nous voulions nous en approcher encore, lorsque nous entendîmes des Indiens qui soufflaient dans de grandes conques dont ils se servent pour sonner le tocsin; ces sons nous firent retourner sur nos pas. Quelques-uns des insulaires nous rencontrèrent & parurent surpris de nous trouver si avant dans leurs retraites; nous les priâmes de nous apporter quelque chose à

boire; mais ils s'en allerent fans paraître faire attention à notre demande; un quart d'heure après des hommes, des femmes, des enfans nous apportèrent des cannes à sucre & des noix de cocos; nous bûmes le suc de ces végétaux & fîmes des présens à ces hôtes hospitaliers qui nous quittèrent fort contens. Nous revinmes au rivage où les naturels avaient commencé à nous vendre des ignames, des bananes, des cocos & des cannes à sucre, & nous espérons en obtenir davantage: ils ne recevaient en échange que des morceaux de pierre néphretique de la nouvelle Zélande, des nâcres de perle, des écailles de tortues: à ce seul prix, ils consentirent à nous donner quelques-unes de leurs armes.

Nous suivîmes ensuite la côte vers la pointe orientale; tandis que quelques Indiens nous parlaient, nous en vîmes un derriere un arbre qui tendait son arc pour nous lancer un trait: dès qu'il vit qu'un fusil se dirigeait sur lui, il jeta ses armes dans le buisson & se traîna à quatre vers nous; peut-être ne nous menaçait-il que par jeu. Comme nous allions traverser la pointe, les naturels se précipitèrent autour de nous, & nous dirent par signes qu'on nous tuerait & nous mangerait; comme nous paraissions ne pas les comprendre, ils nous montrè-

rent comment ils tuaient un homme , coupaient ses membres , séparaient la chair des os , puis mordirent leurs bras pour exprimer plus clairement ce qu'ils voulaient faire entendre. Alors nous tournâmes le dos à la pointe , & approchâmes d'une hutte d'où plusieurs sortirent armés , & nous rebrouffâmes encore. Ce qui excitait cependant notre curiosité , était un motif assez puissant. Tous les matins , à la pointe du jour , nous entendions de ce côté un chant solennel & lent , que nous croyions être un acte religieux , & les efforts des naturels pour nous en éloigner , confirmaient nos soupçons. Nous montâmes sur une colline plate , peu éloignée de la pointe : arrivés au sommet , nous nous trouvâmes dans une plantation spacieuse de bananiers , entremêlés d'arbres touffus & de cocotiers , séparés des autres par des haies de roseaux : là les Indiens répétèrent leurs menaces & leurs démonstrations ; nous aurions été obligés de nous retirer , si Paowang ne nous avait rencontrés & conduits le long du bord de la colline où nous vîmes différentes espèces de figuiers qu'on y cultive pour leurs feuilles comme pour leurs fruits : l'un donne une figue , dont la peau est laineuse , & dont la pulpe est cramoisie : l'Yamboos ou *Eugenia* , fruit fondant & ra-

fraichissant de la grosseur d'une poire, croit aussi en abondance sur de grands arbres: nous y observâmes quelques choux palmistes. Plus loin était une savanne sur les bords de laquelle étaient trois habitations: des arbres élevés, parés d'un riche feuillage, cachaient cette retraite; dans un coin de la prairie, un immense figuier sauvage dont les branches s'étendaient à plus de cent pieds de tous côtés, faisait un effet pittoresque: à son pied vigoureux était assise une famille, autour d'un feu où elle rotissait des bananes & des ignames: elle s'enfuit à notre vue & revint à la voix de Paowang; mais les femmes & les filles ne nous regardèrent qu'au travers des buissons. Nous nous assimes avec eux & partageâmes leurs provisions: leurs cabanes n'étaient que de grands hangards ouverts de deux côtés & dont le toit aigu descend jusqu'à terre: leur construction est très-simple; des nattes, des cocos les couvrent; on n'y voit ni meubles, ni utensiles, le plancher est revêtu d'herbes sèches; la fumée en noircit l'intérieur, & on y remarque plusieurs foyers & plusieurs treillis suspendus où ils conservent des noix de cocos: tous les présens que nous leur avons fait; toutes leurs richesses étaient étalées sur les buissons; elles y sont en sûreté, parce que les insu-

laïres ont de la bonne foi : aussi ne nous vola-t-on rien tout le tems que nous fumes à Tanna.

Les naturels voyant que nous ne leur faisions point de mal , que nous ne leur prenions rien , se familiarisèrent avec nous ; nous leur donnâmes des médailles, des rubans, des mouchoirs d'étoffe d'O-Taiti qui nous concilièrent leur affection : nous apprîmes leurs noms , & ils étaient transportés de joie , quand nous les appellions. Nous les quittâmes en leur faisant de tendres adieux , ainsi qu'au bon vieillard qui nous donna des guides. Chemin faisant, nous leur dîmes que nous aimerions boire le jus des noix des cocotiers qui étaient sur la grève , & tout de suite , ils nous menerent par un autre sentier vers des palmiers où ils cueillirent des noix qu'ils nous offrirent avec bonté , & dont le jus était bien meilleur que celui des fruits des cocotiers qu'on trouvait près de la grève : ceux-ci étaient abandonnés à eux-mêmes : les premiers étaient cultivés avec soin & delà venait la différence. Nous retournâmes ensuite au rivage , & après avoir récompensé nos guides , nous revînmes coucher à bord.

Le volcan attirait toujours notre attention : agité de convulsions, il vomit tout le jour des tourbillons de cendres noires , qui examinées de

près , furent reconnues pour des scorfs en forme d'aiguilles à demi-transparentes , tout le pays en était couvert , la végétation en était plus vigoureuse , & plusieurs plantes prennent à Tanna deux fois leur hauteur ordinaire , leurs feuilles sont plus larges , leurs fleurs plus grandes & leur parfum plus fort : telles sont les productions de toutes les terres volcaniques. Nous résolûmes de visiter encore la solfaterra que nous avions déjà vue ; nous y parvinmes bientôt & trouvâmes les insulaires qui nous avaient si bien traités le jour auparavant : le thermomètre de Fahrenheit qui dans l'air libre se tenait à 80 degrés , monta rapidement au 170, quand nous en mîmes la boule dans la terre : les naturels nous avertirent que si nous creusions la terre , elle s'enflammerait. Plus haut , nous trouvâmes d'autres endroits fumans : là nous fûmes regalés encore par nos bons hôtes avec des cannes de sucre & des noix de cocos ; puis nous montâmes plus haut , espérant de mieux voir ce qu'ils appellaient l'*Affoor* ; mais les Indiens , pour nous éloigner de leurs habitations , nous indiquèrent un sentier qui , contre notre attente , nous mena sur le rivage , près du lieu d'où nous étions partis. L'après midi nous fîmes encore quelques excursions sur la colline plate , où nous vîmes de nouveau l'île Anna-

tom ; un insulaire tournant son doigt un peu au nord , nous dit qu'il y avait une autre isle nommée *Eetonga* ; ce qui nous confirma dans l'idée que ce peuple communique avec les isles des Amis , car ce nom paraît être celui de *Tonga-Taboo* , que les voisins nomment aussi *Eetonga-Taboo* , ou du moins celui de quelque isle située entre ce petit archipel & Tanna , qui en facilite la communication aux insulaires : nous revinmes sur la baie , où nos matelots avaient pris deux cent cinquante livres de poisson , plusieurs albicores & des cavalhas d'une dimension prodigieuse : on avait pris aussi la veille deux poissons de l'espèce de ceux qui nous avaient empoisonnés , mais ceux-ci ne firent point de mal à ceux qui en mangerent ; ce qui prouve que les premiers n'avaient été vénéneux que pour avoir mangé des herbes qui l'étaient.

Les insulaires continuaient à nous vendre des ignames , mais ils ne recevaient en échange que de l'écaille de tortue dont nous n'avions pas fait des provisions , ne prévoyant pas qu'elles pussent jamais nous être utiles ; Paowang lui-même n'admira rien de toutes les richesses que nous étalâmes à ses yeux : il n'y eut qu'un clepsydre qui attira ses regards quelques instans. Nous allions à terre tous les matins pour faire des

découvertes, & les naturels ne faisaient plus autant attention à nous. Nous observâmes un jour un habitant, coupant un arbre de la grosseur de la cuisse avec une hache de pierre : entreprise assez laborieuse avec un tel outil ; nous vîmes cette hache, elle était semblable à celles dont se servent les insulaires des isles de la Société & des Amis : le tranchant était semblable à un basalte : le Tagnien en avait une autre à laquelle un coquillage brisé était attaché en forme de tranchant : nous poursuivîmes notre chemin, suivis par de petits garçons, tuant quelques petits oiseaux, rassemblant de nouvelles plantes, parmi lesquelles il en était de très-odoriférantes : on y remarqua le *Catappa* dont les noix ont une amande excellente, double en grosseur de l'amande ordinaire : les petits garçons les cassaient & nous présentaient l'amande sur des feuilles vertes : ils étudiaient nos mouvemens pour nous servir. Nous aperçûmes près des huttes des volailles & des poissons bien nourris, des rats courant sur le chemin, & qui font beaucoup de dégâts dans les plantations de cannes à sucre. Nous aperçûmes des huttes de pêcheurs ; mais elles étaient sans filets, sans habitans, sans poissons ; il n'y avait que des dards. Quand nous voulûmes approcher de la pointe dont les insulaires nous

avaient détournés peu auparavant , nous les vîmes de nouveau nous prier de ne pas aller plus loin , & nous répéter qu'ils mangeaient de la chair humaine. En retournant sur nos pas , nous leur fîmes beaucoup de plaisir : ils nous conduisirent par un sentier nouveau au travers de fertiles plantations ; les petits garçons couraient devant nous , lançant des pierres avec adresse , & un roseau verd comme un dard ; ils le lançaient avec tant de justesse & de force qu'ils frappaient le but & que le roseau entraît d'un pouce dans le bois. Différens détours nous reconduisirent aux habitations où les femmes grillaient des ignames & des eddoës sur un feu allumé au pied d'un arbre. Nous nous assîmes & essayâmes de causer avec ces Indiens ; nous recueillîmes plusieurs mots de leur langue , & nous satisfîmes leur curiosité sur nos habits , sur nos armes , &c. d'autres accoururent & parurent charmés de nous voir converser familièrement autour d'eux : ils nous prièrent de chanter , nous chantâmes : les chansons les plus gaies leur plaisaient le plus , mais les tons suédois du Docteur Sparmann furent universellement applaudis : nous les priâmes de chanter à leur tour , & l'un d'eux commença un air très-simple , mais harmonieux qui embrassait un plus

grand nombre de notes que ceux d'Otaïti ou de Tonga-Taboo, un second nous fit entendre un air plus sérieux : c'était le ton de ce peuple & rarement on le voyait rire : ils nous montrèrent un instrument composé de huit roseaux dont la grosseur décroissait en proportion régulière & comprenait une octave ; dans ce moment, on nous offrit des fruits ; ce qui détourna la conversation sur cet objet.

De retour sur la grève, nous y trouvâmes plusieurs habitans rassemblés, & parmi eux des femmes qui portaient leurs enfans dans un sac de nattes sur le dos : nous y vîmes un panier d'oranges vertes & nous fûmes charmés d'y trouver ce fruit. Une femme nous donna un pouding, dont la croute était de bananes & d'eddoës, & l'intérieur de feuilles d'okra mêlées à des amandes de noix de cocos ; il était d'un excellent goût. Nous allâmes ensuite dans les huttes qui sont sur la colline plate : le pere d'une de ces familles, homme de moyen âge & d'une figure intéressante, nous pria encore de chanter ; nous chantâmes, & nous lui fîmes sentir que la différence de nos airs venait de ce que nous étions de différens pays. Alors ils engagèrent un vieillard natif d'Irromanga de nous amuser par ses chants : il commença une chanson

pendant laquelle il fit différens gestes qui divertirent les spectateurs ; son chant était différent de celui des insulaires de Tanna , & n'était point désagréable , ni discordant. Après qu'il eut cessé de chanter , il nous parut qu'on lui parlait dans sa langue , & qu'il ne savait pas celle de Tanna , peut-être avait-il apporté dans cette isle le bois dont ses habitans font leurs massues , car ils le tirent d'Irromanga : ce vieillard n'était point différent de ceux de Tanna ; il avait leur physionomie ; il s'habillait & s'ornait comme eux : il était d'un caractère gai , & riait plus facilement que nos bons insulaires. Pendant qu'il chantait , les femmes sorties des cabanes avaient formé un petit groupe autour de nous : plus petites que les hommes , elles portaient des jupons tissus d'herbes & de feuilles : celles qui avaient fait des enfans , ne conservaient aucune des graces de leur sexe , & leur jupon touchait à la cheville du pied : les jeunes filles avaient des traits agréables , un sourire touchant , des formes sveltes , des bras d'une délicatesse particulière , le sein rond & plein : elles n'étaient couvertes que jusqu'aux genoux. Leurs cheveux bouclés flottaient sur leurs épaules , ornés par une feuille de banane qui relevait la noirceur de leur teint : elles avaient des anneaux d'écailles de tortues à leurs

oreilles, & plus elles étaient vieilles, plus elles étaient chargées d'ornemens: elles obéissaient au moindre signe des hommes qui n'avaient pour elles aucun égard. Cependant les pères aiment leurs filles, ils les caressent & ressentent vivement le plaisir qu'on leur fait.

Nous restâmes avec ces insulaires jusqu'au coucher du soleil; & pour nous amuser, ils chanterent, ils firent des tours d'adresse, ils lancerent leurs traits en l'air ou contre un but, & parerent le dard de leurs antagonistes avec leur massue. Avant notre départ, les femmes allumerent des feux aux environs & apprêterent leurs soupers: les hommes accoururent pour s'y chauffer, comme si l'air frais du soir affectait vivement leurs corps nus. Plusieurs avaient une tumeur sur la paupière supérieure, & nous l'attribuâmes à la fumée dans laquelle ils sont toujours assis. Pour nous qui avons des habits, nous errâmes dans des bois déserts jusqu'à la fin du crépuscule: un nombre prodigieux de chauve-fouris sortaient de chaque buisson, mais nous essayâmes en vain d'en tuer, parce que nous ne les voyions que lorsque nous étions très-près.

Le lendemain, nous partîmes pour reconnaître le volcan d'aussi près qu'il nous serait possible.

Nous

Nous prîmes le chemin d'une des crevasses d'où s'exhalait la fumée : en y arrivant, nous plaçâmes encore la boule du thermomètre dans la terre, & il monta au 210° : en l'ôtant, il descendit au 80 : cette solfaterre est élevée de quarante toises au-dessus du niveau de la mer, la terre était d'une odeur sulfureuse, la surface formait une légère croute sur laquelle on voyait du soufre, & une substance vitriolique d'un goût d'alun : autour croissaient des figuiers qui étendant leurs branches, semblaient se plaire dans leur situation. Nous continuâmes de monter par une route si couverte d'arbres sauvages, d'arbustes & de plantes que les fruits à pain & les cocotiers se trouvaient en quelque manière étouffés : de distance en distance on trouvait des maisons, des habitans, des terrains cultivés depuis plus ou moins de tems : le défrichement doit y être pénible par le défaut d'instrument : ils coupent les petites racines & les brûlent en mettant le feu aux petites branches : le sol en quelques endroits est un riche terreau noirâtre : ailleurs c'est un composé de cendres du volcan & de débris de végétaux : nous rencontrâmes deux Indiens dont l'un voulut nous écarter de notre route, en nous en montrant une opposée, l'autre nous défendit l'entrée d'un chemin ; nous

surmontâmes ces obstacles, & montant sur une colline élevée, nous vîmes plusieurs montagnes entre nous & le volcan : ne pouvant trouver de guides, nous résolûmes de retourner sur le rivage. A peine avions-nous fait quelques pas, que nous rencontrâmes une trentaine d'Indiens qu'on avait probablement rassemblés pour nous empêcher de pénétrer dans la contrée : les vieillards nous montrèrent des intentions pacifiques ; les jeunes gens nous menacèrent : mais nous voyant revenir sur nos pas, ils nous laissèrent le chemin libre ; puis ils nous guidèrent & nous accompagnèrent, nous inviterent à nous reposer, nous présentèrent des noix de cocos, des bananes, des cannes à sucre, & portèrent sur le rivage ce que nous ne pûmes manger. Ainsi ce peuple se montrait honnête & hospitalier, quand nous n'excitions point sa jalousie : nous sentions qu'il leur était difficile de voir sans inquiétude des étrangers descendre sur leurs côtes & pénétrer dans l'intérieur de leur pays. Nous n'aurions pu approcher du volcan sans verser du sang : nous aimâmes mieux y renoncer.

Vers le soir, nous fîmes un tour dans la contrée, de l'autre côté du hâvre : nous arrivâmes à un village d'une vingtaine de maisons : quelques-unes sont fermées aux deux bouts par une

espèce de treillage : on y voit aussi de petites cases construites dans le centre des plantations, & ils nous firent entendre que c'était là qu'ils déposaient leurs morts : j'allai en visiter une ; un treillage régnait tout autour, & l'entrée en était si étroite qu'un seul homme pouvait y entrer à la fois ; des nattes la bouchaient, & je voulais les écarter ; mais mon conducteur m'en empêcha ; on y avait suspendu une corbeille nattée dans laquelle était une igname grillée & des feuilles fraîchement cueillies ; j'y regardai malgré la répugnance que témoignait mon compagnon : il portait à son cou trois nœuds de cheveux attachés à un cordon : une femme qui était présente en avait un pareil : je voulus les acheter ; mais ils me firent entendre que c'étaient les cheveux d'un mort & qu'ils ne pouvaient s'en défaire : ainsi ils se rapprochent par leurs coutumes des habitans d'Otaïti & de la Nouvelle Zélande.

Nous trouvâmes près de leurs grandes maisons quatre tiges de cocotiers rangées en quarrés, à trois pieds environ l'un de l'autre : c'était pour y faire sécher les noix de cocos dont ces maisons sont presque remplies, & qui s'y conservent parce que l'air y a un libre passage : leurs habitations bien décou-

tes , font toujours à l'ombrage de quelques grands arbres. Cette partie de l'isle est ouverte & très-bien cultivée : les plantations étaient remplies de racines & de fruits. On cueillit dans cette courfe beaucoup de plantes des Indes orientales : nous y tuâmes un pigeon qui avait les côtés du bec couverts d'une substance rouge , & dans fa bouche & fon gosier deux muscades avalées depuis peu , très-aromatiques encore , mais fans odeur : nous demandâmes l'arbre qui produifait ce fruit , on nous montra un jeune arbre dont nous cueillimes quelques feuilles ; mais nous n'y trouvâmes point de fruits. Nous en étions à ces recherches , quand nous entendîmes des coups de fusil qui nous firent craindre quelque fâcheufe aventure : nous nous y rendîmes en hâte ; tout y était tranquille. Le soir , nous descendîmes fur la côte orientale pour reconnaître la position des ifles Annatom & Erronam ; mais notre gouvernail fe rompit & par une négligence inconcevable , nous n'en avions point de rechange à bord , ce que j'avais ignoré jufqu'alors : je ne connoiffais qu'un arbre qui pût nous fervir , & j'envoyai des hommes pour l'abattre , mais bientôt on vint me dire que les Indjens & Paowang étaient mécontents : j'y descendis , je parlai à Paowang ; je lui don-

nai un chien & une pièce d'étoffe; je lui expliquai notre besoin: il parut satisfait ainsi que les Indiens qui étaient présens, & ils nous accorderent ce que nous demandions. Je menai Paowang diner avec nous; puis je retournai sur la côte pour recevoir un chef qu'on m'annonçait comme le roi de l'île, & dont Paowang paraissait se soucier peu. Je fis un présent à ce chef; sa vieillesse ne l'empêchait pas d'avoir de la gaieté & une physionomie ouverte; tout ce qui pouvait le distinguer du peuple consistait dans l'espece de ceinture qu'il portait autour des reins; celles du peuple étaient d'un brun jaunâtre; celle du chef était bigarée de noir & de rouge, encore cette distinction pouvait venir du hazard; son fils était déjà âgé de trente-cinq ou quarante ans. Les habitans s'étaient rassemblés en grand nombre sur le rivage, quelques-uns furent insolens, mais je crus devoir dissimuler, parce que nous allions partir.

Dans une nouvelle promenade, nous essayâmes de tuer de gros perroquets à plumage noir rouge & jaune; mais les feuilles des figuiers sur lesquels ils se juchaient, les mettaient à couvert de la dragée. Ces arbres sont élevés sur leurs énormes racines, le tronc qui ne commence qu'à dix ou douze pieds de la superficie de la

terre, a souvent neuf pieds de diamètre; il semble former plusieurs arbres qui ont crû ensemble & s'élancent à quarante pieds de la terre, avant de se diviser en branches qui vont à la même hauteur & sans se partager, former la tête de l'arbre à cent-cinquante pieds d'élévation. En suivant la plaine bordée d'arbrisseaux remplis de liserons, nous rencontrions de tems en tems de vastes champs de grands roseaux (*saccharum spontaneum*) qui croissaient sans culture; plus haut sont des arbres où nous vîmes des perroquets sauvages & une colombe inconnue aux naturalistes. Nous parvinmes à un chemin creux où des arbrisseaux & des palmiers formaient de jolis festons sur ses bords; nous passâmes sous un grand figuier de l'espèce qu'on revère à Ceylan & dans le Malabar, sur lequel un nombre infini d'oiseaux très-petits voltigeaient & mangeaient le fruit des rameaux les plus élevés. En revenant, nous vîmes des Indiens qui coupaient des baguettes pour soutenir la tige des ignames, & voyant qu'il avançait peu avec sa hache à tranchant de coquilles, nous lui en fîmes promptement un abbatis avec une des nôtres; les naturels admirèrent cet instrument & nous auraient volontiers donné des armes en échange; mais nous voulions un co-

chon , & ils nous le refuserent ; ils ne nous en vendirent aucun durant notre relâche.

Sur le rivage je remarquai dans la foule le roi & son fils qui me parurent désirer de venir dîner avec nous : je les pris dans ma chaloupe avec deux autres chefs dont l'autorité ne s'étend pas seulement à faire monter un sujet sur un arbre. Je leur fis faire le tour du vaisseau qu'ils admirèrent : ils mangerent d'un pudding de bananes & des légumes , mais à peine ils voulurent toucher aux salaisons. Je les congédiai en donnant à chacun une hache , un grand clou & des médailles. Les naturels furent enchantés des égards que nous avions eu pour leurs chefs : il y avait parmi eux des femmes , qui nous vendirent des paniers d'yamboos , pour du jade & des grains de rassade : ils nous saluaient avec respect , nous faisaient place dans les chemins , & quand ils savaient nos noms , ils nous nommaient avec un sourire de salutation. Nous allâmes visiter encore les sources chaudes ; nous trouvâmes qu'elles faisaient élever le thermomètre au 191° : nous y jettâmes des poissons à coquille & ils y furent cuits en deux ou trois minutes : une piece d'argent en sortit brillante après y être restée demie heure ; le sel de tartre n'y produisait aucun effet visible : des

espèces de poissons longs de deux pouces y vivent ; leurs nageoires pectorales y font l'office de pieds ; leurs yeux sont placés près du sommet de la tête ; ils sont amphibies , du genre des blennies & font des sauts de trois pieds. Dans d'autres expériences sur ces sources , au tems de la marée basse , qui pouvait y influer , nous trouvâmes que le thermomètre n'y montait plus qu'à 187° : nous le plongeâmes ensuite dans une source voisine , au pied d'un rocher perpendiculaire qui touche au solfatera , & d'où l'eau sort en bouillonnant d'un sable noir & court dans la mer : le mercure s'y éleva à 202 $\frac{1}{2}$. Peut-être le volcan chauffe ces sources & les chauffe plus ou moins ; peut-être aussi la vapeur qui s'élève de la solfatera , n'est-elle que celle de cette eau. Tous les endroits où la terre est chauffée , sont élevés perpendiculairement de trois à quatre-cents pieds au dessus de ces sources & sur la chaîne des collines où se trouve le volcan situé sur la pente sud-est de la montagne : il a autour de lui des montagnes plus élevées du double. Il nous a semblé que dans les tems humides , il éprouvait des secousses plus violentes.

Le 19 , le tems n'étant point favorable pour mettre à la voile , je redescendis à terre au

milieu d'une foule d'habitans. Je leur distribuai tout ce que j'avais sur moi, les matelots s'occupaient alors à mettre sur le bateau de gros troncs d'arbres. Quatre ou cinq Indiens s'avancèrent pour examiner où nous voulions les mener : mais la sentinelle leur ordonna de se retirer au delà des limites fixées, & bientôt après le soldat lâcha son coup : les naturels prirent la fuite ; j'accourus pour en retenir quelques-uns : l'un d'eux avait été blessé, deux autres le portèrent près de l'eau pour laver sa plaie, puis l'emportèrent. J'allai avec le chirurgien visiter le blessé ; la balle lui avait cassé le bras, & était entrée par les fausses côtes, dont l'une était rompue ; ce malheur jeta les habitans dans la plus grande consternation, & ceux qui étaient restés sur le rivage coururent aux plantations, & en rapportèrent des noix de cocos qu'ils mirent à nos pieds.

Tandis que nous déplorions cet accident, plusieurs d'entre nous se promenaient dans le pays ; ils voyaient les naturels émonder les arbres ou creuser la terre avec une branche qui leur tenait lieu de bêche, ou planter des ignames, chantant avec une douce mélancolie ; ils admiraient les petits monticules & les vallées spacieuses qui les environnaient : ils contemplaient avec ra-

viflement la face fombre des terres préparées pour la culture , la verdure uniforme des prairies , les teintes différentes & la variété infinie des feuillages : quelques arbres refléchiffaient mille rayons ondoyans, tandis que d'autres formaient mille mafles d'ombrages en contraste, avec des mafles de flots de lumiere qui couvraient tout le refte. Les nombreux tourbillons de fumée qui jailliffaient de chaque bocage, leur rappellaient l'idée de la vie domestique des habitans, les vaftes champs de plantains leur préfentaient celle de l'abondance dont ils jouiffent & de leur bonheur. La richeffe du fol eft fi prodigieufe, que des palmiers couchés à terre, déracinés par les vents, avaient pouffé de nouveaux branchages. Ils partaient pour fe rendre à bord, lorsqu'ils rencontrèrent un Indien : il s'enfuit à leur vue, & une femme qui n'avait pu le fuivre, leur offrit d'une main tremblante & avec une extrême frayeur, un panier rempli d'yamboos; ils s'en étonnerent : d'autres infulaires qui fe tenaient derrière des buiffons, remuaient leurs mains vers la grève & leur firent figne de s'y rendre. En fortant du bois, ils en virent deux autres affis fur l'herbe, tenant un de leurs compatriotes mort dans leurs bras : ils nous montrèrent une bleffure qu'il avait

au côté & leur dirent avec des regards touchans *Markom* : il est tué. Instruit de ce qui était arrivé, ils furent étonnés de la modération des insulaires qui n'avaient pensé ni à se venger, ni même à leur témoigner du mécontentement. J'avais résolu de punir rigoureusement le soldat de marine qui avait transgressé mes ordres ; mais l'officier déclara qu'il avait donné des ordres par lesquels la moindre menace des insulaires devait être punie de mort. J'étais loin de les approuver ; mais ils justifiaient le soldat, & je ne pus faire justice.

Nous partîmes dans la nuit, & au point du jour, on entendit dans le bois un bruit assez semblable à une psalmodie ; nous n'avons pu en connaître la cause, mais de l'opposition constante des naturels au desir que nous avions témoigné d'y aller, on en avait conjecturé que c'était un lieu consacré au culte divin ; cependant cette raison ne me paraît pas concluante, car les insulaires témoignaient la même répugnance partout où ils ne nous avaient point vus encore : c'était un effet de leurs craintes, inspirées, peut-être, par les attaques subites de leurs voisins.

Il ne paraît pas que ces insulaires soient soumis à une forme de gouvernement : ceux qu'on y nomme des chefs, y sont peu considérés ; des

vieillards, sans avoir ce titre, le font autant qu'eux : chaque famille, chaque village paraît indépendant, & dans le voisinage du port, le peuple n'obéissait à personne. Il ne semble pas qu'on puisse compter plus de vingt-mille ames dans Tanna ; on y voit plus de forêts que de cantons cultivés : l'excellence du sol y nuit à la culture ; elle y est moins nécessaire, elle y est plus pénible, parce que les productions qu'on demande à la terre, ont besoin d'être sans cesse défendues contre celles que la nature y produit sans cesse. Peut-être différentes nations ont peuplé cette île, & que delà vient la diversité des langues qu'on y parle ; car nous y en avons observé trois différentes. Nous ne connaissons rien de leur religion, le chant solennel dont nous avons parlé, est le seul acte qui puisse en faire soupçonner parmi eux : nous ne leur avons vu faire d'ailleurs aucune cérémonie, ni rien qui annonçât de la superstition. Le hâvre où nous mouillâmes, reçut le nom de port de la Résolution ; il est commode pour faire de l'eau & du bois.

Nous fîmes voile vers le levant pendant la nuit & le matin, par le tems le plus serein, nous ne découvrîmes aucune terre dans cette direction : nous tournâmes donc au midi, sans découvrir non plus de terre : la côte méridio-

nale de Tanna nous parut très - escarpée, mais sans brisans; la contrée y paraissait aussi fertile que dans le voisinage du port & se montrait sous l'aspect le plus riant; nous tournâmes au sud-est. Nous vîmes les hautes terres d'Eromango, puis l'isle Sandwich; nous en longeâmes la côte pour gagner la pointe de Mallicolo: nous revîmes bientôt les isles Apée, Paoom, & Ambrym: nous cotoyâmes Mallicolo dans cette côte opposée à celle que nous avions visitée, l'isle est basse, hachée de criques & de pointes, ou de petites isles. Les insulaires parurent en troupes sur plusieurs endroits de la plage, & quelques-uns feraient venus à nous dans leurs pirogues, si nous avions diminué de voiles: nous arrivâmes le soir à l'extrémité septentrionale de l'isle, & dans ce moment nous en étions si près, que nous entendîmes les voix des habitants assemblés autour du feu. Dès que la lune put nous éclairer, nous portâmes au nord, & nous passâmes la nuit dans le détroit de Bougainville: la côte de Mallicolo était partout couverte d'arbres vers le nord; un peu plus au couchant, elle est agréablement diversifiée par des plaines dont il en est de cultivées: ce canton paraît être d'une grande fertilité & bien peuplé. La partie septentrionale du passage est for-

méc par un amas d'isles petites, boisées, peu élevées ; la plus méridionale est la plus grande, elle a six ou sept lieues de tour & nous la nommâmes St. *Barthélemi*. Delà nous vîmes une terre s'étendre au levant : nous y cinglâmes : la côte était escarpée en quelques endroits, en d'autres on voyait des espaces couleur de craie : un beau tems qui ne se démentit point, nous montra tout le charme de ces payfages ; il fallait bien que quelque plaisir compensât le désagrément d'être réduits aux provisions du vaisseau, la plupart déjà gâtées. Nous découvrîmes une grande & profonde baie, qui nous parut être celle de S. Jaques & de S. Philippe, découverte par Quiros en 1606. Nous y entrâmes, & le calme nous y laissa en proie à de grosses lames qui nous jetaient sur la rive où les habitans étaient rassemblés en grand nombre ; deux pirogues s'en détachèrent ; mais nous ne pûmes les engager à s'approcher de nous ; au contraire, saisis d'une terreur subite, ils ramerent vers la terre ; ils n'avaient pour vêtement qu'une ceinture à laquelle étaient attachées de larges feuilles qui les couvrent jusqu'aux genoux ; ils sont noirs & ont les cheveux cotonnés : la terre, à plusieurs lieues dans l'intérieur des terres, s'élevait en collines médiocrement élevées, séparées.

par de larges vallées peuplées & fertiles. Une brise qui s'éleva nous poussa du côté opposé à celui où la lame nous jetait : nous rasâmes la terre , & envoyâmes reconnaître la côte. Trois pirogues qui nous suivaient , s'approchèrent assez pour recevoir de ce que nous leur jetâmes avec une corde ; mais elles n'aborderent point le côté du vaisseau : les hommes qui les montaient , étaient mieux faits que ceux de Mallicolo , ils paraissaient être d'une autre nation ; ils n'en connaissaient point la langue , ni celle de Tanna. Quelques-uns avaient les cheveux longs , relevés sur le sommet de la tête & ornés de plumes : leur parure consistait en bracelets & en colliers : l'un d'eux avait une coquille blanche attachée sur le front ; d'autres étaient peints d'un fard noirâtre : ils n'avaient d'armes que des dards & des harpons , avec lesquels ils dardent le poisson : ils nous donnerent le nom des îles voisines , mais ils ne nous dirent point celui de la leur : nous lui avons conservé le nom de *St. Esprit* que lui donna Quiros : ils se saisirent des clous avec empressement & en reconnurent le présent par une plante de poivre , symbole de paix & d'amitié. Dès qu'ils virent nos bateaux , nous ne pûmes les retenir ; ils s'éloignèrent.

On découvrit au fond de la baie une jolie

rivière dont les eaux étaient assez profondes ; pour que les bateaux pussent y entrer , mais on ne trouvait point de fond à quelque distance du bord. Je crus devoir fortir de la baie durant la nuit , la contrée fut illuminée de feux du rivage au sommet des montagnes ; peut-être les habitans brulaient leurs terres pour faire de nouvelles plantations : l'herbe & les autres plantes y croissent en abondance jusqu'au bord de l'eau. Quiros avait raison d'exalter la beauté & la fertilité de ce pays : il parait en effet un des plus beaux du monde : comme c'est la plus grande terre , que nous eussions encore découverte , nous y aurions trouvé des richesses pour l'histoire naturelle , si nous avions pu y séjourner ; mais l'étude de la nature n'était que l'objet secondaire de ce voyage.

Cette baie a vingt lieues de côte ; elle est partout sans fond , excepté près du rivage qui est élevé ; mais la plaine ne forme qu'une lisière étroite au pied des montagnes , dont l'une s'élevant en amphithéâtre traverse toute la longueur de l'île : partout on trouva une végétation animée : les pentes des monts sont embellies de plantations , les vallées y sont arrosées par des ruisseaux qui les fertilisent : le cocotier y domine sur tous les arbres.

Le

Le 28 & 29 Août, nous eûmes des vents faibles & variables: nous profitâmes de toutes les occasions où l'horison était clair, pour découvrir s'il ne restait pas d'autres terres; mais nous n'en vîmes plus: il nous parut probable que la terre la plus voisine au nord, est l'isle de la Reine Charlotte découverte par Carteret, & elle en est à environ quatre-vingt dix lieues. Nous nous éloignâmes de la côte en faisant voile au levant: nous vîmes sur les côtés des montagnes des plantations d'arbres disposées en allées de jardin & entourées de palissades. Nous doublâmes la pointe sud-ouest de l'isle qui est basse & semble avoir des anses bordées par de petites isles, dont la chaîne s'étend derrière celle de St. Barthelemi. Comme la saison me rapellait au sud, je ne pus rester plus long-tems pour mieux connaître les isles de cet Archipel, que je nommai les nouvelles *Hebrides*: elles s'étendent dans un espace de cent vingt-cinq lieues, presque du nord au sud, entre le $10^{\circ}, 4''$, & le $14^{\circ}, 29'$ de latitude méridionale, le $175^{\circ}, 48'$, & le $172^{\circ}, 8'$ de longitude: la plus septentrionale de ces isles fut nommée *Pic de l'Etoile* par M. de Bougainville: celle du *St. Esprit* en est la plus occidentale & la plus grande: elle a vingt-deux lieues

de long, douze de large, soixante de circuit. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit des autres. Leurs productions naturelles sont seules dignes de l'attention des voyageurs; leurs volcans, leurs végétaux, leurs habitans méritent des recherches plus approfondies que nous n'avons pu les faire dans les quarante-six jours, que nous employâmes à parcourir ces îles.

Au lever du soleil, le 1 Septembre, nous avions perdu toute terre de vue; nous nous préparions à traverser la mer du sud dans sa plus grande largeur, & quoique l'usage de la viande salée eût affaibli l'équipage, je ne me proposais de toucher à aucun endroit sur la route: de nouvelles découvertes ne me le permirent pas, & ce fut un bonheur peut-être. Trois jours après nous vîmes une terre inconnue jusqu'alors, qui changea tout mon plan de navigation: des ouvertures qu'on apercevait, nous firent douter si ce n'était point encore un amas d'îles: des tourbillons de fumée, nous annoncèrent que cette terre était habitée; nous crûmes même y voir un volcan; mais nous nous trompâmes: nous nous dirigeâmes d'abord entre le nord & le levant, & après nous être avancés l'espace de deux lieues, nous découvrîmes un passage qui avait l'apparence d'un bon canal;

je le fis sonder ; nous y entrâmes bientôt après : car nos bateaux y avaient trouvé quatorze à seize brasses d'eau : nous nous assurâmes que les ouvertures qu'on avait cru voir , n'étaient qu'une terre basse , sans interruption , excepté vers l'extrémité occidentale où était une petite isle nommée par les habitans *Balabea* : nous vîmes deux pirogues dont les Indiens se montrèrent obligeans : le pays nous paraissait toujours plus stérile à mesure que nous approchions : il était couvert d'une herbe sèche blanchâtre : les arbres étaient clair-semés sur les collines , & ils ressembaient à des saules : au pied des collines était une bordure de terre , plate , revêtue d'arbres , & de buissons verts & touffus , entre lesquels s'élevaient quelquefois des bananiers ou des cocotiers. Nous y voyions aussi des maisons semblables à des ruches d'abeilles , rondes ou coniques , ayant un trou pour entrer. Après avoir un peu suivi le banc qui borde la côte , nous jettâmes l'ancre , & bientôt nous fumes environnés d'Indiens , la plupart sans armes , & remplissant seize à dix-huit pirogues : nous leur descendîmes quelques bagatelles au bout d'une corde ; ils nous donnerent en échange du poisson pourri : deux monterent à bord , & les autres les suivirent : quelques-uns s'assirent à ta-

ble avec nous ; ils mangerent des ignames dont nous avions encore quelques-unes ; ils sont presque nuds ; ils examinerent le vaisseau : les chevres , les cochons , les chiens , les chats leur étaient si inconnus qu'ils n'avaient pas de termes pour les nommer : ils faisaient un grand cas des clous & des étoffes rouges : cette couleur leur plaisait ; leur langue n'avait aucun rapport avec aucune des différentes langues que nous avions entendues dans la mer du sud : ils étaient grands , bien proportionnés ; ils avaient les traits intéressans , la barbe & les cheveux noirs , frisés , presque laineux : leur teint était un chatain foncé.

Nous allâmes à terre ; nous débarquâmes sur une plage sablonneuse où les habitans rassemblés nous reçurent avec joie & avec surprise : je fis des dons à ceux que me présenta un insulaire qui s'était attaché à moi , c'étaient des vieillards ou des hommes considérés ; il ne marqua aucun égard pour les femmes. Deux chefs firent faire silence & firent tour à tour une petite harangue à laquelle des vieillards répondaient en branlant la tête & par une espece de murmure. Nous nous mêlâmes ensuite dans la foule : plusieurs affectés d'une espece de lépre avaient des jambes & des bras très-gros : ils n'avaient pour

vêtement qu'un cordon à leur ceinture & un autre autour du cou : un morceau d'écorce de figuier cache leurs parties naturelles : quelques-uns avaient sur leur tête des chapeaux cylindriques, noirs, d'une natte très-groffiere, ouverts aux deux extrémités, ornés de plumes rouges autour, & de plumes noires de coq au sommet ; leurs oreilles très-longues sont fendues en deux, & ils y suspendent des écailles de tortue.

Nous demandâmes de l'eau, & mon nouvel ami s'embarquant avec nous, fit suivre la côte l'espace d'une petite lieue ; elle était toute bordée de mangliers : nous entrâmes dans une riviere large de trente à trente-six pieds, qui nous mena au pied d'un petit village près duquel on nous montra une source d'eau douce : les environs étaient cultivés, plantés de cannes à sucre, de bananiers, d'ignames & d'autres racines, arrosés par de petits canaux conduits avec art depuis le ruisseau : là étaient des cocotiers à rameaux épais, mais peu chargés de fruits : nous y entendîmes le chant des coqs ; nous y vîmes bouillir des racines dans un grand vase de terre cuite ; les femmes, les enfans venaient familièrement autour de nous sans montrer de défiance ni de mauvaise volonté : la stature des femmes est moyenne, leurs formes étaient un peu grossieres ;

elles paraissaient robustes : leur habillement les faisait paraître accroupies : c'était un jupon court , ou une frange composée de filamens ou de cor-delettes d'environ huit pouces de long , repliées plusieurs fois autour de la ceinture , placées les unes sur les autres en différentes rangées , qui les couvraient jusqu'à la moitié de la cuisse : elles portaient comme les hommes des coquillages , des morceaux de jade & des pendans d'oreilles : les huttes étaient coniques & de dix pieds de haut : la charpente était de bâtons entrelacés comme des claies , & couverte de nattes & de paille bien arrangée ; il n'y avait de jour que par la porte haute de quatre pieds : nous les trouvâmes remplies de fumée , sans doute pour en chasser les mousquites : elles étaient entourées de cocotiers , de cannes à sucre , de bananes & d'eddoes que l'eau couvrait. Nous cueillîmes une plante nouvelle sur les bords de la rivière : vers les collines , le pays paraissait stérile & désert ; ça & là on y remarquait des cantons cultivés. Nous revînmes à bord avant le coucher du soleil.

Cette visite nous persuada que nous ne devions attendre aucun rafraîchissement de ce pays ; mais les habitans nous parurent d'un excellent caractère : ils nous visiterent le lende-

main : bientôt les ponts & toutes les parties du vaisseau en furent remplies ; quelques-uns armés de massues & de dards les échangerent contre des clous & des pièces d'étoffes : un seul nous apporta quelques racines : j'envoyai chercher une autre source d'eau douce , tandis que nous nous préparions à observer une éclipse de soleil : nous réussîmes dans ces deux objets. Nous visitâmes encore la contrée ; la plaine était revêtue d'un couche légère de sol végétal sur laquelle on avait répandu des coquillages & des coraux brisés pour la marnier : une colline que nous gravîmes , présenta des rochers composés de gros morceaux de quartz & de mica : il y croissait des herbes sèches , hautes , clair-semées : des arbres grands , noirs à la racine , blancs sur le tronc & les branches , avec des feuilles longues & étroites , étaient dispersés à foixante pieds les uns des autres : c'était le *Mala-leuca-leucadendra* de Linnéus : on n'y voyait point d'arbrisseaux : nous distinguions de là une ligne d'arbres & d'arbustes touffus qui se prolongeaient du bord de la mer au pied des montagnes.

Au bord du ruisseau où l'on remplissait nos futailles , nous vîmes un canton couvert de gramen , des plantes inconnues , une grande variété d'oiseaux de différentes classes & presque

tous nouveaux ; mais ce qui nous plut davantage fut la bonté des habitans ; leurs cabanes dispersées étaient sous l'ombre épaisse du figuier, d'où le ramage des oiseaux leur procurait des concerts charmans : ces arbres ont des racines rondes qui s'enfoncent en terre à quinze ou vingt pieds de l'arbre qu'elles soutiennent en l'air, formant une ligne droite élastique, comme la corde tendue d'un arc. Nous apprîmes quelques mots de leur langue ; ils nous parurent doux, pacifiques, indolens, ne répondant que lorsqu'on les interroge. Les femmes étaient plus curieuses. Ils ne parurent ni fâchés, ni étonnés de ce que nous tuions des oiseaux : en quelques endroits nous vîmes le *Malaleuca* en fleurs, mais alors son écorce lâche crevait & montrait les escarbots, les fourmis, les araignées, les lézards qui s'y étaient cachés.

J'allai prendre une vue générale de la contrée ; des insulaires nous servirent de guides, & plusieurs autres nous accompagnèrent : après avoir atteint le sommet de l'une des montagnes, nous vîmes la mer des deux côtés, ce qui nous montra que l'île n'avait que dix lieues de large dans cette partie. Parmi ces montagnes, on voyait une grande vallée où serpente une rivière dont les bords sont ornés de plantations & de vil-

lages : du lieu où nous étions, la plaine qui s'étend jusqu'à notre mouillage, les sinuosités des eaux qui l'arrosent, les plantations, les ha-meaux, la variété des groupes dans les bois, les écueils qui bordent la côte, tout nous offrait un ensemble pittoresque : ailleurs on ne voyait que tristesse & stérilité : les montagnes ne sont que des masses de rochers dont plusieurs renferment des minéraux : le peu de terre qui les couvre est sèche, brulée, parsemée d'une herbe grossière : ce pays ressemble enfin sous un grand nombre de points à la Nouvelle - Hollande. Nous descendîmes dans la plaine par un autre chemin, au travers de plantations dont la distribution annonçait du soin & du travail : le rocher partout le même dans notre route, était un mélange de quartz & de mica plus ou moins teint d'une couleur ochreuse : plus nous approchions de la plaine, plus la hauteur des arbres augmentait. Sur une colline, nous vîmes des pieux enfoncés en terre, traversés par des branches secs : les insulaires nous dirent qu'ils y enterraient leurs morts, & que chaque pieu marquait le lieu où l'on en avait déposé un. Près de là, ils nous apportèrent des cannes à sucre pour nous rafraîchir, & nous n'en voyions aucune plantation auprès de nous. A midi, nous étions revenus de notre excursion.

Nous trouvâmes au vaisseau un grand nombre d'Indiens qui l'examinaient & vendaient leurs armes & leurs ornemens : l'un d'entr'eux avait six pieds cinq pouces & portait sur sa tête un bonnet cylindrique qui le rendait plus grand encore : quelques-uns portent jusqu'à dix-huit pendans d'oreille d'écaille de tortue , d'un pouce de diamètre : ils nous vendirent une espece de sifflet fait d'un morceau de bois brun poli , ayant la forme d'une cloche : il avait deux trous près de la base & un troisième près de la corde qui le tenait suspendu : ces trous se communiquaient , & en soufflant dans l'un , il se formait une espece de sifflement dans l'autre. Ils n'essayerent jamais de nous voler aucune chose , plusieurs vinrent à la nage de plus d'un mille , & fendaient les flots d'une main en élevant une pique , tandis que de l'autre ils tenaient un morceau d'étoffe brune.

Nous descendîmes à terre , & trouvâmes une grande masse irrégulière de rocher , d'une pierre de corne , étincelante partout de grenats gros comme des épingles ; ce qui nous persuada toujours mieux qu'il y avait des minéraux précieux dans cette île. Après nous être enfoncés dans un bois épais , nous rencontrâmes de jeunes arbres à pain qui n'étaient pas assez gros pour porter du fruit , & qui semblaient venir sans culture : on y trouva

aussi une espece de fleur de la passion, qu'on croyait n'être indigene que de l'Amérique. Nous découvrîmes trois huttes environnées de cocotiers : à l'entrée de l'une d'elles était un homme assis, tenant sur son sein une petite fille de huit à dix ans, dont il examinait la tête ; il avait à la main un morceau de quartz tranchant, dont il se servait pour couper les cheveux. Nous leur donnâmes des grains de verre noir, qui leur firent plaisir. Dans les deux autres réunies par des haies, étaient des femmes qui allumaient du feu sous un grand pot de terre, rempli d'herbes sèches & de feuilles vertes, dans lesquelles de petits ignames étaient enveloppés. Elles nous pressèrent de nous éloigner ; nous le fîmes & revînmes un instant après leur offrir des grains de rassades qui leur firent grand plaisir ; mais elles nous prièrent encore de partir. Nous tuâmes différens oiseaux curieux dont l'isle est remplie, & reparûmes sur la grève où des naturels nous portèrent sur leurs épaules dans la chaloupe, parce que l'eau était basse : un morceau de l'étoffe d'Otaïti les récompensait : nous y vîmes des femmes qui s'amusaient à appeller nos matelots derriere les buissons, puis les fuyaient avec tant d'agilité qu'ils ne pouvaient les atteindre ; elles riaient de bon cœur toutes les fois qu'elles avaient ainsi déconcerté leurs adorateurs.

• Nous achetâmes un poisson harponné près de l'aiguade ; il était d'une espece nouvelle & ressembloit à ceux qu'on nomme *soleil*, sa tête hideuse était grande & longue : ne soupçonnant point qu'il fut vénimeux, j'ordonnai qu'on l'apprêtât pour le soir ; mais on perdit du tems à le dessiner & à le décrire ; on ne put en cuire que le foie, Mr. Forster & moi en gouterent, & vers le matin nous sentîmes une grande faiblesse & de la défaillance : j'avais perdu le sentiment du toucher ; un pot plein d'eau & une plume me paraissaient de même poids : on nous fit prendre l'émétique & la sueur nous soulagea : un cochon qui en avait mangé les entrailles, fut trouvé mort. Les naturels nous parurent connaître sa qualité vénéneuse.

Teo-Booma, un des chefs de cette île, nous apporta un présent d'ignames & de cannes à sucre ; je lui offris deux jeunes chiens, l'un mâle, l'autre femelle, qui lui donnerent une si grande joie qu'il les conduisit tout de suite à son habitation. J'envoyai des bateaux pour dessiner la carte de la côte, & quelques hommes pour couper des balais. Près du rivage, on remarqua un Indien aussi blanc qu'un Européen ; mais il parait vraisemblable que sa blancheur venait de quelque maladie : nous en avons vu un autre

blanc comme lui , les cheveux blonds , le visage couvert de rousseurs : il n'avait aucun symptôme de faiblesse , aucun défaut dans l'organe de la vue.

Quelques-uns d'entre nous traversèrent une partie de la plaine absolument en friche , couverte d'herbes séches & clair-semées ; un sentier les conduisit par un beau bois au pied de collines riches en nouvelles plantes , en oiseaux , en insectes : la plaine , la colline étaient inhabitées : au levant ils virent des maisons , près d'un marais , & quelques insulaires vinrent leur indiquer où ils enfonceraient moins dans la vase : les uns mangeaient des feuilles cuites à l'étuvée ; d'autres suçaient l'écorce des *Hibiscus Tiliaceus* , après l'avoir grillée ; elle était insipide , dégoûtante , peu nourissante ; le besoin seul peut la rendre utile : le poisson supplée sans doute , au défaut des végétaux de l'île : autour des cabanes roulaient des volailles apprivoisées , d'une grosse espèce & d'un plumage brillant : quand ils passaient , les Indiens levaient les yeux , mais sans se déranger , sans rien dire : les femmes étaient plus gaies ; elles traînaient avec elles leurs enfans sur leur dos dans un sac : ils remarquèrent que les buissons près du rivage , étaient plus remplis d'oiseaux que dans l'intérieur des terres , & c'est

ce qui les y retint. Ils virent un mondrain enclos de pieux : dans l'intérieur, il y avait d'autres pieux fichés en terre & garnis de gros coquillages : c'était là que les insulaires enterraient leurs chefs. Ils s'arrêtèrent devant quelques huttes ou des insulaires étaient assis sans aucune occupation : les jeunes gens seuls se leverent à leur approche : quelques-uns leur dirent le nom de divers districts de l'île : plusieurs d'entr'eux avaient les jambes grosses, dures, écaillées, mais cette expansion démesurée de la jambe ne paraissait pas les gêner beaucoup : ils y sentent rarement de la douleur : cette maladie qui est une espèce de lépre, est une maladie particulière aux climats chauds & secs. Ils observerent encore que les hommes n'ont point d'égards pour les femmes : qu'elles se tiennent toujours éloignées d'eux & paraissent craindre de les offenser, même par leurs regards & leurs gestes ; & que tandis que leurs maris s'occupaient à se reposer, elles traînaient sur leurs dos des fagots de bois à brûler.

Nos bateaux avaient été jusqu'à Balabea, & en revinrent peu instruits & très-fatigués : les habitans de cette île leur avaient fait l'accueil le plus obligeant : comme on y pressait trop nos matelots, ils tracerent un cercle sur le sable & défendirent aux Indiens de le passer : ils se con-

formerent à cet ordre ; mais l'un d'eux qui avait des noix de cocos , pressé par les nôtres qui en voulaient acheter , fit un cercle , s'assit au centre , & leur défendit d'y entrer : ils lui obéirent à leur tour : le pays était semblable à celui où nous étions , mais plus fertile & plus cultivé : on y voyait plus de cocotiers : les habitans sont les mêmes & leur caractère est aussi bon que ceux dont nous venons de parler : ils parlerent d'une grande terre qu'ils nommerent *Mingha* , dont les habitans sont guerriers & leurs ennemis ; ils montrèrent un *tumulus* sépulchral où un de leurs chefs tués par des hommes de *Mingha* , était enseveli : ils virent nos gens ronger un os de bœuf & ils s'éloignèrent avec indignation , croyant qu'ils mangeaient de la chair humaine : on ne put les détromper , parce qu'ils n'avaient jamais vu de quadrupèdes en vie. On y amassa une quantité prodigieuse de coquillages nouveaux & curieux ; & plusieurs plantes inconnues encore.

Je voulus laisser un porc & une truie dans cette contrée ; mais celui à qui j'avais remis le chien & la chienne n'avait point reparu , & j'en cherchai en vain un autre à qui je pus les remettre. Appercevant l'Indien qui nous avait servi de guide sur la montagne , je lui fis entendre que je voulais laisser les deux cochons

sur le rivage, & je les fis sortir de la chaloupe : puis je les présentai à un grave vieillard ; mais secouant la tête, il me fit signe, ainsi que tous les autres, de les reprendre dans le bateau, parce qu'il en était effrayé : leur figure n'est pas en effet attrayante. Comme je persistais, ils parurent délibérer entr'eux, & ensuite ils me firent dire de les envoyer au chef : nous nous y fîmes conduire, & nous le trouvâmes assis dans un cercle de huit ou dix personnes d'un âge mûr : je fus introduit avec mes cochons, on me fit asseoir, & alors je leur vantai comme je pus l'excellence de mes quadrupèdes : je m'efforçai de leur faire entendre combien la femelle leur donnerait de petits, qui venant eux-mêmes à multiplier, en produiraient un nombre considérable. J'en exagérais la valeur pour les engager à en prendre grand soin, & je crois avoir réussi : on me présenta six ignames & je revins à bord.

Je remarquai que le village voisin de l'anse où j'avais été conduit pour avoir de l'eau douce, était plus étendu que je ne l'avais d'abord cru : le terrain cultivé aux environs est assez considérable ; la distribution en est régulière, il y a diverses plantations arrosées avec industrie : les habitans y plantent les racines d'eddoes

doës de deux manières : l'une dans un terrain horizontal qu'ils abaissent au-dessous du niveau, afin de pouvoir introduire sur les racines autant d'eau qu'il est nécessaire : l'autre sur des planches bombées, larges de trois ou quatre pieds, hautes de deux, & sur le sommet de laquelle ils font couler l'eau dans une rigole étroite : le même courant arrose plusieurs planches : ces racines ne sont pas toutes d'une même couleur, les unes ont meilleur goût que les autres, mais toutes sont saines & nourrissantes : les têtes fournissent un légume dont les naturels font usage : ce sont les femmes & les enfans qui les cultivent.

Derrière une maison formée de pieux, s'élevait une rangée de colonnes de bois ; le sommet de chacune représentait une tête humaine grossièrement travaillée : là était un vieillard solitaire qui nous fit entendre que c'était son tombeau.

Après avoir gravé sur un grand arbre voisin de l'aiguade, le nom de notre vaisseau, la date de notre arrivée, nous congédiâmes nos amis, & retournâmes à bord. Je fis tout préparer pour mettre à la voile le lendemain.

Nous levâmes l'ancre le 13 Septembre, au lever du soleil, avec un vent d'orient. En nous éloignant, nous raisonnions sur ce que nous

avons vu , & considérant que ce pays n'est pas susceptible de culture en beaucoup de ses parties ; que la plaine y est étroite & marécageuse , couverte de mangliers ; que le sol en est mauvais , que les montagnes intérieures sont dépouillées de terre végétale , nous avons pensé qu'il ne pouvait renfermer plus de cinquante mille âmes dans une étendue de deux cent lieues de côtes. Les habitans sont d'habiles pêcheurs ; sur un sol aride , ils se montrent paisibles , bienveillans , sans craintes , sans soupçons ; leurs corps sont grands , nerveux & gros : peut-être ils doivent ce dernier avantage à leur origine. Ils nous ont dit qu'ils avaient des ennemis , que le peuple de l'isle *Mingha* était d'un caractère bien différent du leur , & qu'il mangeait la chair humaine.

Le jour était peu avancé , & nous croyions avoir vu l'extrémité septentrionale de l'isle que nous voulions reconnaître ; nous suivîmes les recifs en dehors : ils étaient coupés en divers endroits où la mer sortait & rentrait avec bruit , selon que la marée montait ou descendait : bientôt nous aperçûmes une haute terre que nous crûmes d'abord une isle : plus avant nous reconnûmes qu'elle faisait partie de celle que nous avions visitée , & que nous nous étions trompés en croyant voir son extrémité ; nous tin-

ties le vent pendant la nuit, & le lendemain, poussés par un vent léger du levant, nous continuâmes notre route. Cette terre paraissait divisée par des canaux d'espace en espace; mais les écueils dont les bords sont parsemés, ne nous permirent pas d'approcher pour nous en assurer; le vaisseau avançait en les bordant, & nous crûmes enfin voir la terre se terminer en une pointe qu'on découvrait du haut des mâts; cette vue nous fit espérer d'avoir bientôt doublé les écueils. La nuit vint; nous la passâmes à faire de petits bords, & le jour ne nous montra ni terre, ni brisans. J'aurais voulu reconnaître jusqu'où l'isle s'étendait au levant; mais les brisans nous auraient obligés à faire un long détour, à perdre beaucoup de tems, & j'y renonçai. Je fis voile au sud-est; bientôt nous retrouvâmes les brisans & nous en étions à peine à une lieue que le vent tomba; une grosse lame nous poussait sur eux. Je sondai; on ne trouva point de fond. Je fis mettre en mer tous nos bateaux; c'était une ressource, mais faible; elle ne nous eut pas sauvé, si un vent léger ne se fut élevé & il nous poussa hors de la vue des écueils; nous cessâmes de craindre & la lame & le calme qui nous reprit plusieurs fois; nous avions retrouvé la terre, & nous la suivions à quel-

que distance. Nous la voyions s'étendre à perte de vue vers le levant, mais s'inclinant un peu au midi; elle nous montrait plusieurs montagnes entrecoupées de vallées; de petits îlots la bordaient. Plus nous avancions, plus le pays nous paraissait montueux. Sur l'un de ces îlots on croyait voir une tour, & derrière les arbres nous offraient l'apparence d'une flotte en rade. Nous continuâmes notre route & découvrîmes un gros Cap, que nous nommâmes du *Couronnement*, parce qu'il fut découvert le jour du couronnement du roi George III: on ne pouvait rien distinguer de la nature du pays; tout ce qu'on en pouvait voir, était que la chaîne de montagnes continuait à se prolonger à la même hauteur. Plus loin était une pointe élevée à laquelle nous donnâmes le nom de la Reine Charlotte: c'était la pointe la plus méridionale de la nouvelle Calédonie; entre cette pointe & le Cap nous voyions un grand nombre de pointes élevées qui me parurent être une espèce singulière d'arbres: tout le jour nous en vîmes s'élever des colonnes de fumée qui disparurent avant la nuit. Cet objet, vu de plus près, formaient comme des groupes ferrés de colonnes; & nos savans crurent reconnaître du basalte & soupçonnèrent un volcan voisin. A trois

lieues plus au sud, nous découvrîmes une île basse, défendue par des bancs de sable & des brisans. Nous voulûmes tourner le promontoire méridional; mais d'autres îles basses, liées par des brisans & se joignant au rivage, ne nous permirent pas d'avancer dans cette direction: dans les lieux les plus ouverts, des rochers élevaient leurs têtes au dessus des eaux. Il fallut changer de route: le calme nous surprit dans le voisinage des écueils où l'on ne trouvait point de fond. Leur direction semblait nous indiquer qu'il était nécessaire de contourner cette côte; mais il n'était pas facile de le faire, & il était désagréable de ne pouvoir examiner le pays, y chercher, y trouver des provisions fraîches dont nous manquions: tout le plaisir que nous procurait la vue des côtes, naissait de l'espoir qu'elle nous donnait de faire de nouvelles découvertes. Le vent du nord nous éloigna un peu de ces plages dangereuses: au point du jour le vent changea & nous revînmes vers une des îles basses qui paraissaient liées à la grande terre par une chaîne de rocs: ses bords étaient couverts de ces colonnes qui avaient l'apparence de gros pins & nous lui en donnâmes le nom: elle n'a qu'un mille de tour, & nous tentâmes en vain de la doubler; ce ne

fut que le lendemain que nous en vîmes la côte sud-est : elle était hérivée de bancs de sable , de brisans , de petites isles couvertes de gros pins ; à mesure que nous surmontions un de ces obstacles , il s'en présentait un autre : nous évitions une chaîne de brisans , nous tombions dans une seconde ; bientôt la tranquillité de la mer nous prouva que nous en étions entourés. Partout , nous avions l'aspect d'une mer semée de rochers & d'écueils dont nous ne pouvions sortir que par la route qui nous y avait conduit : nous passâmes la nuit dans la crainte de nous briser à chaque instant , & le jour justifia nos craintes : notre activité , la promptitude de nos manœuvres , nous firent échapper à ces dangers. Malgré nos travaux , je ne pouvais me résoudre à m'éloigner sans avoir reconnu ces arbres , qui semblaient offrir d'excellens bois de construction , très - rares dans ces contrées : plus nous approchions , plus les écueils se multipliaient , & nous n'apercevions aucun passage entre les terres. Nous vîmes cependant une isle basse séparée des écueils des environs : je résolus de l'atteindre , & nous fûmes obligés de jeter l'ancre à un mille de distance : nous nous embarquâmes dans la chaloupe , & nous descendîmes sur l'isle. Nous trouvâmes que les arbres

étaient une espèce de pin de Prusse, dont les branches croissaient autour de la tige & formaient de petites touffes. Nous y coupâmes ceux dont nous avions besoin ; cette île n'est qu'un grand banc de sable dont la partie élevée hors de l'eau, n'a pas plus de six-cents toises de tour : elle produit d'autres arbres encore ; on y compte trente espèces de plantes & plusieurs nouvelles : le sol est de sable sur les côtes, mais les végétaux pourris y ont formé une couche de terre végétale dans le centre. Il y a des hydres, des pigeons, des tourterelles, des faucons, des attrapemouches : une pirogue échouée, des débris de feux, des branchages abbatus nous prouvent que cette île était visitée par les habitans de la grande terre : nous y trouvâmes des pins hauts de soixante-dix pieds, & dont le tronc avait vingt pouces de diamètre : sans doute il en croit de plus hauts sur la terre voisine. C'est peut-être là où un vaisseau pourrait se fournir de mâts & de vergues mieux que dans tout autre lieu de la mer pacifique : le bois de ce pin est blanc, il a le grain ferré, il est dur & léger ; les plus grands avaient les branches les plus petites & les plus courtes. On y trouva une autre espèce de pin ; mais il est très-petit ; nous y vîmes du creffon & une plante semblable à

la poule grasse. Nous donnâmes à cette île le nom d'île de la Botanique.

J'aurais voulu avoir un bâtiment léger pour visiter toutes ces différentes îles, & pénétrer au couchant de la Nouvelle Calédonie : mais il eut été dangereux, impraticable même de le faire avec notre vaisseau ; je me résolus donc à quitter ces parages. Nous avions besoin de viandes fraîches. J'avais une provision de jambons salés, dont la graisse s'était changée en huile rance, & dont le sel avait rempli la chair de concrétions alcalines semblables au tartre ; cependant quand on portait cette viande gâtée sur nos tables une fois par semaine, les yeux avides des matelots s'attachaient sur elle, & ils enviaient notre bonheur : le calme nous exposa encore à être brisé sur des écueils ; mais un phénomène vint nous en annoncer la fin : c'était une boule de feu plus pâle, & aussi grande que le soleil, qui creva en lançant des étincelles brillantes suivies d'une flamme bleuâtre : il annonce ordinairement un vent frais, & en effet il le suivit, & souffla avec impétuosité. Je cinglai au sud-est, & à midi nous ne vîmes plus de terre ; bientôt différens oiseaux lui succédèrent.

C'est ainsi que je quittai cette côte sans l'avoir

entièrement reconnue. Je la nommai la *Nouvelle Calédonie* ; c'est une île qui a quatre-vingt sept lieues de long sur dix de large, qui s'étend du nord-ouest au sud-est, qui est hérissée d'une longue chaîne de montagnes, dont le sommet paraît stérile, dont les flancs & les pieds sont entremêlés de bois & de plaines unies, arrosées par les sources qui en descendent : près de la côte la terre est unie, continue & basse, défendue par des récifs & des bas-fonds qui la mettent à couvert de la violence des flots, & assurent aux pirogues une navigation aisée & une pêche abondante. La plus grande partie en est habitée : peut-être les îles qui lui sont jointes, s'étendent davantage à l'ouest, car nous n'avons pu déterminer leur étendue occidentale, & peut-être même s'étendent-elles jusqu'à la Nouvelle Galle méridionale, qui en est à environ deux-cents lieues. Le côté méridional de l'île n'a point été reconnu ; le septentrional ne l'a été que par ses rives ; l'aspect des pins dans sa partie orientale semble y annoncer un sol, des productions, des animaux différens des lieux que nous y avons visités.

Nous eûmes des intervalles de calme, de vents violens, de tempêtes, qui ne nous empêchèrent pas d'avancer vers la Nouvelle-Zé-

lande où nous tendions , & de calfater nos ponts. N'ayant ni poix, ni goudron, ni résine, nous employâmes le vernis de pin recouvert de sable de corail, ce qui forma un ciment meilleur que je ne l'aurais cru. Nous cinglions à toutes voiles, lorsque mon lieutenant harponna un marsouin : c'était une ressource qu'il ne fallait pas laisser échapper ; nous mîmes en panne, & lançâmes deux bateaux dehors pour le tuer & le prendre : il avait six pieds de long ; sa tête & sa mâchoire longues & pointues, nous le firent connaître pour le Dauphin des Anciens, le *Delphinus Delphis* de Linnæus : il avait quatre-vingt huit dents ; sa chair un peu dure nous parut un excellent mets ; il ne fallait pas beaucoup d'art pour la rendre exquise à des hommes qui depuis si long-temps vivaient de salaisons.

Le 10 Octobre, nous découvrîmes la terre ; en l'approchant nous reconnûmes qu'elle était une île. élevée, ayant cinq lieues de circuit : nous lui donnâmes le nom de *Norfolk* : nous y jettâmes l'ancre sur un sable mêlé de coquilles brisées, & nous descendîmes à terre derrière de grands rochers qui bordaient une partie de la côte : plusieurs sont brisés & se projettent dans la mer de tous côtés ; d'autres rochers

font formés d'une craie jaunâtre : on y trouve des morceaux d'une lave poreuse & rougeâtre : les végétaux y croissent abondamment sur une riche couche de terreau noir ; on y en voit un grand nombre de semblables à ceux de la Nouvelle-Zélande : le lin y pousse plus vigoureusement : le pin de Prusse y est très-commun ; il en est de très-élevés & dont deux hommes ne peuvent qu'à peine embrasser le tronc : depuis le rivage, dans un espace de cent toises, le terrain est tellement couvert d'arbrisseaux & de plantes, qu'on n'y pénètre qu'avec beaucoup de difficulté : plus avant, les bois sont dégagés d'arbrisseaux. On y trouve des pigeons, des perruches, des perroquets, des râles, de petits oiseaux, des poules d'eau, des boubies blancs, &c. qui se multiplient dans un doux repos sur les rivages de la mer & sur les rochers, où ils forment de charmans concerts. L'isle a des sources d'eau douce ; le sol y produit sur le rivage des choux palmistes, l'oseille sauvage, le laiteron, le fenouil marin. Le chou palmiste est le bourgeon d'un arbre de la classe des cocotiers, haut de dix à vingt pieds, ayant de grandes feuilles empennées : chaque arbre ne produit qu'un chou qui sort du sommet ; en le coupant on détruit l'arbre : il est salubre & de bon goût :

depuis long-temps nous n'avions fait un repas aussi agréable que celui qu'il nous procura. La côte est poissonneuse.

La nuit nous força de revenir à bord : lorsque nous y fûmes , nous regrettâmes de n'avoir pas laissé dans l'isle un chien & une chienne qui s'y feraient multipliés sans trouble. Nous la doublâmes le lendemain : sur sa bande méridionale sont deux îlots habités par des oiseaux : le rivage y est revêtu de roches escarpées : un banc de sable de corail l'environne & s'étend jusqu'à sept lieues de ses bords.

Le 17 , nous découvrîmes le *Mont-Egmont* dans la Nouvelle-Zélande , couvert d'une neige éternelle : son aspect est majestueux ; les collines qui en sont voisines ressemblent à des mondrains , sa base s'applatit peu à peu & forme enfin de tous côtés une plaine étendue. Sa hauteur n'est guere inférieure à celle du pic de Tenerife. Nous fûmes obligés de ne porter que nos basses voiles pour entrer dans le canal de la reine Charlotte , parce que le vent était très-impétueux ; la mer qu'il agitait était devenue formidable , un courant rapide ajoutait au danger ; mais je connaissais la côte & fus peu inquiet. Le 18 , à onze heures , nous jettâmes l'ancre à l'entrée de l'anse du vaisseau ; c'était pour la troisième fois

que nous y abordions; mais le besoin de rafraichissemens donna au pays les graces de la nouveauté; rien n'y annonçait encore la verdure du printems; nous y pêchâmes, mais avec peu de succès; nous fûmes plus heureux à la chasse des oiseaux: j'avais laissé une bouteille au pied d'un arbre avec des instructions pour l'Aventure; je la cherchai; elle avait été enlevée, mais j'ignorais par qui elle l'avait été. Divers indices nous annoncèrent que l'Aventure avait séjourné ici, & sans doute, ce fut par eux. Nous entrâmes enfin dans l'anse, nous descendîmes & élevâmes des tentes: il fallut reparer nos voiles déchirées, nos agrès emportés, nos ferrures usées. Les végétaux joints au gruau & aux tablettes de bouillon portatives rétablirent aussi nos malades: nous fîmes des courses pour nous fournir de céleri & de cochléaria, & nous rencontrâmes dans les bois un chou palmiste, arbre très-rare dans ces latitudes élevées: chacun eut son occupation fixée & s'y tint. Les jours y furent d'abord désagréables; ce ne fut que le 22, que le Ciel se montra dans toute sa splendeur, & que nous entendîmes le concert des oiseaux: on se répandit dans les bois, & dans ma chaloupe je visitai les côtes, descendant de tems en tems dans les anses que je rencontrais. Nous

visitâmes nos jardins, les habitans les avaiient négligés & ils étaient presque en friche : quelques plantes cependant y poussaient avec vigueur.

Aucun insulaire ne s'était montré encore , & pour les y inviter , nous allumâmes du feu : ils ne vinrent cependant qu'un jour après , deux pirogues s'avancerent , puis se cachèrent : nous allâmes à eux , ils s'enfuirent dans les bois : deux insulaires seulement restèrent & nous reconnurent : la joie alors fit place à la crainte ; ceux qui s'étaient cachés accoururent , vinrent frotter leur nez contre le nôtre , sautèrent & dansèrent autour de nous d'une manière extravagante , mais ne permirent point à leurs femmes de nous approcher. On leur fit des présens , ils donnerent du poisson. Ils répondirent avec embarras à la question que nous leur fîmes sur la cause de leur fuite. Après avoir parlé de batailles & de morts , ils nous demandaient si nous étions fâchés , & ils paraissaient inquiets & défians : leur crainte nous en donna sur le fort de l'Aventure ; mais nos recherches ne purent rien nous en apprendre. Cette petite troupe vint le lendemain échanger de beaux poissons contre des étoffes d'O-Taïti : ils en firent autant dans les jours qui suivirent. Un jour ils dirent à nos travailleurs qu'un vaisseau pareil au nôtre

s'était perdu dans le canal & brisé contre les rochers ; que des insulaires du bord opposé avaient été tués pour avoir volé leurs habits , mais qu'ils avaient enfin été les plus forts , avaient affommé les gens du vaisseau , & les avaient mangés ; ils ne s'accordaient point sur la date , mais sur les circonstances : nos inquiétudes s'augmenterent ; nous leur faisons à chaque instant de nouvelles questions , ils craignirent peut-être d'en trop dire & résolurent de garder sur ce point le silence. Leur chef seul nous fit entendre que le vaisseau n'était point brisé : nous avions dessiné la figure du canal sur une grande feuille de papier , & fîmes entrer & sortir les deux vaisseaux faits en papier , puis y faisant rentrer le nôtre seul : nous restâmes un instant immobiles : mais le chef prenant le papier qui représentait l'Aventure , le fit entrer dans le havre , puis l'en fit ressortir. Lorsque je voulus de nouveau questionner ceux qui avaient raconté le combat à nos gens , ils nierent tout ce qu'ils avaient dit auparavant , & je ne sus plus ce que je devais croire.

Dans nos parties de chasse , nous visitâmes les lieux où nous avions placé nos cochons & nos poules ; mais nous n'en apperçûmes pas la moindre trace : nous en vîmes un sur l'île

longue qui avait été donné aux insulaires par le capitaine Furneaux & nous entendîmes le grognement d'un autre. Ils ne les ont donc pas détruits & l'on peut espérer que désormais on en trouvera dans cette contrée. Les Zélandais qui s'étaient établis près de nous, se retirèrent sans que nous en fussions la raison ; mais deux jours après, nous reçûmes la visite d'autres insulaires venus de très-loin, & qui avaient des pierres vertes & du talc pour principales marchandises ; ils revinrent le lendemain sans avoir des richesses plus recherchées. Nous visitâmes l'anse de l'herbe où nous ne rencontrâmes aucun habitant ; nous y tuâmes des oiseaux. A notre retour, nous vîmes un grand nombre de Zélandais aux environs du vaisseau : ils nous vendirent du poisson, & avaient divers objets de curiosité ; mais je défendis le commerce avec eux, à moins qu'ils n'apportassent des rafraichissemens : il fallait tout le poids de l'autorité pour s'opposer à la manie des matelots pour rassembler des armes & des ustenciles du pays. En visitant l'Anse à l'Indien, nous vîmes une pauvre famille qui mangeait de mauvaises racines de fougere, faute d'alimens plus nourrissans. Les huttes de ces Zélandais renfermaient un feu dont la fumée les remplissait ; mais en se couchant par terre, ces bonnes gens

en évitait l'incommodité, c'était là le Palais recherché des matelots, des officiers même pour y recevoir les caresses des sales Zélandaises.

Le 5 Novembre, nos anciens amis revinrent & nous apportèrent à propos une bonne provision de poissons. Rassuré sur nos besoins futurs, j'allai dans la chaloupe pour découvrir un passage au sud-est dont j'avais soupçonné l'existence : les pêcheurs que nous rencontrâmes, nous assurèrent tous que ce passage n'existait pas ; je suivis cependant mon chemin. D'autres plus éloignés nous dirent aussi que nous ne le trouverions pas dans la direction que nous prenions, qu'il était plus au levant & débouchait dans l'endroit même que j'avais soupçonné. Bientôt nous rencontrâmes un grand village dont une partie des habitans nous connaissaient & vinrent toucher nos nez : à leur tête était un petit vieillard très - actif, qui avait le visage tatoué par bandes : ils paraissaient plus à leur aise que les familles dispersées autour de notre anse ; leur vêtement était neuf & propre, mais leur visage était couvert de suie & d'autres peintures : nous y achetâmes beaucoup de poisson, des armes, des vêtemens. Voyant que la foule augmentait sans cesse, nous crûmes qu'il était prudent de la quitter. Nous étions en mer lorsqu'un de nous se

ressouvint qu'il n'avait pas payé le poisson qu'il avait acheté. Je pris le seul clou qui nous restait & le lançai sur la grève, près du Zélandais que nous avions rappelé, & qui se croyant attaqué, nous jeta une pierre avec roideur : elle ne blessa personne, & rappelant le Zélandais nous lui fîmes voir le clou : alors il rit de sa colère & fut charmé de notre conduite à son égard. Plus de violence de notre part, aurait fait naître des scènes sanglantes de ce quiproquo.

La population paraît considérable dans cette partie de la contrée : nous continuâmes notre route & descendîmes un bras de mer, qui forme de belles anses sur ses rivages, & nous arrivâmes enfin à son embouchure dans le détroit : un fort courant facilita notre navigation ; il s'y ferait opposé dans la marée montante. La nuit ne nous permit pas de faire des observations ; je négligeai même de visiter un *heppa*, bâti sur une hauteur & où les habitans nous invitaient ; & nous retournâmes au vaisseau à jeun, quoique nous eussions du poisson & des oiseaux. Nous y trouvâmes le chef de nos anciens amis, nommé *Pedero* ou *Peeteree*, qui me fit présent d'un des bâtons de commandement que portent leurs chefs ; je reconnus son présent par un habit complet dont il fut très-glorieux. Le teint seul

pouvait le faire distinguer d'un Européen ; il paraissait sentir le prix de nos arts , de nos manufactures , de nos connaissances , & cependant il refusa de nous suivre : il préféra la vie misérable , mais libre de ses compatriotes , à tous les avantages dont nous aurions pu le faire jouir. Je lui demandai de nouveaux éclaircissémens sur le sort de l'Aventure , & il me fit entendre que ce vaisseau y était venu peu après notre départ , y avait demeuré dix à vingt jours , & n'y avait point échoué : cet éclaircissement calma nos craintes sans les dissiper entièrement. Pedero mangea de tous nos mets & but plus de vin que nous , sans en être affecté. A terre , nous l'entendîmes souvent chanter avec ses compagnons : leur musique est plus variée , que celle des isles de la Société & des Amis , & peut-être ce goût pour la musique est une preuve de leur sensibilité & de la bonté de leur cœur.

Je fis conduire un verrat & une truie sur le rivage de l'anse , qui est derriere celle des Cannibales ; & tous les moyens que j'ai employés me font espérer que la race de ces animaux se multipliera enfin dans cette isle. Quoique nous n'eussions point vu les poules , & les coqs que nous y avions déposés , je ne puis gueres douter qu'elles n'y fussent encore ; car nous trouvâmes

un œuf de poule tout récemment pondu dans les bois.

Nous nous disposions au départ : cette courte relâche nous avait fait découvrir dix ou douze espèces de plantes encore inconnues , & quatre ou cinq sortes d'oiseaux que nous n'avions point encore vus. Nous remplîmes des futailles de poissons qui s'y conserverent très-bien , & beaucoup d'oiseaux. Les Indiens nous voyant partir , quitterent aussi le pays pour regagner leur ancienne demeure avec les dons que nous leur avions faits , & qu'ils dispersaient bientôt autour d'eux pour acheter ou la paix , ou d'autres richesses qui leur plaisaient davantage. Nous pouvons assurer que ces peuples divisés , presque sans gouvernement & antropophages , connaissent cependant les sentimens de bienfaisance & d'humanité.

Avant de mettre à la voile , nous descendîmes encore à terre : nous y vîmes une jeune fille chauffer des pierres , & les porter à une vieille qui les mit en monceau , les couvrit d'une poignée de céleri , puis d'une natte grossière , & elle se tapit elle-même par-dessus , ramassée comme un lièvre dans son gîte. Il nous parut que c'était un remède ; la vapeur du céleri peut en être un. Les poissons furent pour nous un excellent restaurant ; les plantes anti-scorbutiques , l'exerci-

ce , l'air vif , les beaux jours raffermirent nos fibres relâchées par une longue campagne dans des climats chauds. Nous étions auffi fains , auffi forts que jamais.

Ce fut le 10 Novembre à la pointe du jour , que nous quittâmes ces lieux , pouffés par un vent du couchant : je projettais de traverser l'Océan Pacifique , entre le 54 & le 55 degrés de latitude , pour reconnaître les parages que nous n'avions pu examiner l'été précédent. Bientôt nous eûmes perdu de vue la Nouvelle Zélande ; les vents étaient constans , nous savions que nos longs travaux approchaient de leur fin , nous croyions déjà revoir l'Europe , & cette idée ajoutait à notre gaité. Le 12 , on apperçut un poisson extraordinaire du genre des baleines ; long de trente-six pieds , sa tête était oblongue & écrasée , tracée par des fillons longitudinaux : deux petites ouvertures en demi-lune lui servaient d'yeux , & par-là il jettait de l'eau : il était tout tacheté de blanc : deux grandes nageoires sortaient de derrière la tête , mais il n'en avait aucune sur le dos : ce poisson n'est point connu auparavant.

Le 14 , on s'apperçut d'une voie d'eau que nous avions fait dans le canal de la Reine Charlotte ; mais elle nous inquiéta peu , parce que l'eau ne montait que de cinq pouces en huit heures : les

vents d'ouest étaient très-violens, la mer était sillonnée d'énormes vagues, & le roulis du vaisseau nous paraissait très-désagréable; il était de 30 à 38 degrés. Le ciel était souvent couvert; des veaux marins, des pingoins, des goémons se faisaient voir de tems en tems. Nous avançons avec rapidité, & dans un jour nous fîmes plus de soixante lieues; aucune terre ne se montrait devant nous, & l'espérance d'en trouver s'évanouissait. Je résolus donc de me diriger vers l'entrée occidentale du détroit de Magellan; dans le dessein de suivre la côte méridionale de la Terre de Feu, jusqu'au détroit de Le Maire, parce qu'on ne la connaissait qu'imparfaitement. Le vent continua avec la même force: quelquefois il déchirait nos voiles, quelquefois il nous forçait à les ferler; nos mâts se fendaient; celui de perroquet s'abattit. Nous n'eûmes quelques heures de calme que le 1 Décembre; le vent, la pluie, la neige se succéderent ensuite; mais notre course en fut peu ralentie, & nous allions avec toutes les voiles que nous pouvions porter.

Le 18, nous découvrîmes la terre: c'était la partie occidentale du détroit de Magellan. Cette traversée rapide nous fournit peu d'observations. Le poisson que nous avions salé, nous servit dans toute la route; le sauerkraut était aussi bon

que jamais, mais la drèche avait perdu une partie de sa vertu, parce qu'on l'avait mise dans des tonneaux de bois verd. Nous longeâmes la côte : cette partie de l'Amérique était d'un aspect triste ; elle semblait découpée en plusieurs petites isles, qui, quoique peu hautes, étaient cependant très-noires & presqu'entièrement stériles. Par derrière, on voyait de hautes terres hachées & couvertes de neige, presque jusqu'au bord de l'eau ; mais de grosses troupes de nigauds, des fauchets & autres oiseaux nous promettaient des rafraichissemens, si nous pouvions trouver un havre.

Nous dépassâmes une pointe de terre avancée qui présente une surface ronde, très-élevée & ressemblant à une isle ; nous lui donnâmes le nom de *Cap Gloucester* : près de lui la côte paraît brisée par plusieurs goulets, ou composée d'isles : la terre y est montueuse, rocailleuse, stérile, parsemée de touffes de bois, & de plaques de neige. Plus loin est le cap *Noir*, rocher escarpé à la pointe d'une isle, détachée de la grande terre par un canal large d'une lieue : près de lui sont deux iflots de roc, puis la grande baie de Ste Barbe, qui communique au détroit, selon Frezier, qui a bien décrit cette partie : la pointe orientale de cette baie fut nommée *Cap Désolation*, parce

qu'elle est le commencement du pays le plus stérile & le plus affreux que j'aie jamais vu : à quatre lieues plus au levant est un goulet profond, à l'entrée duquel sont plusieurs isles : c'est à-peu-près ici qu'on place le détroit de *Jelouzell* : la terre y paraît partout hérissée de montagnes & de rochers , sans la moindre apparence de végétation. Des sommets escarpés y sont séparés par d'horribles précipices : la neige couvrait les montagnes intérieures ; la côte y est semée de petites isles stériles. J'approchai d'un promontoire élevé qui semble se terminer en deux hautes tours , & en dedans par un pain de sucre : ce qui lui fit donner le nom de *Cathédrale d'York* : des goulets se présentent ensuite , & des courans qui éloignent de la côte , y annoncent des rivières ou des bras qui communiquent au détroit. Le tems était doux , quoiqu'aux environs du cap Horn ; au-delà nous vîmes les isles de St. Ildefonse. Je voulus entrer dans un des ports nombreux qui semblaient ouverts pour nous recevoir , afin d'examiner la contrée & de faire du bois & de l'eau. J'approchai d'un canal séparé en deux bras par une haute pointe de rocher ; j'entrai dans le bras oriental qui n'est point embarrassé d'îlots & n'y trouvai point de fond à cent soixante-dix brasses : le calme survint ; je me fis

touer par deux bateaux ; mais ils n'auraient pas
 suffi pour nous tirer de cette situation désagréa-
 ble , s'il ne s'était élevé une légère brise qui me
 permit de marcher en avant ; cependant la nuit
 s'approchait & nous fondâmes encore en vain ;
 j'envoyai chercher un mouillage ; la chaloupe
 revint m'apprendre qu'il y avoit fond à trente
 brasses à peu de distance du rivage ; nous allâ-
 mes y jeter l'ancre pour y passer la nuit ; mais
 le lendemain j'allai chercher un ancrage plus
 sûr : je trouvai une anse dont le fond était une
 grève pierreuse qui bordait une vallée couverte
 de bois & arrosée par un courant d'eau douce :
 c'était tout ce que je demandais , & j'y fis conduire
 le vaisseau. Nous descendîmes à terre : dans des
 crevasses , entre des montagnes , croissaient des ar-
 brisseaux de différentes espèces sur une couche
 légère de terre marécageuse , où ils étaient à
 l'abri des tempêtes , & ranimés par les rayons
 réfléchis du soleil : le rocher est un granit gros-
 sier composé de feld-spath , de quartz & de mica
 noir ; ses creux sont revêtus de petites plantes
 qui croissent comme de la mousse , & forment un
 gazon épais d'un pouce qui s'enlève aisément en
 marchant dessus : d'autres plantes croissent en
 des lieux abrités : tel est l'arbrisseau de l'écorce
 de Winter : il n'y est haut que de deux pieds

& est fort tortu : presque toutes les plantes qu'on y trouve sont nouvelles ; plusieurs sont remarquables par la beauté de leurs fleurs , ou par leur parfum.

Je remarquai que les deux bras , en se rapprochant , formaient une île du roc qui les séparait : je fis placer le vaisseau à l'abri des vents du nord-ouest qui regnaient dans ces lieux , & des vagues de la mer par des îlots & une pointe qui les brisait. Nous fîmes un établissement à terre , où nous avions aperçu qu'il y avait des habitans ; nous dressâmes une tente pour garder nos travailleurs , & M. Wales percha son observatoire sur une pointe de rocher , afin d'avoir un horison un peu étendu. Nous visitâmes aussi le bras occidental , & la partie septentrionale du passage : celui-ci est spacieux , environné de hautes montagnes couvertes de neiges & de glaces , coupé d'îles qui paraissaient ornées de verdure ; l'une d'elles avait des huttes de branches d'arbres couvertes de feuilles : le rocher qui la formait , était une ardoise jaunâtre : nous y trouvâmes quelques plantes nouvelles & une espèce d'attrape-mouche encore inconnu : cet oiseau a le bec plus fort que ceux de ce genre , & vit de poissons à coquilles & de vers. L'herbe de l'île avait été brûlée , ce

qui nous lui fit donner ce nom : plus au nord était un très-beau havre environné de hauts rocs escarpés d'où descendaient des courans d'eaux limpides : ce havre que nous nommâmes *Bassin du Diable*, est divisé en deux parties , l'une intérieure , l'autre extérieure : partout la plage est sûre ; mais très-sombre : la hauteur des rocs lui dérobe le soleil dans tous les tems , au moins dans le havre intérieur. En suivant la côte à l'ouest on découvre d'autres havres ; mais excepté de petites touffes d'arbrisseaux , on ne voit partout qu'un roc nud , une stérilité éternelle : les isles basses sont couvertes d'arbrustes & d'herbages : le sol est une espèce de tourbe noir & pourrie formée par les végétaux tombés en putréfaction : la terre y était chargée de neige , quoique nous fussions dans le premier mois de l'été ; les plantes commençaient à fleurir , les oiseaux s'appariaient ; plus on s'avance dans le pays & plus on trouve de neige : les plus grands arbres que nous ayons vus dans ce pays , sont sur les bords du Bassin du Diable ; un nombre prodigieux d'oiseaux d'espèces différentes en chargeaient les branches , & comme ils ne connaissaient pas les hommes , ils se plaçaient tout près de nous : la mousse , la fougère , le liferon embarrassaient les pas des curieux. Parmi les canards

fauvages, il en était un de la grosseur d'une oie qui courait avec rapidité sur la surface de la mer, en battant les flots de ses ailes & de ses pieds; son plumage est gris, mêlé de plumes blanches; son bec & ses pieds sont jaunes, il a deux bosses calleuses de la même couleur à la jointure de chacune de ses courtes ailes: nous l'appellâmes *Race-horser* (cheval de course): dans une isle nous trouvâmes du céleri, & un arbruste chargé de fruits rouges de la grosseur d'une petite cerise: ils étaient bons à manger: les rochers y sont remplis de gros moules meilleurs que des huîtres; ils aidèrent à nos repas, ainsi que les fruits.

Le tems était beau, & nous visitâmes le bras occidental du passage: nous avons donné à l'isle le nom de *Shagg* (des nigauds), nous y vîmes deux ports; l'un fut nommé *Clerk*, l'autre *Pickersgill*. Nous remarquâmes que dans l'extrémité méridionale de l'isle *Shagg*, une grande quantité de nigauds faisaient leurs nids dans les fentes des rochers: ce sont surtout dans les endroits où les rochers se projettent dans la mer, afin que si les petits tombent, ils ne se blessent point dans l'eau: quoique l'ardoise ne soit pas dure, il est surprenant que ces oiseaux aient pu y faire des trous pour y placer leurs nids: le

nom de nigauds leur a été donné à cause de leur stupidité qui paraît si grande, qu'ils semblent ne pouvoir apprendre à éviter la mort. Nous vîmes aussi des oies remarquables par les couleurs différentes du mâle & de la femelle : le premier était blanc, avait les pieds jaunes & le bec noir : la seconde était noire raiée en travers de blanc : sa tête était grise : elle avait des plumes vertes & blanches. Le lendemain nous fîmes deux parties de chasse : mon lieutenant Pickersgill alla dans l'*isle des Oies* par le nord-est, & moi par le sud-ouest. Nous trouvâmes une grande quantité d'oies qui étant en mue, ne pouvaient s'enfuir : nous en tuâmes soixante deux. Les rochers étaient percés de cavernes profondes où la houle nous portait quelquefois avec le bateau, & quelques-unes étaient longues de cent cinquante pieds : nous retournâmes à bord bien fatigués, mais une partie de notre chasse nous fournit un bon souper. Mon lieutenant avait apporté de son côté quatorze oies & trois-cents œufs d'hirondelles de mer ; ce qui fut une provision agréable aux matelots, parce que Noël approchait.

Les naturels s'étaient rendus au vaisseau durant notre absence ; ils revinrent encore, & je vis qu'ils étaient de la même nation que j'avais vue

dans la baie de Bon-Succès : ils sont petits , laids & maigres : leurs yeux sont petits & sans expression ; leurs cheveux noirs & lisses flottent en desordre ; leur nez répand continuellement du mucus dans leur bouche : leurs épaules & leur estomac sont larges & osseux , & le reste de leur corps mince & grêle , leurs jambes sont courbées , leurs genoux très-larges : je n'en ai vu qu'un de grand : une peau de veau marin leur sert de vêtement , & ne les couvre que sur les épaules : quelques-uns sont de deux ou trois de ces peaux un manteau qui descend jusqu'aux genoux ; les femmes que nous ne pûmes voir que de loin , avaient autour du cou un grand nombre de coquillages suspendus à un cordon de cuir ; leur tête était couverte d'un bonnet composé de plumes d'oies blanches : leur teint est un brun olivâtre , luisant comme le cuivre ; leur visage était raïé de rouge & de blanc : ils sont armés de traits , d'arcs & de dards , ou de harpons d'os , placés au bout d'un bâton long de dix pieds , & qui sont angulaires , leur servent pour prendre des coquillages sur les rochers : ils préféreraient les médailles , les couteaux au biscuit : dans leur pirogue était un feu autour duquel les femmes & les enfans se chauffaient ; ils y ont aussi des peaux de veaux

marins, pour couvrir leurs pirogues quand ils sont en mer par la pluie, & leurs huttes quand ils sont sur terre. Ces pirogues sont grossières, faites d'écorces d'arbres, ouvertes par de petits bâtons; leurs pagaies sont mauvaises, leur manœuvre lente. Ceux qui monterent à bord, ne montrèrent aucune curiosité; ils acceptèrent des grains de verre sans reconnaissance, & nous abandonnerent leurs armes avec la même indifférence: tout leur caractère annonçait la stupidité & l'insouciance; ils ne comprirent rien à nos signes, & ne prenaient aucune peine à se faire comprendre: ceux de la baie de Bon-Succès étaient plus grands, avaient des idées de civilité, & n'étaient pas si malheureux. En mangeant la chair de veau marin pourrie, ils préféraient la partie huileuse: tous les peuples des pays froids aiment l'huile par instinct, peut-être parce qu'elle les défend du froid. Ces hommes sauvages exhalaient une puanteur insupportable: nous n'avons remarqué aucune espèce de subordination parmi eux, & il est probable que ce sont des malheureux proscrits de quelques tribus voisines, qui mènent une vie plus douce; ils errent d'un golfe à l'autre, cherchant leur nourriture & fuyant les âpres rigueurs de l'hiver.

Ils se retirèrent tous avant diner & ce fut un soulagement pour nous ; leur présence & l'odeur qu'ils répandent , auraient ôté l'appétit au matelot le plus vorace. Nous célébrâmes Noël avec des oies roties , bouillies , mises en pâte , &c. , avec des œufs d'hirondelle , avec du vin de Madère , qui s'était amélioré en mer. Le lendemain , nous reçûmes une nouvelle visite des Indiens , que nous couvrîmes de serge & de vieille toile , ne pouvant les voir nus & tremblans de froid. Nous fîmes de nouvelles chasses pour faire une provision de gibier frais ; nous disposant au départ , nous emportâmes la tente & l'observatoire dans le vaisseau , & bientôt après nous sortîmes du canal , auquel je donnai le nom de Noël : son entrée a trois lieues de large , & est à dix lieues des isles de St. Ildefonse. On n'est pas sûr d'y trouver des rafraichissemens ; ils ne consistent qu'en volailles ; mais le poisson y est rare , les moules y abondent : des islots bas fournissent du céleri ; ailleurs on trouve diverses plantes inconnues , l'épine-vinette & une petite mure qui croît sur une plante touffue & dont les habitans se nourrissent.

Nous partîmes le 29 Décembre , par un tems nébuleux qui ne nous empêcha pas de voir deux goulets à l'orient de notre canal ; mais il fallut qu'il

qu'il s'éclaircit pour nous faire découvrir les îles *St. Ildefonso* qui forment un groupe à six lieues de la terre. Plus loin nous vîmes le cap *Horn* remarquable par une colline élevée & ronde ; nous le doublâmes : il forme l'extrémité méridionale d'un groupe d'îles inégales qui gissent devant la baie de *Nassau*, & qui sont connues sous le nom d'îles de l'Hermitte : le cap *Mistaken* (de méprise) en forme la partie orientale ; entre ces deux Caps il semble qu'il y ait un canal qui conduit à la baie de *Nassau*. Le sommet des collines y paraît de roche nue ; plusieurs sont blanchies par la fiente des oiseaux ; mais les flancs & les vallées semblaient couvertes d'un vert gazon & garnies de touffes de bois. A huit heures du soir nous approchâmes du détroit : le climat de cette partie de la Terre de Feu paraissait plus doux que celui que nous venions de quitter : les pentes des collines étaient douces & formaient de longues pointes plates couvertes de forêts, & l'on n'y voyait de la neige que sur les montagnes. Parvenus près de la baie de *Bon-Succès*, je tirai deux coups de canon & je vis s'élever des colonnes de fumée : c'étaient des feux allumés par les habitants : j'envoyai mon lieutenant *Pickersgill* pour voir s'il n'y avait point de traces de l'*Aventure* ;

autour de nous jouaient des troupes de baleines & de veaux marins. Quand les premières jetaient de l'eau, tout le bâtiment était infecté d'une odeur empoisonnée qui durait deux ou trois minutes : quelquefois ces animaux énormes se couchaient sur le dos, & avec leurs longues nageoires pectorales, ils battaient la surface de la mer, & produisaient à chaque coup un bruit pareil à l'explosion d'un pierrier : quelquefois elles sautaient en l'air & retombaient lourdement en faisant écumer la mer autour d'elles : elles avaient quarante pieds de long sur dix de large.

Mon lieutenant revint; il n'avait vu aucune trace de vaisseau ; les habitans vêtus de peaux de guanaques & de veaux marins avaient des bracelets de fils d'argent travaillés en filigranes & paraissaient être de la même race que ceux du canal de Noël : ils le reçurent avec honnêteté, & l'inviterent à conduire le vaisseau dans la baie ; mais je voulais reconnaître la côte de la Terre des états ; j'en atteignis d'abord l'extrémité orientale, & à peine avions-nous pris quelques rélévemens que les brouillards nous jeterent dans une épaisse obscurité. Comme nous avançons à l'est, nous découvrimes des îles d'étendue inégale, entre lesquelles on voyait

un passage ouvert : j'aurais désiré le traverser & de mouiller sous une d'entr'elles , mais n'osant nous y hasarder dans les ténèbres , je cinglai vers le nord. Là nous attendimes que la brume fut dissipée : une isle que nous avions en face , nous montrait une grande quantité de veaux marins & d'oiseaux ; cette vue me déterminà à jeter l'ancre : bientôt le ciel s'éclaircit & nous vîmes l'extrémité orientale de la Terre des Etats ou le cap *St. Jean* : trois bateaux nous conduisirent à terre : & là nous vîmes que ces veaux étaient des lions marins connus sous le nom d'ours de mer en d'autres climats : ils étaient si peu sauvages & si stupides que nous pouvions les assommer à coups de bâton : les vieux mâles avaient dix à douze pieds de long , les femelles n'avaient que six à huit pieds : les premiers pesaient jusqu'à quinze cents livres ; cet animal ressemble en effet au lion ; il en a la couleur , sa crinière est longue , dure & grossière au toucher ; partout il est couvert de petits poils qui lui forment une robe luisante & polie : sa tête seule est rase : la femelle est lisse dans tout son corps : leurs nageoires commencent près de la poitrine , & sont de grandes bandes plates d'une membrane noire & coriace où l'on voit à peine des traces d'ongles : celles de der-

rière sont des membranes noires séparées en cinq longs doigts très-petits : leur queue est courte & cachée entre leurs pieds ou nageoires ; leur croupe est ronde & couverte d'une masse épaisse de graisse : le bruit qu'ils faisaient nous assourdisait ; les mâles beuglaient comme des taureaux , les femelles comme des veaux , les petits phoques comme des agneaux. Tous vivent ensemble en grosses troupes : chaque vieux mâle choisit une large pierre dont les autres ne peuvent approcher sans combat ; les plus jeunes marchent avec toutes les femelles & les phoques : celles qui futaient emportaient un de leurs petits dans leur bouche. Quand nous les laissions en paix , ils se caressaient , leurs museaux se recherchaient & se joignaient comme s'ils se fussent baïsés. Ils viennent sur la côte pour s'ap-parier ; ils ne mangent point durant ce temps & y deviennent très-maigres : c'est en avalant des pierres qu'ils tiennent alors leur estomac tendu.

Après en avoir tué plusieurs , nous marchâmes au sommet de l'île qui est presque plat , mais couvert de larges touffes d'herbes ou de glayeuls , entre les intervalles desquelles habitait une nouvelle espèce de phoques dont les plus longs n'ont que huit à neuf pieds : ce sont des ours marins.

leur poil est d'un brun sombre tacheté de points gris ; le poil en est plus long que celui du lion marin , mais il ne forme pas de crinière : ils sont plus féroces & plus courageux que les lions dont ils se tiennent toujours séparés. Cette île nourrit beaucoup de vautours , de pingouins , de nigauds ; on y trouve quelques oies & quelques canards , des peterels gris , & d'autres oiseaux. Nous retournâmes à bord bien chargés.

Le 1 Janvier 1775 , j'envoyai chercher quelque hâvre sur la côte ; car ce canal pouvait offrir un bon lieu de rafraichissement aux vaisseaux ; & je descendis encore dans l'île : elle est formée de couches d'une pierre argilleuse , jaunâtre , & quelquefois d'une ardoise grise : on n'y voit que six à huit plantes différentes & de petits arbrisseaux hauts de trois pieds. Nous y fîmes une chasse abondante d'oiseaux : nous avions découvert près de la côte un canton où des milliers de nigauds avaient fait leurs nids sur ces touffes d'herbes élevées ; nous en tuâmes un grand nombre à coups de bâton : cette course nous fit connaître un oiseau d'un nouveau genre ; il était blanc & de la grosseur du pigeon , appartenait à la classe des oiseaux aquatiques qui marchent à gué , avait les pieds demi-palmés , & les yeux , ainsi que la base du bec ,

entourés de petites verrues ou glandes blanches : ils exhalent une odeur qu'il est difficile de supporter. Les pingoins étaient de la grosseur d'une petite oie ; leur sommeil est si profond , que pour les réveiller , il faut les sécouer à diverses reprises. Ils se défendirent avec courage & mordaient nos jambes ; quelques-uns que nous avions laissés pour morts , se relevaient & piétonnaient gravement derrière nous. Ces oiseaux , ces phoques sont là dans leur véritable climat ; ces derniers sont défendus contre la rigueur du froid par une grande quantité de graisse , & les premiers le sont par un plumage très-épais. Les jeunes ourfins pouvaient seuls être mangés ; la chair des lionnes n'était pas mauvaise ; mais celle des lions ne servait que par l'huile que nous en tirions : la frêssure seule était mangeable.

On revint me dire qu'on avait trouvé un bon port sur la côte , à trois lieues au couchant du cap *St. Jean* : de petites îles remplies de lions de mer sont à son entrée , & il a une petite lieue de long , sur la moitié de large ; le fond y est de vase & de sable ; les côtes en sont couvertes de bois à bruler & on y voit divers courans d'eau douce : il y a un si grand nombre de mouettes qu'elles obscurcissent l'air ; elles jettent leur fiente comme pour se défendre , & en effet , sa

puanteur est suffocante ; les oies, les canards, les chevaux coureurs y sont communs. Nous donnâmes à ce port le nom de *Nouvel-An*.

Dans de nouvelles excursions, nous primes de nouvelles especes d'oiseaux parmi lesquels était un corlieu gris dont le cou était jaunâtre, & qui était un des plus beaux oiseaux que nous eussions encore vu. Bientôt après nous levâmes l'ancre pour nous diriger sur le cap St. Jean, rocher très-élevé, près duquel est un ilot. A deux lieues au couchant de ce Cap est un canal qui semble un passage entre les mers opposées. Après l'avoir doublé, nous visitâmes la côte orientale ; mais des raffales, des vents violens nous en éloignerent, & croyant l'avoir assez bien reconnue pour ce qui intéresse la navigation & la géographie, je m'en éloignai en gouvernant au sud-est.

FIN DU TOME VIII.

627666









